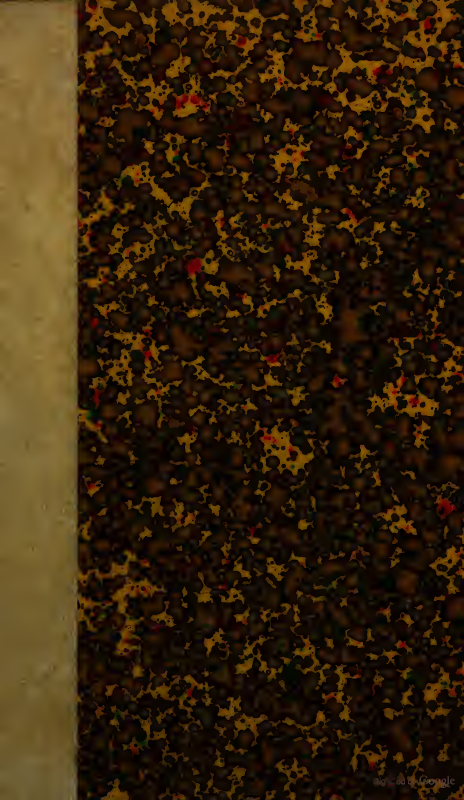



3
4
96
BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE • FIRENZE •


3. 4. 96



LE

NORD DE LA SIBÉRIE

VOYAGE

PARMI LES PEUPLADES DE LA RUSSIE ASIATIQUE

ET DANS LA MER GLACIALE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT RUSSE

ET EXÉCUTÉ

PAR **MM. DE WRANGELL** (AUJOURD'HUI AMIRAL)

CHEF DE L'EXPÉDITION

MATIOUCHKINE ET KOZMINE

OFFICIERS DE LA MARINE IMPÉRIALE RUSSE

TRADUIT DU RUSSE

PAR LE PRINCE EMMANUEL GALITZIN

[illegible]

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE D'AMYOT, EDITEUR

6, RUE DE LA PAIX

1843



LE

NORD DE LA SIBÉRIE

TOME PREMIER

ERRATA.

Page 19, lignes 9, 11, 13, 14 et 17, *au lieu de* talc; *lisez* schiste.

Page 334, en note : lat. 71° 46′ 35″; *lisez* lat. 70° 46′ 35″.





elaplante lith

GLAÇONS FLOTTANTS [illegible]

LE
NORD DE LA SIBÉRIE

VOYAGE

PARMI LES PEUPLADES DE LA RUSSIE ASIATIQUE

ET DANS LA MER GLACIALE

ENTREPRIS PAR ORDRE DU GOUVERNEMENT RUSSE

ET EXÉCUTÉ

PAR **MM. DE WRANGELL** (AUJOURD'HUI AMIRAL)

CHEF DE L'EXPÉDITION

MATIOUCHKINE ET KOZMINE

OFFICIERS DE LA MARINE IMPÉRIALE RUSSE

TRADUIT DU RUSSE

PAR LE PRINCE EMMANUEL GALITZIN

ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE, DONNANT LE RÉSULTAT GÉOGRAPHIQUE DE L'EXPÉDITION
ET ORNÉ DE DEUX DESSINS.

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX
1843

IMPRIMERIE DE CRAPELET, RUE DE VAUGIRARD, 9.

A MONSIEUR

LE BARON

ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

MONSIEUR LE BARON,

Les sentiments si précieux pour moi que vous conservez d'une époque déjà éloignée, mais qui aux yeux de l'amitié est encore présente, m'encourage à vous dédier cette traduction du voyage de l'amiral de Wrangell. A qui pourrai-je mieux adresser mon travail sur la Sibérie qu'à l'illustre et savant voyageur dont les récents travaux viennent de jeter un nouveau jour sur la Russie asiatique.

Veuillez, Monsieur le Baron, recevoir l'expression bien sincère des sentiments de respect et d'estime avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Votre dévoué et obéissant serviteur,

Le Prince EMMANUEL GALITZIN.

AVANT-PROPOS.

Les côtes septentrionales de l'Asie n'avaient encore été qu'imparfaitement reconnues en 1820; leur ligne immense, qui s'étend depuis la mer Blanche jusqu'au détroit de Béering, sur près de 145° de longitude, quoique visitée plusieurs fois par les Russes dès la fin du xve siècle, n'avait jamais été parcourue par une expédition organisée de manière à ce que le résultat des travaux satisfît aux exigences de la géographie. Toutes les tentatives faites par des navigateurs étrangers pour se rendre d'Europe en Chine, ou bien du Grand-Océan dans l'Atlantique, en traversant la mer Glaciale, ont pour bornes la mer de Karsk à l'ouest et le méridien du Cap

Nord à l'est. Le capitaine Billings, qui fut chargé par l'Impératrice Catherine II d'une expédition [1], essaya vainement de s'avancer par mer le long des côtes, soit à l'est, à partir de l'embouchure de la Kolima, soit à l'ouest, au sortir de détroit de Béering dans lequel ce navigateur avait pénétré après s'être embarqué à Okhotsk : dans chacune de ces tentatives, Billings s'était trouvé arrêté par les glaces. M. Gédenchtrom, chargé, en 1808, d'explorer les îles nouvellement découvertes dans la mer Glaciale, se contenta de les visiter et d'exécuter quelques relèvements sur la côte.

Il résultait d'un tel état de choses, que les

[1] Il existe deux relations de l'expédition du capitaine Billings : la première, rédigée en langue russe par M. Saritcheff, l'un des capitaines de marine attachés à l'expédition, et la seconde, en langue allemande, par M. Sauer, qui en faisait partie en qualité de secrétaire interprète.

cartes des côtes de la Sibérie présentaient des différences considérables ; souvent la position de tel point variait d'un degré d'une carte à une autre. Toute la partie du rivage, comprise entre le cap Chélagsk et le Cap Nord, n'avait été visitée par personne. Les relations du voyage maritime du Cosaque Dejneff, à partir des bouches de la Kolima le long des côtes et à travers le détroit de Béering, étaient tellement vagues et incertaines, que Burney persistait à croire à l'existence d'une isthme dans les environs du cap Chélagsk qui devait réunir l'Asie à l'Amérique [1]. La géographie de la partie septentrionale de l'Asie demeurait donc indécise, tandis que les travaux des Ross, des Parry et des Franklin circonscrivaient dans des limites exactes les côtes nord de l'Amérique.

Telles furent les causes qui engagèrent S. M. l'Empereur Alexandre à donner l'ordre

[1] Voyez Burney's *Chronological History*.

d'expédier deux officiers de marine aux bouches de la Yana et de la Kolima. Il avait été prescrit de leur fournir tous les moyens possibles, pour faciliter la découverte des terres que l'on prétendait exister dans la mer Glaciale. Les deux expéditions confiées à ces officiers devaient en outre relever les côtes de la mer Glaciale, de l'Olének, vers l'est, jusqu'au delà du Cap Nord.

M. le lieutenant de marine Anjou (actuellement capitaine de premier rang) fut placé à la tête de l'expédition chargée de se rendre à l'embouchure de la Yana, pour aller ensuite reconnaître les îles Kotelnoy et Fadéyevski et la Nouvelle-Sibérie, et relever la côte entre les bouches de l'Indiguirka et de l'Olének. M. le lieutenant de Wrangell (actuellement contre-amiral) reçut le commandement de la seconde expédition : on lui adjoignit deux officiers de marine; MM. Matiouchkine et Kozmine : M. le docteur Ki-

ber accompagna l'expédition en qualité de naturaliste. Pendant un séjour de quatre années dans les régions polaires, M. de Wrangell a exécuté de longues excursions en traîneau dans la mer Glaciale, à plus de 250 verstes du rivage. Les côtes de la Sibérie, à partir de l'embouchure de la Kolima, ont été visitées par lui, à l'ouest jusqu'aux bouches de l'Indiguirka, et à l'est jusqu'à l'île Kolioutchine (Burneys' Island) : sur cette vaste étendue de côtes, comprenant environ 35 degrés de longitude, près de cent points ont été déterminés par des observations astronomiques répétées avec le plus grand soin. Désormais la géographie de cette partie du globe, où il est si difficile de pénétrer, est fixée. On trouvera dans le cours de l'ouvrage de nombreuses observations thermométriques sur la température de l'air, ainsi que sur la température comparée de l'air et de l'eau, dans la mer Glaciale. La déclinaison

de l'aimant et l'inclinaison de l'aiguille ont été étudiées soigneusement.

Mais M. de Wrangell, en payant ainsi, dans le compte rendu de ses travaux, le tribut qu'il devait à la science, n'a point négligé une partie non moins importante, et pouvant offrir plus d'intérêt à la généralité des lecteurs : son voyage est riche en détails piquants sur les mœurs et les coutumes des peuplades répandues dans le nord de la Sibérie. Celle des Tchouktchas, qui n'a point été soumise à l'époque de la conquête de la Sibérie par les Cosaques, et qui demeure encore indépendante, était à peine connue. M. de Wrangell nous conduit à la foire d'Ostrovnoyë, où cette peuplade si remarquable par son amour de l'indépendance et son caractère belliqueux, vient échanger ses produits et ceux qu'elle va chercher jusqu'en Amérique : il fait plus, il nous introduit avec lui dans les villages

tchouktchas établis aux environs du détroit de Béering. En un mot, le voyageur a exploré avec soin une contrée qui, bien que mal partagée par la nature, offre néanmoins un véritable intérêt par la lutte que l'homme est appelé à y soutenir sans cesse contre un climat affreux et un sol glacé.

Tel est l'ouvrage dont nous offrons au public une traduction française faite sur le texte russe. Une des principales sommités de la science, M. de Humboldt, nous écrivait dernièrement : « J'ai puisé bien des renseignements dans l'excellent Voyage de l'amiral Wrangell. » — Ce peu de mots suffit pour classer un ouvrage : ils ont encouragé le traducteur à ne point reculer devant une publicité qu'il n'aurait osé aborder s'il n'avait eu pour soutien d'abord, et puis comme garant du succès, le mérite reconnu du livre.

Nous croyons utile, pour les lecteurs, de

faire précéder l'ouvrage de M. de Wrangell d'un court aperçu des voyages exécutés à diverses époques aux côtes nord de la Sibérie; il mettra le lecteur à même de se rendre compte du degré auquel étaient parvenues les connaissances géographiques sur ces régions, à l'époque où l'auteur entreprit son pénible et périlleux voyage.

PRÉCIS DES VOYAGES

EXÉCUTÉS, AVANT L'ANNÉE 1820, AUX CÔTES NORD DU CONTINENT ASIATIQUE, ENTRE LA MER DE KARSK ET LE DÉTROIT DE BÉERING.

PÉTA et JACKMAN (1580). Ces deux navigateurs anglais, après avoir pénétré dans la mer de Karsk, y errèrent à l'aventure, au milieu des glaces, sans qu'il en soit résulté aucun avantage pour la géographie.

L'AMIRAL NAY (1594-1595). Les parages de la mer Glaciale étaient tellement inconnus à cette époque, que ce navigateur se crut près de l'embouchure de l'Obi, tandis qu'il se trouvait de fait dans la baie Moutnoy, dans la mer de Karsk. Les deux voyages qu'il fit furent également infructueux.

DYAKOFF (1598-1600-1610). Il fut chargé par le Tsar Fédor-Ioanovitch, d'aller soumettre les Samoyèdes du Yénissey au paiement de l'impôt en pelleteries. Dyakoff fonda sur les rives du Tazé la ville de Mangazéya, laquelle fut transportée plus tard sur celles de la Touroukanska. Les Co-

saques, habitants de cette ville, furent les premiers à descendre le Yénissey jusqu'à son embouchure.

Association de Promichléniks [1] (1610). Les membres de cette société, qui avait été fondée dans un but géographique et commercial, se rendirent au bord de la Touroukanska, descendirent le Yénissey, pénétrèrent dans la mer Glaciale, et naviguèrent le long des côtes jusqu'à l'embouchure de la Pyasida.

Cosaques de Yéniseysk (1630). C'est à eux que l'on est redevable de la découverte de la Léna : cette découverte servit à étendre considérablement la domination russe en Sibérie.

Bosman (1625). Ce navigateur se trouva arrêté, à l'entrée de la mer de Karsk, par une barrière de glace. Cette mer, à la suite de son voyage, demeura encore complétement inconnue [2].

Bouza (1636-1642). Ce chef cosaque fut expédié de Yéniseysk pour soumettre quelques peu-

[1] *Promichlénik*, chasseur, trappeur et chercheur de dents de mammouth.

[2] Nous ferons observer que dès le XVIe siècle les Russes connaissaient les côtes de la mer Blanche jusqu'à l'Obi et le Yénissey.

plades au *yasak* (tribut en pelleteries). Après avoir atteint la Léna, il s'y embarqua, descendit le fleuve, entra dans la mer Glaciale, et suivit la côte jusqu'à l'embouchure de l'Olének, qu'il remonta pour aller hiverner chez les Toungouses.

L'année suivante, Bouza se rendit de nouveau dans la Léna, et de cette rivière dans la mer Glaciale; puis, ayant gagné l'embouchure de la Léna, il remonta le fleuve, et soumit chemin faisant diverses tribus de Yakoutes au paiement du *yasak*. Cet homme, chez lequel l'esprit d'entreprise s'alliait avec l'énergie, descendit ensuite la Léna à plusieurs reprises, et parvint enfin à obliger les Youkaguires des bords de la Tchendona à payer le yasak.

Postnik-Yvanoff (1638). Ce fut lui qui, après avoir franchi une chaîne de montagnes glacées, découvrit l'Indiguirka; il soumit les Youkaguires établis sur ses rives, descendit le fleuve, pénétra dans la mer Glaciale, et fut le premier à signaler l'existence de l'Alazéya.

Michel-Stadoukhine (1644). Ce Cosaque de Yakoutsk fonda Nijné-Kolimsk, fit connaître la tribu belliqueuse des Tchouktchas, et fournit quelques données vagues sur une terre située dans la mer Glaciale.

IGNATIEFF (1646). Navigateur intrépide, Ignatieff fut le premier qui essaya de suivre les côtes de la mer Glaciale, à partir de l'embouchure de la Kolima vers l'est : on a des motifs de supposer qu'il ne dépassa point le méridien de la baie de Tchaounsk.

KOLMOGORETZ et DEJNEFF (1647). Le premier, chef d'une société de *promichléniks*, et le second, fonctionnaire du gouvernement, s'embarquèrent sur la Kolima pour aller à la recherche de l'Anadir, dont quelques renseignements vagues faisaient supposer l'existence; mais des glaces les arrêtèrent, et firent avorter l'entreprise.

MICHEL-STADOUKHINE (1648-1649). Le fondateur de Nijné-Kolimsk se rendit cette fois de l'Indiguirka dans la Kolima, et de là dans la mer Glaciale, pour aller à la recherche de l'embouchure de la Poguitcha. Il est à présumer qu'il se sera avancé bien au delà du cap Chélagsk.

DEJNEFF (1648). Avide de découvertes, Dejneff se remit en route à la recherche de l'Anadir : les détails contenus dans la relation de son voyage par mer, et surtout la description exacte qu'il donne du cap Tchoukotski, prouvent qu'il a été le premier navigateur qui se soit rendu de l'Océan Glacial dans l'Océan Boréal. Ce fut donc Dejneff

qui découvrit le détroit qui reçut plus tard, mais à tort, le nom de détroit de Béering.

Motora (1650). Une nouvelle association de *promichléniks* s'étant formée, elle chargea un certain Motora de se rendre par terre sur les rives de l'Anadir. Il y rencontra Dejneff, qui, occupé de courses continuelles, demeura pendant six années au milieu des peuplades qu'il avait soumises. Motora périt dans un combat contre les Anaoules.

Bouldakoff (1650). Ce commis de la société de *promichléniks* dont nous avons fait mention, fut expédié de Yakoutsk vers la Kolima. Après avoir passé l'hiver à Gigansk, Bouldakoff descendit la Léna, entra dans la mer Glaciale, et se dirigeant vers l'est atteignit la baie d'Omoloyeva, l'embouchure de la Yana, et enfin la baie Gromkaya. Les glaces l'entourèrent en cet endroit en si grande quantité que, prévoyant le moment où son navire serait écrasé, il préféra l'abandonner et se rendre à terre avec son équipage en s'avançant sur une glace très-mince. Bientôt un vent impétueux s'étant élevé, brisa la glace et emporta le bâtiment. Dans cette extrémité, le courageux Bouldakoff ne se laissa pas ébranler, et parvint même à communiquer son énergie à ses compagnons abattus. Tous se mirent en route, et après



une marche des plus pénibles, ils arrivèrent au bord de l'Indiguirka, dans un endroit où par bonheur se trouvait une hutte. Bouldakoff y passa l'hiver, pendant lequel la majeure partie de ses gens succomba au scorbut.

Ivan-Rébroff (1652). Après la mort de Bouldakoff, Rébroff fut appelé à le remplacer comme chef de l'ostrog de Kolimsk [1]. Il reçut pour principale instruction de tâcher de découvrir une grande île que l'on prétendait exister dans la mer Glaciale.

Malguine, Stadoukhine et Nasetkine (1661-1678). Ces trois voyageurs, après avoir côtoyé le rivage entre l'embouchure de la Kolima et celle de l'Indiguirka, revinrent annoncer qu'ils avaient aperçu une terre dans la mer Glaciale : ils

[1] A cette époque, où la Sibérie venait à peine d'être conquise, le gouvernement accordait à des sociétés d'industriels (promichléniks) l'autorisation de se rendre sur de certains points pour y faire la chasse aux animaux à fourrures et ramasser des dents de mammouth ; mais à la charge de soumettre par les armes les peuplades qui habitaient ces lieux à payer à l'État un tribut en pelleteries (yasak). Ces aventuriers, une fois arrivés dans la partie du pays qu'ils se proposaient d'exploiter, y bâtissaient de petites forteresses en bois (ostrogs), pour pouvoir se maintenir dans la contrée. Plusieurs de ces forteresses, actuellement abandonnées, existent encore, comme on le verra dans le courant de l'ouvrage. (T.)

prétendaient qu'elle devait être une île ou une péninsule de forme allongée, allant se réunir au Kamtschatka.

PERMYAKOFF (1710). Ce navigateur pénétra dans la mer Glaciale par l'embouchure de la Léna, et suivit la côte jusqu'aux bouches de la Kolima. A son retour, Permyakoff déclara qu'il avait aperçu deux îles, dont l'une se trouvait en face du cap Sviatoy, et l'autre en face de l'embouchure de la Kolima.

VAGUINE (1711-1712). Traourékine, vayvode de Yakoutsk, désirant vérifier les bruits qui s'étaient répandus sur l'existence de plusieurs îles dans la mer Glaciale, et invité par le gouverneur général de la Sibérie, prince Gagarine, à suivre ce projet, chargea le Cosaque Vaguine de se rendre dans les régions polaires. Vaguine partit en traîneau, atteignit le bord de la mer, et s'avança sur le rivage jusqu'au cap Sviatoy; de ce point il se dirigea au nord, sur la mer Glaciale, qui alors était couverte d'une couche de glace, et découvrit deux îles appartenant au groupe des îles Lyakoff. Le manque de vivres l'obligea à rebrousser chemin. Revenu sur la côte, il y prit ses quartiers d'hiver; mais les Cosaques qui l'accompagnaient, fatigués d'un tel genre de vie, se révoltèrent et assassinèrent leur chef.

STADOUKHINE (1712). Expédié par le vayvode Traourékine, pour renouveler les tentatives de Vaguine, Stadoukhine s'embarqua sur la Kolima, pénétra dans la mer Glaciale, et découvrit un cap qui très-probablement était le cap Chélagsk.

MARKOFF et KOUZYAKOFF (1714). On ne peut guère se fier à la véracité de Markoff. A l'en croire, après s'être avancé vers le nord, à partir de l'embouchure de la Yana, pendant sept jours de marche consécutive, il n'aurait aperçu aucune terre : or, il est impossible de s'avancer aussi loin, dans cette direction, sans rencontrer quelqu'une des îles qui sont situées en face de l'embouchure de la Yana et du cap Sviatoy. On ignore quel a été le résultat du voyage de Kouzyakoff.

AMOSSOFF et VILÉGUINE (1720-1723). Après avoir pénétré l'un et l'autre dans la mer Glaciale, et avoir navigué aux environs de l'embouchure de la Yana, ces voyageurs annoncèrent à leur retour qu'ils avaient visité une île située en face de cette rivière. Ce qu'il y a de certain dans leur récit, qui d'ailleurs est très-obscur, c'est qu'ils ont commis la grave erreur de prendre la première des Iles-aux-Ours pour une terre considérable[1].

[1] Les anciennes cartes de la Sibérie étaient en rapport avec

RÉSUMÉ

DES TROIS EXPÉDITIONS ENTREPRISES SOUS LE RÈGNE DE L'IMPÉRATRICE ANNE IVANOVNA.

Le Collége de l'Amirauté avait décidé que trois expéditions seraient formées dans le but de reconnaître les côtes de la Sibérie, de la mer Blanche jusqu'au détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, et surtout d'examiner s'il serait possible de se rendre par mer d'Archangelsk au Kamtschatka. La première expédition, aux ordres de Mouravieff et Pavloff, devait se rendre d'Archangelsk à l'embouchure de l'Obi; la seconde, conduite par le lieutenant de marine Ovsine, avait pour mission de se diriger vers l'embouchure de l'Obi, et puis de gagner celle du Yénissey; la troisième, composée de deux bâtiments, devait

les notions superficielles que l'on possédait à cette époque. Chestakoff, colonel de Cosaqnes, à son arrivée de Sibérie à Saint-Pétersbonrg, en 1726, dressa pour la première fois une carte de ces régions; gravée à Saint-Pétersbourg, elle fut ensuite copiée à Paris par Delille et Bruat : cette carte fourmille d'erreurs. — Miller fait mention de deux cartes dressées à Yakoutsk, et renfermant des erreurs grossières. Enfin, la carte que Béering dressa à son retour, en 1728, est loin d'être exacte; ainsi, par exemple, le cap Chélagsk n'y est point séparé de l'extrémité orientale de l'Asie et du cap Tchoukotsk.

se bifurquer au sortir de la Léna; l'un des bâtiments, commandé par le lieutenant Prontchicheff, ferait route à l'occident, à la rencontre de la seconde expédition; l'autre, aux ordres de Lasiniousse, devait se diriger vers l'orient, passer devant l'embouchure de la Kolima et s'avancer jusqu'à l'extrémité nord-est de l'Asie.

Mouravieff et Pavloff (1734-1735). Ces deux officiers quittèrent Archangelsk au printemps, gagnèrent la baie Moutnaya dans la mer de Karsk, et revinrent hiverner sur les rives de la Petchora. L'année suivante, ils se remirent en mer, mais sans plus de succès.

Skouratoff et Soukotine (1736). Les bâtiments sur lesquels Mouravieff et Pavloff avaient voyagé, ne convenant pas à la navigation côtière, on en construisit deux autres qui furent placés sous les ordres des lieutenants Skouratoff et Soukotine : Malguine, qui se trouvait alors sur la Petchora, remplaça Mouravieff. Les deux bâtiments descendirent la Kara, sortirent de son embouchure, firent route au nord et atteignirent l'île Béloyë, où ils mirent à l'ancre. Après être demeurés vingt-cinq jours en ce lieu, contrariés par les vents contraires, ces navigateurs parvinrent à pénétrer dans le golfe d'Obi, où ils prirent leurs quartiers d'hiver sur les bords de la

Sotchva, rivière qui se jette dans l'Obi. Malguine se rendit de là à Saint-Pétersbourg, tandis que Skouratoff s'apprêtait à repartir au printemps de l'année suivante. Il s'embarqua, et sa navigation, sans cesse contrariée par les tempêtes et les glaces, l'exposa aux plus grands dangers. Skouratoff finit néanmoins par ramener son bâtiment dans la Dvina.

Ovsine (1734-1735-1736). Cet officier de marine s'embarqua à Tobolsk, s'avança sur l'Irtich, et entra dans l'Obi qu'il descendit jusqu'à son embouchure. La saison étant très-avancée, Ovsine fut obligé de s'arrêter dans l'un des trois bras de cette rivière, avant d'avoir pu gagner la mer Glaciale. Les nouvelles tentatives qu'il fit, pendant les deux années suivantes, ne furent pas plus heureuses : la mauvaise saison ainsi que le scorbut qui avait attaqué ses gens, le forcèrent à revenir sur ses pas.

Ovsine et Kochéleff (1737). Un nouveau bâtiment fut construit par ordre de l'Amirauté, et Kochéleff fut adjoint à Ovsine. Ces officiers pénétrèrent dans la mer Glaciale à travers mille difficultés, gagnèrent l'embouchure du Yénissey, et prirent leurs quartiers d'hiver au bord de cette rivière.

Séлифontoff (1737-1739). Cet arpenteur fut

chargé par le gouvernement de parcourir en traîneau la côte occidentale du golfe d'Obi.

Minine (1738-1739). Chargé de remplacer Ovsine, que l'Amirauté avait rappelé à Saint-Pétersbourg, Minine reçut pour principale instruction de s'efforcer de doubler le cap Taymour. Son bâtiment pénétra dans la mer Glaciale, et s'avança jusqu'au cap Yefrémoff. Minine rencontra là une barrière de glace qui l'obligea à s'en retourner pour hiverner aux environs de Touroukansk, après avoir accompli une navigation périlleuse. L'année suivante, il se remit en route, et descendit le Yénissey dont il releva les rives.

Sterlégoff et Minine (1740-1741). Le pilote Sterlégoff fut expédié par terre, chargé de reconnaître les rives du Yénissey. Arrivé au bord de la mer Glaciale, il se dirigea en traîneau vers le nord et atteignit le 75e degré de latitude. Son journal témoigne de la surprise que lui cause la forte déclinaison de l'aiguille aimantée.

Durant ce temps, Minine s'occupait à descendre le Yénissey : il pénétra dans la mer Glaciale, reconnut l'embouchure de la Piasina, et s'avança au nord jusqu'au 75e degré 13 minutes de latitude : là, une barrière de glace le contraignit à rebrousser chemin. L'année d'après, Minine descendit le Yénissey; après quoi il quitta la Sibérie,

et se rendit à Saint-Pétersbourg pour y rendre compte de ses travaux.

Béering, sous la direction duquel la deuxième et la troisième expédition avaient été placées, fit construire deux bâtiments à Yakoutsk : il donna l'un de ces bâtiments à commander à Prontchicheff, en le chargeant de se diriger de l'embouchure de la Léna à l'occident, pour aller à la rencontre d'Ovsine, qui devait s'avancer en même temps des bouches du Yénissey à l'est. Le lieutenant Lasiniousse reçut le commandement du second navire, avec ordre de faire route à l'est, au sortir de la Léna, et de s'avancer jusqu'au détroit de Béering qu'il devait tenter de franchir.

Prontchicheff (1735-1736). Après avoir dépassé les îles Kiriloff, Timouti et Kresta, situées en face de l'embouchure de la Léna, Prontchicheff fit route vers le couchant, et atteignit l'embouchure de l'Olének, où il se trouva arrêté par les glaces. Obligé d'hiverner sur place, il ne parvint à se remettre en route qu'au printemps de l'année suivante. Arrivé à l'embouchure de l'Anabra, Prontchicheff envoya des gens remonter cette rivière et en reconnaître les rives. Continuant à longer les côtes, il arriva à la hauteur du cap Taymour. Cet intrépide navigateur brava le

danger et parvint à s'avancer malgré mille obstacles jusqu'au 77° 29′ de latitude. D'énormes amas de glace ne lui ayant pas permis de passer outre, il se décida enfin à rebrousser chemin; mais sa santé avait souffert de si rudes atteintes, que le malheureux Prontchicheff succomba en mer, avant d'avoir atteint la côte. Tchéliouskine prit alors le commandement du navire et parvint à le faire entrer dans l'Olének.

Tchéliouskine (1737). Convaincu de l'impossibilité de doubler le cap Taymour, à cause de l'immense ceinture de glace qui l'entoure, cet officier prit le parti de suivre la côte vers l'est, pour se rendre à Yakoutsk par la Léna. Le commodore Béering étant absent de cette ville, Tchéliouskine en y arrivant lui expédia un rapport contenant le résumé de ses travaux; après quoi il se dirigea vers Saint-Pétersbourg, pour en rendre compte de vive voix à l'Amirauté. Celle-ci décida qu'une nouvelle tentative serait faite, et désigna Lapteff pour remplacer Prontchicheff.

Chariton-Lapteff (1737-1740). Cet officier s'embarqua sur la Léna, la descendit, entra dans la mer Glaciale, fit route à l'ouest et s'avança jusqu'au delà du cap Fadéyeff : les glaces ne lui permirent pas de dépasser ce point. Il rebroussa

donc chemin et prit ses quartiers d'hiver à Kotangou, sur la Bloudnoy.

Au printemps de l'année suivante, Lapteff envoya Tchékine suivre les rives de la Taymoura par terre. Arrivé au bord de la mer, Tchékine fit cent verstes le long des côtes. Lapteff, de son côté, essaya de doubler le cap Taymour par mer, mais arrêté au milieu des glaces, il se trouva contraint d'abandonner son vaisseau et de se rendre à terre avec son équipage; bientôt survint une tempête qui brisa la glace et entraîna le bâtiment. Égaré dans des déserts glacés, une partie de ces intrépides marins périt de misère, et Lapteff ne parvint à gagner Kotangou qu'avec quelques-uns de ses gens.

Tchéliouskine et Lapteff (1741-1742). Expédié par Lapteff, Tchéliouskine se rendit sur les rives de la Piasina en traîneau, et se dirigeant ensuite vers le nord-est, il côtoya la mer Glaciale et arriva à l'embouchure de la Taymoura. Lapteff, durant ce temps, fit route à l'est, de manière à prendre le cap Taymour par le revers et à rencontrer Tchéliouskine. Ces deux officiers, après s'être rejoints, poursuivirent leur route ensemble jusqu'à l'embouchure de la Piasina, et s'en retournèrent ensuite à Touroukansk.

L'année suivante fut consacrée à décrire et à reconnaître les côtes à l'ouest du cap Fadéyeff. Tchéliouskine fut le premier à s'apercevoir que ce cap ne forme pas la pointe la plus septentrionale de l'Asie. Il consacra le restant de la campagne à relever les bords du Yénissey.

Lasiniousse (1735-1737). Chargé par le commodore Béering de se diriger vers l'est, au sortir de la Léna, Lasiniousse ne tarda pas à être assailli par les glaces. Son voyage n'est d'un bout à l'autre qu'une suite de calamités de toute espèce. Forcé par les tempêtes et les glaces de prendre ses quartiers d'hiver sur les rives du Karaoulakh, le malheureux Lasiniousse ne tarda pas à y succomber à la misère et au scorbut avec la majeure partie de son équipage.

Dmitri-Lapteff (1736-1737). Cet officier fut choisi par Béering pour remplacer Lasiniousse. Il se mit en route, descendit la Léna et pénétra dans la mer Glaciale, mais les glaces le forcèrent bientôt à rebrousser chemin. Revenu pour hiverner sur les bords de la Léna, cet officier envoya un rapport à Béering où il était fait mention de l'impossibilité qu'il y avait de se rendre par mer de la Léna dans le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique, à cause des fortes ceintures

de glace qui entourent les caps Borgo et Sviato, entre la Léna et l'Indiguirka. Lapteff se rendit ensuite à Saint-Pétersbourg pour soumettre ses cartes à l'Amirauté. Celle-ci rendit compte de l'affaire au Sénat, qui donna l'ordre de faire une nouvelle tentative l'année suivante. On devait essayer de doubler les deux caps par mer, et dans le cas où l'on n'y parviendrait pas, parcourir la côte par terre de manière à les reconnaître l'un et l'autre.

(1739). A son arrivée à Yakoutsk, Lapteff expédia un matelot chargé de parcourir la côte de la mer Glaciale, depuis l'embouchure de la Léna jusqu'au cap Sviatoy. Lui-même descendit la Léna, entra dans la mer Glaciale, se dirigea vers l'est, et s'avança bien au delà de ce cap. Mais tout à coup les glaces, à travers lesquelles il s'était frayé un passage, l'entourèrent et le contraignirent à abandonner le bâtiment qui se trouvait emprisonné. Quelques Yakoutes que Lapteff rencontra, lui apprirent que l'Indiguirka coulait à 50 verstes de ce lieu; il se dirigea vers le fleuve et passa l'hiver sur ses bords. Cette saison fut mise à profit pour parcourir la côte par terre jusqu'à l'embouchure de la Kolima.

(1740). Au retour du printemps, Lapteff, après avoir dégagé son bâtiment, se dirigea de nou-

veau vers l'est, passa devant l'embouchure de l'Alazéya, découvrit la première des Iles-aux-Ours, dépassa l'embouchure de la Kolima et doubla les deux caps Baranoff. Les glaces ne lui ayant pas permis de s'avancer au delà, il revient sur ses pas et retourna passer l'hiver à Nijné-Kolimsk.

(1741). Cet infatigable marin s'embarqua de nouveau et rentra dans la mer Glaciale; les glaces l'ayant entouré, il courut le risque de voir son navire écrasé par une montagne de glace flottante; il parvint cependant à l'éviter et continua à avancer. Mais une barrière de glace immobile, qu'il ne tarda pas à rencontrer, opposa un obstacle insurmontable à ses efforts et l'obligea à rebrousser chemin. Lapteff venait de parcourir une étendue de côtes de 37 degrés, mais n'était point parvenu à dépasser le Bolchoy-Baranoff-Kamene. La mer lui étant fermée, il se mit immédiatement en route par terre, et parvint à pénétrer dans le pays des Tchouktchas. Arrivé au bord de l'Aniouy, le voyageur se dirigea vers les sources de cette rivière, traversa une contrée montagneuse, et atteignit l'ostrog d'Anadirsk où il passa l'hiver.

(1742). Doué d'un esprit fertile en expédients, Lapteff vint à bout de construire une embarcation dans le désert où il se trouvait; il s'y embarqua et descendit l'Anadir pour en relever les

rives. Après être revenu à Anadirsk, Lapteff se mit en route par terre et se rendit à Yakoutsk en passant par Nijné-Kolimsk.

Ici se termine la série des voyages exécutés par les trois expéditions formées sous le règne de l'Impératrice Anne. Vingt années s'écoulèrent sans qu'aucun voyage d'exploration eût été entrepris aux côtes de la Sibérie et dans la mer Glaciale.

Chalaouroff (1760-1764). Ce marchand de Yakoutsk organisa une expédition à ses frais, pour tâcher de se rendre de la Léna au Kamtschatka par mer. Ce fut plutôt la passion des découvertes que l'amour du gain qui l'engagea à tout sacrifier à son idée dominante. Chalaouroff s'embarqua, descendit la Léna, entra dans la mer Glaciale, doubla le cap Sviatoy, passa devant l'embouchure de l'Indignirka et alla prendre ses quartiers d'hiver au bord de la Kolima. En 1762, il rentra dans la mer Glaciale, essaya de doubler le cap Chélagsk; mais des obstacles insurmontables l'ayant arrêté, il s'en retourna à son quartier d'hiver de l'année précédente. Sur ces entrefaites, une révolte éclata parmi les hommes de son équipage, lesquels finirent par l'abandonner. Chalaouroff, sans se laisser abattre par un pareil re-

vers, se rendit à Moscou (en 1763), y fit connaître la douloureuse situation où il se trouvait, et dit quels étaient les services qu'il s'était proposé de rendre au pays. Des secours lui furent immédiatement accordés; ils le mirent en état d'organiser une nouvelle expédition. Chalaouroff s'occupa sans retard des préparatifs, qui se trouvèrent terminés en 1764 : il partit, et pénétra dans la mer Glaciale où le malheureux et trop intrépide voyageur périt avec tout son monde[1].

Etérikan (1759-1760). Il découvrit la première des îles Lyakhoff, laquelle porte encore le nom d'île Etérikan.

Lyakhoff (1770-1773). Ce marchand, qui avait entendu parler de la découverte d'Etérikan, se trouvant un jour au cap Sviatoy, aperçut un nombreux troupeau de rennes qui s'avançait du nord au sud; il se dirigea aussitôt vers le point d'où les rennes paraissaient venir, et découvrit deux îles. Lyakhoff, ayant fait une nouvelle excursion dans la mer Glaciale, en 1773, découvrit la troisième île du groupe, laquelle porte son nom. Le gouvernement lui accorda un privilége pour

[1] Ce fut M. de Wrangell qui retrouva, aux environs du cap Chélagsk, l'endroit où Chalaouroff avait succombé. (Voyez le chapitre XIV du voyage.)

l'exploitation des dents de mammouth qui s'y trouvent en profusion [1].

KHVOYNOFF (1775-1777). Cet arpenteur fut expédié par le gouvernement pour reconnaître et décrire les îles découvertes par Etérikan et Lyakhoff.

ANDRÉYEFF (1762). Le gouverneur général de la Sibérie chargea cet arpenteur d'aller vérifier s'il était vrai qu'il existât dans la mer Glaciale une terre qui, disait-on, se réunissait au Kamtschatka. Il partit de Nijné-Kolimsk en traîneau, gagna les bords de l'Indiguirka, la mer Glaciale, et atteignit la première des Iles-aux-Ours, qui alors étaient à peine connues. Andréyeff les visita toutes, et y rencontra des vestiges d'habitations et les ruines d'une espèce de forteresse.

LÉONTYEFF, LISOFF et POUCHKAREFF (1767-1773). Le gouvernement chargea ces trois arpenteurs de visiter les Iles-aux-Ours et de les décrire.

COOK (1778). Ce célèbre navigateur, espérant

[1] Ce fut par ordre de l'Impératrice Catherine II que la première île du groupe reçut le nom d'île Lyakhovski, en l'honneur de Lyakhoff, auquel on était redevable de la découverte des autres îles; mais ce fut Etérikan qui la découvrit.

découvrir un passage pour se rendre par le détroit de Béering dans l'Atlantique, soit en contournant l'Amérique vers l'est, soit en longeant les côtes de l'Asie du côté de l'ouest, pénétra dans le détroit. Une barrière de glace infranchissable ne lui ayant pas permis de s'avancer vers l'est, Cook se dirigea vers le couchant, et découvrit un cap auquel il donna le nom de Cap Nord; en s'en retournant il rencontra une île; il la nomma Burneys' Island (île Kolioutchine). Avant de rentrer dans le détroit, le navigateur anglais crut apercevoir des indices certains annonçant qu'il existait une terre vers le nord.

Billings et Saritcheff (1785-1794). Une expédition, formée sur une vaste échelle, fut placée sous les ordres du capitaine Billings; elle avait un double but, à savoir : d'éclaircir la géographie encore confuse des côtes de la Sibérie, et de rechercher un moyen de communiquer par mer d'Archangelsk au Kamtschatka. Billings descendit la Kolima avec le capitaine Saritcheff dans deux embarcations construites exprès, pénétra dans la mer Glaciale, et se dirigea ensuite vers le nord : bientôt les glaces l'arrêtèrent, et il se trouva forcé de rentrer dans la Kolima.

(1791). Billings ayant remarqué qu'il était extrêmement difficile de parvenir à doubler le

cap Chélagsk, et, supposant qu'il en serait de même du cap Tchoukotski, avait d'abord songé à visiter la côte par terre; mais ses officiers, réunis en conseil, furent d'avis de se rendre directement à Okhotsk, et de s'y embarquer. Ce projet fut mis à exécution, et Billings gagna la baie de Saint-Laurent; là il rencontra des naturels du pays qui lui persuadèrent de renoncer à s'avancer au delà, à cause des glaces flottantes à travers lesquelles on ne pouvait espérer de se frayer un passage : Billings débarqua, et se rendit par terre dans la baie de Kolioutchine, puis au cap Chélagsk; après quoi il gagna l'Indiguirka.

Sirovatski (1805-1806). A la mort de Lyakhoff, le privilége qu'il avait obtenu pour l'exploitation de l'ivoire fossile et le commerce des peaux d'isatis, dans les îles qu'il avait découvertes, fut transmis à un nommé Sirovatski. L'un des commis de Sirovatski, du nom de Sannikoff, découvrit les îles Stolbovoy [1] et Fadéyevsko [2], appartenant toutes les deux au groupe des îles Lyakhoff.

[1] *Stolbovoy*, du mot *stolbe*, pilier, à cause des rochers en forme de piliers qui s'y trouvent.

[2] Fadéyevsko; ce nom lui a été donné parce que ce fut un *promichlénik* nommé Fadéyeff qui y contruisit la première habitation.

Les *promichléniks* de Sirovatski firent, en 1806, l'importante découverte de la Nouvelle-Sibérie, si riche en ivoire fossile.

Belkovski (1808). Ce marchand découvrit une petite île à l'ouest de l'île Kotelnoy, dont elle n'est séparée que par un petit détroit : cette île porte son nom.

Gédenchtrom (1808). De nouveaux priviléges ayant été sollicités à plusieurs reprises, pour l'exploitation des îles situées dans la mer Glaciale, le gouvernement chargea M. Gédenchtrom d'aller visiter ces îles, qui à cette époque étaient à peine connues. L'arpenteur Kogévine lui fut adjoint, et un certain Sannikoff s'offrit en outre à l'accompagner. Arrivés, au mois de mars, dans la première des îles Lyakhoff, les trois voyageurs se séparèrent pour commencer immédiatement la reconnaissance du groupe.

(1809). Gédenchtrom passa de l'île Lyakhovski dans l'île Fadéyevsko, et se dirigea vers la Nouvelle-Sibérie, tandis que Kogévine s'occupait à relever les côtes de l'île et que Sannikoff mesurait la largeur du détroit qui sépare l'île Fadéyevsko de l'île Kotelnoy. L'automne fut employée à reconnaître la côte de Sibérie vers l'embouchure de

l'Indiguirka. Les voyageurs passèrent l'hiver dans une hutte, près du cap Sviatoy.

(1810). Gédenchtrom visita la Nouvelle-Sibérie au printemps, et se rendit en automne sur les côtes de la mer Glaciale.

Pchénitsen et Gédenchtrom (1811). Gédenchtrom ayant été mandé à Irkoutsk par le gouverneur général de la Sibérie, l'arpenteur Pchénitsen fut appelé à le remplacer : il fit le tour de la Nouvelle-Sibérie pour la première fois. Gédenchtrom, à son retour, visita l'île Kotelnoy, et y découvrit beaucoup d'ammonites, des cornes de buffle fossiles et des défenses de mammouth. Après avoir achevé la reconnaissance des îles qu'il avait été chargé d'explorer, ce voyageur et ses compagnons de route quittèrent les parages de la mer Glaciale, et furent de retour à Yakoutsk au mois de janvier 1811.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE DE SAINT-PÉTERSBOURG A YAKOUTSK.

ANNÉE 1820.

SOMMAIRE DU CHAPITRE PREMIER.

Départ de Saint-Pétersbourg. — M. Anjou. — Arrivée à Moscou. — Départ pour Irkoutsk. — Rivières débordées. — Aspect de la contrée. — Diversité de climats. — Passage des monts Ourals. — Opinion erronée sur la Sibérie; habitants hospitaliers. — Irkoutsk, capitale de la Sibérie; le gouverneur général; services qu'il rend à l'expédition; accueil hospitalier; M. Gédenchtrom; départ. — Navigation sur la Léna; *povozoks, angarkas*, embarcations; huttes de poste; relais de rameurs. — Avantages à retirer des fleuves qui traversent la Sibérie. — Populations établies vers le nord; leurs moyens de subsistance. — Aspect des bords de la Léna; comment ce fleuve a été découvert en 1607. — Coup d'œil géologique; nature des roches. — *Les piliers*. — Mines d'argent abandonnées. — Sources remarquables. — Kirensk, soi-disant ville. — Écho prodigieux. — Mort tragique d'un chasseur toungouse. — Le roc *Piani-Bitchok*. — Célébrité des zibelines d'Olekma. — Forêts vierges des monts Yablonny-Stolbovoy. — Vent contraire; singulier

moyen d'en atténuer les effets. — Incendie des forêts; leur cause. — Végétation de plus en plus chétive. — Arrivée à Yakoutsk; M. Minitski, principale autorité; services qu'il nous rend. — Ce que c'est que Yakoutsk; sa tristesse; étrange opinion des habitants sur leur ville; plaques de glace en guise de vitres : c'est un centre commercial; objets de commerce. — Arrivée des marchands; la *foire* de Yakoutsk n'en a que le nom; tristesse générale; rues désertes. — Commerce des pelleteries. — Population; genre de vie : les femmes de Yakoutsk s'occupent de toilette. — Départ successif des officiers de l'expédition pour Nijné-Kolimsk.

LE

NORD DE LA SIBÉRIE.

CHAPITRE PREMIER.

VOYAGE DE SAINT-PÉTERSBOURG A YAKOUTSK.

ANNÉE 1820.

PLACÉ à la tête de l'expédition dirigée vers l'embouchure de la Kolima, je quittai Pétersbourg le 23 mars 1820, avec les deux officiers qui en faisaient partie, et en compagnie de M. Anjou, chef d'une autre expédition désignée pour explorer la Nouvelle-Sibérie et les îles adjacentes[1] : nous arrivâmes à Moscou le 3 avril. Après une halte de peu de durée, je me remis en route avec M. le midshipman

[1] La route, suivie par cet officier, est marquée sur la carte qui accompagne cet ouvrage. (T.) *

* Les notes suivies de la lettre (T.) sont du traducteur.

Matiouchkine, et confiai nos instruments[1] à M. Kozmine qui demeura à Moscou ainsi que M. Anjou, pour y attendre l'époque où les chemins seraient entièrement débarrassés de neige. Je me dépêchais de gagner Irkoutsk où j'avais à m'occuper immédiatement des arrangements nécessaires pour continuer notre route. Désirant éviter toute cause de retard, nous n'emportâmes que deux petits portemanteaux avec le linge et les habits indispensables, et partîmes en chariots de poste[2].

Le débordement d'un grand nombre de rivières, en deçà comme au delà des monts Ourals, retarda beaucoup notre voyage, mais en revanche en varia la monotonie par l'aspect pittoresque des points de vue qui nous environnaient. Toutes les vallées étaient

[1] Voici la liste de nos principaux instruments : 3 sextants, 3 horizons artificiels au mercure, 1 sextant de poche, 1 boussole pour mesurer les azimuts, 3 boussoles d'arpenteur, 3 thermomètres au mercure, 3 dito à l'alcool, 2 baromètres portatifs, 1 aiguille d'inclinaison et 2 aimants artificiels.

[2] On en trouve en Russie à chaque relais; c'est ainsi que voyagent les courriers. (T.)

alors transformées en immenses réservoirs d'eau et en lacs, au-dessus desquels s'élevaient les cimes des arbres qui commençaient à verdir : ils présentaient aux regards le magique aspect de jardins assis sur l'eau, entre lesquels nous dirigions notre course sur le sommet des collines et à travers des chaînes de montagnes. Ce fut ainsi que, continuant à avancer par bons et mauvais chemins, nous atteignîmes enfin l'immense Sibérie.

De Moscou à Irkoutsk, dans un espace de 5317 verstes (5630 kilomètres), formant à peine le tiers de l'étendue de la Russie d'occident en orient, nous éprouvâmes plusieurs fois le printemps et plusieurs fois l'hiver : en nous détournant tant soit peu (suivant la manière d'estimer les distances en Sibérie) de notre route, nous aurions pu rencontrer facilement le véritable été. A Kazan, les arbres se couvraient alors de feuilles, et les prés se paraient de fleurs variées, tandis que les monts Ourals et leurs vallées étaient encore recouverts d'un épais tapis de neige. Dans les environs de Tobolsk, une herbe d'un vert pâle pointait à peine sur

les versants des collines, tandis que le printemps embaumé nous souriait dans le romantique Krasnoyarsk [1], et qu'à Irkoutsk les jardins étaient tout à fait en fleurs. Mais pressés d'atteindre au but du voyage, notre course était si rapide que nous parvenions à peine à saisir des tableaux d'autant plus variés que nous passions à tout moment d'un objet à un autre. Que l'on se figure notre surprise de nous trouver transportés comme par enchantement des palais grandioses de *la blanche* Moscou dans les *yourtes* des Toungouses nomades, et des immenses forêts de chênes et de tilleuls du gouvernement de Kazan dans les *toundras* [2] nues et couvertes de neige et de glace des bords de l'Alazéya et de la Kolima. Que de contrastes dans ces divers climats, ces végétations si variées, ces populations toutes différentes; en un mot, dans la physionomie des contrées que nous parcourions! Quelle distance de la civilisa-

[1] Krasnoyarsk, ville à 128 lieues de Tomsk, au confluent de la Katcha et du Yénissey. (T.)

[2] Déserts marécageux. (T.)

tion des habitants de la capitale à celle des nomades de la Sibérie!

Sitôt qu'après avoir franchi le sommet du mont Oural, ou, comme disent les Sibériens, *la ceinture de pierre,* le voyageur se trouve en Sibérie, il se sent aussi frappé que surpris de la bonté hospitalière des habitants de cette contrée que tant de gens, et les étrangers surtout, se représentent comme n'étant d'un bout à l'autre qu'un affreux désert peuplé de scélérats. Au contraire, le voyageur qui en visite la partie occidentale y rencontre une riche végétation, des champs bien cultivés, de très-bonnes routes de poste, de grands villages bien construits, et une sûreté complète et telle qu'on la trouve rarement dans les États de l'Europe qui s'enorgueillissent le plus de leur civilisation. On nous recevait partout avec une cordialité et un désintéressement parfaits; et jamais nous n'éprouvâmes de retards aux relais. Tandis que l'on attelait des chevaux frais et que nous nous chauffions dans l'intérieur de la maison de poste, nos effets demeuraient abandonnés sur le grand che-

min, et s'il nous arrivait de témoigner la moindre inquiétude à leur sujet : « *Bah!* nous répondait-on, *vous n'avez rien à craindre parmi nous.* »

Nous atteignîmes Irkoutsk, capitale de la Sibérie, le 18 mai, et mîmes pied à terre dans la maison du chef de l'amirauté, le lieutenant Koutiguine, chez lequel, durant un mois que j'y séjournai, je trouvai l'hospitalité la plus bienveillante. Aussitôt je me présentai chez le gouverneur général de la Sibérie[1], M. Spéransky. Il me fit un accueil d'une affabilité parfaite, et me promit de m'aider de tout son pouvoir pour notre équipement et les arrangements qu'exigeait notre long voyage. Si bien secondé, je pus me procurer en peu de temps tous les objets que la ville d'Irkoutsk est capable de fournir. M. Spéransky voulut bien me communiquer toute sa correspondance, relative à l'expédition,

[1] Le territoire russe est partagé en un grand nombre de gouvernements; et, pour éviter le morcellement, quatorze grandes divisions ont été formées sous le titre de gouvernements généraux. (T.)

avec les autorités locales des lieux que nous devions traverser, ainsi que les rapports de M. Gédenchtrom qui avait visité les îles de la mer Glaciale en 1811. Il m'engagea à lui communiquer mes idées sur les moyens d'assurer le succès de l'expédition que nous allions entreprendre. Le gouverneur n'en resta pas là et manda M. Gédenchtrom à Irkoutsk : les entretiens que j'eus avec ce voyageur, plus encore que les documents qui me furent communiqués, m'apprirent au juste les difficultés sans nombre qui m'attendaient à Nijné-Kolimsk d'abord, et puis sur les côtes de la mer Glaciale. Le tableau d'une contrée couverte de *toundras* pénétrées de glace et de neige; d'une contrée où, sans compter des difficultés souvent insurmontables, on manque même des moyens d'existence les plus nécessaires, n'était certes pas engageant : au reste, il n'altéra point la gaîté du marin, et servit seulement à nous engager à faire des préparatifs en conséquence.

M. Anjou arriva à Irkoutsk, au commencement de juin, avec le personnel des deux expéditions et nos instruments; nous quit-

tâmes ensemble la capitale de la Sibérie, le 25 juin, pénétrés de reconnaissance pour l'accueil plein de bienveillance de nos hôtes. Les agréments dont nous y avions joui nous firent une impression d'autant plus vive qu'Irkoutsk est la limite du *monde civilisé*, et qu'il s'agissait de passer quatre ans dans des déserts glacés.

Le 27 juin, nous arrivâmes à Katchougsk, village à 236 verstes d'Irkoutsk, sur la rive gauche de la Léna, qui est navigable à partir de cet endroit. Là nous attendait un *povozok* construit exprès pour nous; c'est une grande embarcation pontée à fond plat. Après l'avoir chargée de divers objets d'approvisionnement préparés pour nous par l'amirauté d'Irkoutsk, nous nous y embarquâmes le 28, et commençâmes à descendre la majestueuse Léna.

Le village de Katchougsk, sans être précisément un port, en a l'apparence, attendu que c'est là que l'on embarque les marchandises et les vivres expédiés par le gouvernement aux villages de la Léna, situés au nord. Les bateaux dont on fait usage pour cet

objet sont de deux espèces : ce sont des *povozoks* et des *angarkas*. Les premiers transportent les objets les plus pesants à Yakoutsk ; mais trop grands pour qu'il leur soit possible de remonter la rivière, on les dépèce une fois arrivés au lieu de leur destination. Les angarkas, au contraire, qui ne peuvent porter en tout que quatre-vingts pouds (1 310 kilogrammes), remontent la rivière à la rame, ou se font haler. Il existe en outre une troisième espèce d'embarcations assez grandes, pontées et à voiles, qui remontent la Léna. Les simples voyageurs profitent de petits bateaux très-agiles qui, pour plus de sûreté, longent le rivage sous le vent. Des relais sont établis à des distances déterminées, où l'on a le droit de prendre autant de rameurs qu'il y a de chevaux marqués sur la feuille de poste (podorojna) : par ce moyen on voyage assez rapidement, surtout en aval.

Tels sont les moyens de communications fluviales qui existent sur la Léna, cette grande artère qui partage la Sibérie. Ils sont d'autant plus imparfaits que la contrée est très-peu peuplée, les villages étant souvent éloi-

gnés les uns des autres de plusieurs centaines de verstes. Les établissements plus éloignés vers le nord sont ceux qui en souffrent le plus, car ils n'existent qu'au moyen des approvisionnements qui leur sont amenés tous les ans des parties méridionales.

De gigantesques et majestueux fleuves, en traversant la Sibérie, du nord au sud, semblent destinés, par la nature elle-même, à porter le superflu des parties favorisées vers les parties septentrionales, dont les habitants manquent de tout. Ces principales rivières communiquent entre elles par une foule de rivières latérales, grandes et petites qui généralement sont navigables; en sorte que l'on rencontrerait difficilement un seul endroit habité du nord de la Sibérie où il serait impossible d'arriver par eau. Cependant, quoique l'on mette, jusqu'à un certain point, ces cours d'eau à profit, en expédiant de la foire de Yakoutsk à Gigansk [1] et dans d'autres établissements situés vers le bas

[1] La majeure partie des marchandises s'expédie, conditionnellement, à la foire de Yakoutsk, au commencement d'août.

de la Léna, dans des bateaux de diverses dimensions, des vivres et d'autres objets, comme tabac, thé, sucre, eau-de-vie, sel et une petite quantité d'étoffes, la mauvaise construction des bateaux et le nombre insuffisant des bateliers sont cause que ces bateaux de transport naviguent avec une extrême lenteur, et qu'ils hivernent fréquemment en route. Il est vrai que l'on transporte, en pareil cas, par terre, une partie des objets les plus indispensables aux habitants du Nord; mais ce mode de transport, aussi difficile que dispendieux, élève le prix du peu de marchandises, amenées de cette manière, à un taux exorbitant et inaccessible à la majeure partie des habitants: aussi passent-ils leur vie dans des appréhensions continuelles, prévoyant toujours le moment où la disette, plus horrible en Sibérie qu'ailleurs, se fera sentir. Il me semble qu'un bateau à vapeur éviterait ces inconvénients.

Revenons cependant à ma navigation fluviale. Notre bâtiment glissait à la surface du superbe fleuve, entre des rives élevées aux romantiques aspects, tantôt porté par le

courant, tantôt empruntant à la voile un nouveau moyen d'impulsion lorsque le vent était favorable ; quelquefois, enfin, il marchait à la rame.

On sait que la Léna est au nombre des plus grands fleuves du globe. De Katchougsk jusqu'à la station de Riga[1], sur une étendue de 400 verstes, elle coule à travers un pays montagneux, couvert d'épaisses forêts, entre des rives pittoresques, dont les aspects sont variés à l'infini. Les versants des montagnes offrent à l'œil des champs cultivés, des prés et des jardins parmi lesquels s'élèvent les huttes des habitants, tantôt séparées, tantôt groupées en villages [2]. Le fleuve lui-même est parsemé d'îles fort basses et couvertes de bois. Plus on avance, et plus les montagnes s'élèvent et deviennent rocheuses. Près de

[1] Ces stations sont des espèces de relais où l'on prend de nouveaux rameurs.

[2] Les fréquents débordements des rivières occasionnent un grand tort aux habitants, et souvent ils resteraient sans aucun moyen de subsistance, sans les secours qu'ils reçoivent des magasins que le gouvernement a soin d'approvisionner pour cet objet.

Riga la Léna tourne si brusquement à l'est, qu'au premier coup d'œil il semble que toute issue est fermée à ses eaux. De ce point, les montagnes dirigent leurs nombreux rameaux vers le midi, et la Léna, dégagée des rochers qui la resserraient naguère, poursuit paisiblement son cours entre des rives basses et unies. Parmi les rivières qui, dans cet espace, se jettent dans la Léna, je citerai l'Orlenga qui la rejoint du côté droit; les montagnes qui l'encaissent contiennent une pierre à grain serré de l'espèce du grès, dont les habitants se servent pour aiguiser leurs outils : nous en fîmes provision, et elle nous fut très-utile.

Entre Riga et la station de Oust-Koutsk, on rencontre çà et là des bancs de sable qui gênent la navigation à l'époque des basses eaux; plus loin cependant, les bateaux plats du pays passent sans difficulté. Auprès de l'embouchure de la Kouta, qui tombe dans la Léna du côté gauche, les Russes bâtirent, en 1631, la première baraque construite sur les bords de la Léna, fleuve découvert par les Cosaques de Mangazeysk ou de Touroukansk, en 1607, et que visitèrent, en 1628, les

Cosaques du Yénissey : ces derniers descendirent de l'Ydirma dans la Kouta, et les premiers remontèrent le Nijné-Toungousk, se mirent à la poursuite des Yakoutes, alors indépendants, et traversant une langue de terre étroite, entrèrent dans la Vilouy, d'où ils débouchèrent dans la Léna.

De la station de Zaborya jusqu'à la ville de Kirensk, on ne compte par terre que 35 verstes, et 150 verstes en suivant la Léna; ce qui provient de ce qu'elle fait là de grands circuits, appelés *les grands arcs ;* quoique profonde de sept sagènes (15 mètres), son cours est calme. De Riga, les montagnes recommencent à border les rives. A Kirensk, la rive gauche se compose de schiste noir mêlé de talc lamelleux. A quelques verstes au-dessous, et du même côté, se trouvent des couches de schiste vert, partagées par de l'argile rouge. A 100 verstes au delà, le rivage est formé d'argile commune et de schiste en décomposition. Près de l'endroit nommé Tchéki (les joues), à 250 verstes au-dessous de Kirensk, la rive gauche se compose entièrement de roches calcaires, renfer-

mant des veines de silex et des cristaux de spath calcaire : les dimensions de ces rochers augmentent de plus en plus sur un espace de 350 verstes, jusqu'à la ville d'Olekma, à partir de laquelle les rives s'abaissent de nouveau. Elles sont couvertes là d'une grande quantité de débris de porphyre vert, de quartz commun à paillettes de mica, et d'une énorme quantité de talc micacé. A environ 150 verstes d'Olekma, le rivage escarpé se compose de couches de talc de diverses nuances d'un vert pâle, entre lesquelles sont d'autres couches très-minces de talc gris clair : on y rencontre aussi un talc vert, très-dur, et difficile à diviser. Du gypse, en petite quantité, s'aperçoit entre les couches ; enfin, près d'Olekma, toute la rive gauche est formée d'argile, divisée par d'épaisses couches de talc grisâtre, sur lequel apparaît par places un gypse d'une éclatante blancheur.

A environ 180 verstes au-dessus de Yakoutsk, près la station de Batomoy, la rive droite de la Léna est formée de rochers à pic, qui, à cause de leur forme, se nomment les *stolbi* (les piliers) : on assure qu'ils ren-

ferment du marbre de diverses qualités. Soixante verstes au delà, on aperçoit dans le calcaire blanc du rivage escarpé des cavernes et des conduits souterrains; ils proviennent, à ce que l'on m'a dit, d'excavations pratiquées pour découvrir un minerai argentifère, dont plusieurs indices annonçaient la présence : mais comme au lieu d'argent on n'y trouva qu'une quantité insignifiante de plomb, les travaux furent bientôt abandonnés. Dans une de ces cavernes, à 100 verstes de Yakoutsk, le docteur Kiber découvrit un mélèze qui, par un jeu bizarre de la nature, y croissait dans une complète obscurité. A 150 verstes des stolbi se trouvent deux sources singulières qui offrent un contraste frappant: l'une d'elles, qui sort d'un rocher calcaire et escarpé sur la rive gauche, est fort chaude et exhale une odeur sulfureuse; l'autre, qui sort de la rive droite, est au contraire froide, limpide et salée.

Kirensk, baptisé du nom de ville, n'est qu'un misérable village; ses habitants cultivent des jardins, et fournissent Yakoutsk d'excellents choux, de pommes de terre, de

navets et d'autres légumes, y compris le concombre, qui pourtant ne réussit pas également bien tous les ans. Ils disposent leurs jardins avec art, de manière à les abriter contre les vents du nord et de l'est.

A peu de distance de la station Tchastyë-Ostrova, à environ 250 verstes au-dessous de Kirensk, la Léna, qui a là douze sagènes (près de 26 mètres) de profondeur, s'échappe avec violence entre des rochers élevés de quatre-vingts sagènes (170 mètres). Cet endroit, nommé Tchéki, est fameux par un écho aussi fort que prolongé qui répète le coup de pistolet plus de cent fois; les détonations se succèdent comme un feu de file; quelquefois même on croirait entendre tirer les canons de tout un parc. On nous raconta un triste événement dont ce lieu avait été témoin quelques années auparavant : un Toungouse, monté sur ses patins de neige [1], poursuivait un élan avec une rapidité telle et une si grande ardeur qu'il ne

[1] *Lija* est le nom de ces patins, qui sont particuliers à la Sibérie. (T.)

remarqua pas plus que l'animal effrayé qu'un précipice leur barrait le chemin; tous deux y furent précipités, et périrent! On retrouva le corps du malheureux chasseur broyé sur la glace raboteuse de la rivière qui coulait au fond de l'abîme.

Près des Tchéki est un roc assez élevé qui se dresse en forme de pilier au milieu du fleuve, et auquel les riverains donnent le nom de Piani-Bitchok (*le bœuf ivre*). Quelques années auparavant, une barque chargée s'était brisée contre ce rocher par l'imprudence du pilote, ce qui leur avait procuré une bonne prise, consistante en eau-de-vie [1]. Nous doublâmes sans accident ce monument *du célèbre* naufrage; et portés par le courant, dont la rapidité décroissait, nous passâmes devant l'embouchure de la *Vitima,* connue par le talc que l'on recueille sur ses bords, et plus encore par ses zibelines qui, après celles d'Olekma, sont les plus estimées de toute la Sibérie. En général, les forêts de la rive droite de la Léna abondent en animaux à

[1] Eau-de-vie distillée de la farine de seigle. (T.)

fourrures d'excellente qualité, tandis que l'on en rencontre peu sur la rive gauche, et que les fourrures qui en proviennent sont moins estimées. Cette différence provient de l'épaisseur des forêts de la rive droite, qui se réunissent aux forêts vierges des monts Yablonny-Stolbovoy [1], dans lesquelles les *promichléniks* [2] les plus déterminés n'ont pas encore pénétré; au contraire, la rive gauche est plus découverte, renferme un plus grand nombre d'établissements, et par conséquent est aussi plus fréquentée.

Nous nous trouvions le 9 juillet en face de la ville d'Olekma [3]; l'eau tombait à flots,

[1] C'est ainsi que l'on nomme la chaîne de montagnes que s'étend le long de la Léna, de l'est à l'ouest, et qui se réunit aux monts Baikals.

[2] Le *promichlénik*, sorte d'industriel de la Sibérie, est en même temps chasseur, commerçant, et chercheur de dents de mammouth.

[3] Telle zibeline d'Olekma, de qualité supérieure, se vend parfois plus de cent roubles (100 fr.). Les fourrures de petit-gris d'Olekma, dont le poil est épais, long et d'un gris foncé, se débitent en quantité et à des prix élevés. Il en résulte que cette ville est

et il s'éleva de la partie basse de la rivière un vent si violent, qu'il arrêta le courant, et notre bâtiment cessa d'avancer. Les bateliers eurent alors recours au singulier moyen que l'on emploie ici dans de pareilles circonstances : quatre mélèzes de taille moyenne furent coupés et puis liés ensemble par le gros bout; à l'extrémité opposée on attacha des pierres; puis pierres et mélèzes furent descendus dans l'eau à l'avant de l'embarcation : une fois les troncs enfoncés à une profondeur d'un peu plus d'une sagène, nous les attachâmes au bâtiment par l'extrémité opposée. On conçoit que la tempête n'agissant qu'à la surface de l'eau, le courant n'était point interrompu à cette profondeur; il agit, en effet, sur ces points de résistance, et nous recommençâmes à avancer. Nous gagnâmes en outre à cet artifice de n'être plus ballottés comme auparavant.

Malgré la pluie prolongée qui ne cessait de tomber, nous vîmes plusieurs forêts en

le principal marché à fourrures. Olekma est aussi la limite des terrains cultivés vers le nord.

feu, dont les flammes couvraient un long espace sur le rivage. Le menu bois et le chablis étaient déjà consumés en grande partie, tandis que des pins et des mélèzes gigantesques, complétement entourés de flammes, s'élevaient en rangs serrés, pareils à d'énormes piliers de feu. La teinte empourprée qu'ils réfléchissaient dans le fleuve, jointe aux craquements retentissants des pins résineux, donnait à l'incendie, et surtout la nuit, un aspect grandiose et capable d'impressionner! Ces sortes d'incendies, qui parfois embrassent une étendue de 100 verstes (plus de 100 kilomètres), sont communs, et proviennent en partie de l'incurie des voyageurs, qui, après avoir passé la nuit dans une forêt, partent sans se donner la peine d'éteindre leurs feux; on dit même (et cela est affreux à penser) qu'ils le font souvent à dessein, pour que l'énorme fumée qui s'élève de pareils embrasements chasse les essaims de mousquites, qui, en Sibérie, obscurcissent l'air, et sont le tourment des voyageurs. De pareils incendies, fréquemment répétés, nonseulement abîment les bois, mais, qui plus

est, dispersent le gibier ainsi que les animaux à fourrures, qu'ils contraignent à se retirer dans des régions éloignées. Le mal retombe donc le plus souvent sur ceux-là même qui en ont été cause; et cependant les *promichléniks* actuels ne sont ni plus sages, ni plus prudents que ceux d'autrefois!

Plus nous avancions vers le nord, et plus les rives de la Léna devenaient désertes et désolées. Les dernières traces d'agriculture et de jardinage disparaissent passé Olekma, et les habitants établis sur ses bords n'ont plus pour subsister que la pêche et l'élève du bétail. A part les stations, on ne rencontre là que de misérables villages, dont la population chétive fait peine à voir! Les rameurs que nous fournissaient les relais étaient des malheureux de l'aspect le plus lamentable, couverts de haillons et étiolés par le besoin et la misère! Cette remarque s'applique principalement aux paysans russes, dont les habitations s'étendent jusqu'à la station d'Oulakhani, distante de 50 verstes de Yakoutsk. Plus loin, le pays est peuplé de Yakoutes qui, originaires du pays, sont plus en état

de supporter le climat et les privations de toute espèce qui sont le partage de celui qui habite ces tristes contrées!

L'embarcation demeura échouée sur un banc de sable pendant toute la nuit du 24 au 25 juillet; ce jour-là néanmoins nous arrivâmes à Yakoutsk, après une navigation de 27 jours depuis Katchougsk, et avoir fait 2 500 verstes (2 650 kilom.). Au printemps, le courant étant plus rapide, ce voyage se fait aisément en 14 jours.

A notre arrivée à Yakoutsk, nous nous empressâmes de nous présenter chez M. Minitski, principale autorité du pays, qui servit autrefois dans la marine avec tant de distinction. Il nous fit l'accueil le plus affable et ne cessa, durant le temps que nous demeurâmes à Yakoutsk, de nous aider de tout son pouvoir pour nous procurer les objets nécessaires à l'expédition; secours qui, dans une contrée où l'on manque à peu près de tout, exercèrent l'influence la plus heureuse sur les préparatifs de l'entreprise. Logé, ainsi que M. Anjou, dans la maison de ce fonctionnaire, nous profitâmes souvent des

enseignements que fournissait son intéressante conversation, abondante en faits, résultat de voyages répétés dans diverses parties de la Sibérie; ces entretiens devinrent pour nous des leçons précieuses.

Yakoutsk est une ville septentrionale dans toute l'étendue du terme. Établie sur un plateau nu et s'appuyant à la rive gauche de la Léna, on ne voit dans ses larges rues, aussi froides que leur aspect est morne, que quelques misérables maisonnettes et des masures renfermées dans de hautes clôtures en bois. L'œil, avide d'impressions quelconques, a beau errer, il n'aperçoit que poutres et planches grisâtres, et pas un arbre, pas un buisson vert! Rien à notre arrivée ne dénotait la présence d'un été passager, rien, si ce n'est l'absence de neige que l'on est contraint à regretter, car sa blancheur, en hiver, fait du moins un contraste avec la teinte grisâtre et uniforme de tous les objets.

Yakoutsk a quatre mille habitants, cinq cents maisons, trois églises en pierre, deux églises en bois et un couvent; à notre arrivée on était en train de bâtir un bazar. Le seul

édifice un peu remarquable de cette triste ville, est l'antique *Ostrog,* ou forteresse en bois; bâti en 1647 par les Cosaques conquérants de la Sibérie : les tourelles, qui flanquent ses angles, sont en ruines et menacent de s'écrouler. Les habitants de Yakoutsk ont une sorte de vénération pour ce monument, et racontent souvent, et avec orgueil, les héroïques exploits de leurs aïeux, ainsi que la fondation et le développement de leur ville, que, par un bonheur tout particulier, ils aiment et trouvent même jolie! Disons cependant qu'elle a réellement été embellie depuis trente ans; on n'y rencontre plus ces yourtes de Yakoutes que le capitaine Billings vit, en 1793, mêlées aux maisons. Les plaques de glace[1] qui garnissaient alors les croisées, en guise de vitres

[1] L'usage des vitres est inconnu dans les parties éloignées du nord de la Sibérie : on les remplace par une plaque de glace soudée dans le cadre de la croisée, au moyen de neige et d'eau : le verre, au reste, a des inconvénients dans ces hautes latitudes, car le froid excessif le fait souvent éclater; le talc est dans le même cas, aussi ne s'en sert-on que pendant l'été.

et de talc, ont disparu en grande partie. L'intérieur de quelques maisons est même disposé avec une sorte d'élégance, ce qui est une preuve de l'aisance des habitants et fait par conséquent l'éloge du fonctionnaire qui administre la province.

On sait que Yakoutsk est le centre d'une portion considérable du commerce du nord de la Sibérie. De l'Anabra jusqu'au détroit de Béring, des rives de la mer Glaciale jusqu'au mont Aldana, près d'Olekma, de l'Ostrog d'Oudsk, et même d'Okhotsk et du Kamtschatka, dans un cercle dont le rayon a plusieurs milliers de verstes, on y apporte une grande quantité de marchandises : ce sont des fourrures diverses, depuis les plus communes jusqu'aux plus précieuses, des dents de morse et des défenses de mammouth [1]. Toutes ces marchandises sont vendues ou échangées dans le courant de l'été, et la valeur des importations annuelles s'élève à plus de deux millions et

[1] Les défenses de mammouth égalent celles d'éléphant pour la finesse de l'ivoire; la spirale qu'elles forment fait à peu près un cercle et demi. (T.)

demi de roubles, somme dans laquelle les pelleteries entrent seules pour un million et demi [1].

A peine la Léna s'est-elle débarrassée de ses glaces, que des marchands d'Irkoutsk arrivent à Yakoutsk, apportant un assortiment de marchandises d'un débit facile; c'est d'abord du fort tabac de Tcherkask [2] en feuilles, l'un des principaux articles de commerce; des grains et de la farine; du thé, du sucre et des boissons fortes; des étoffes chinoises en soie et en coton; du drap de qualité inférieure; des ustensiles en cuivre et en fer, et de la verrerie. Les habitants de Yakoutsk ont bien soin de profiter de cette foire pour s'approvisionner; car les marchés

[1] Voici la liste des marchandises mises en vente en 1836, à la foire de Yakoutsk : Petits-gris, 615 000 peaux; martres, 2 000; renards polaires (isatis), 20 000; hermines, 45 000; putois, 3 500; muscs, 10 000; martres, 18 000; dents de morses, 1 000 pouds (16 370 kil.); défenses de mammouth, 1 900 pouds (31 103 kil.).

[2] Tcherkask, capitale du gouvernement des Cosaques du Don. (T.)

une fois fermés ils sont forcés d'avoir recours aux détaillants, qui élèvent les prix à un taux exorbitant.

Si nous nous sommes servi du mot *foire* pour désigner l'époque où les marchands se réunissent à Yakoutsk, la vue même du marché n'a pas la moindre analogie avec celle d'une foire en Europe. On n'y voit point de marchandises étalées; l'aspect de la ville n'est pas celui d'une époque de plaisirs, et les rues elles-mêmes conservent leur air morne et abandonné; on dirait que les marchands se sont cachés à dessein avec leurs marchandises! c'est qu'en effet c'est dans l'intérieur des maisons que se font les affaires. Chacun tâche de dissimuler à son voisin les prix de ses marchandises, ainsi que les noms de ceux avec qui il est en marché. Les habitants de la ville s'adonnent exclusivement au commerce des pelleteries qu'ils achètent aux Yakoutes du voisinage. Les plus pauvres, auxquels leurs moyens ne permettent pas de faire des affaires en grand, achètent, petit à petit, des peaux pendant l'hiver, pour les revendre plus tard aux marchands d'Irkoutsk, ou les

échanger contre des vivres ou d'autres objets. On m'a assuré que, parmi les Russes établis à Yakoutsk, il ne se trouvait pas un seul artisan. Au contraire, les Yakoutes qui l'habitent, et qui, autrefois, ne s'occupaient que de chasse et de l'élève des bestiaux, sont devenus depuis lors des artisans habiles qui vendent le produit de leur industrie à ces mêmes Russes qui jadis furent leurs maîtres. On trouve parmi eux d'habiles charpentiers, des menuisiers, des ciseleurs sur bois, et même des peintres : sous le point de vue moral, ces hommes se distinguent par leur intelligence comme par l'amour de l'ordre et du travail.

On s'occupe peu ici de l'éducation des enfants : l'enfant, à sa naissance, est mis en nourrice chez quelque femme yakoute qui, deux ou trois ans après, le rend à ses parents; de retour sous le toit paternel, on lui montre, tant bien que mal, à lire et à écrire, pour le vouer ensuite au commerce des pelleteries dont il apprend peu à peu la pratique et les finesses; si ce genre d'occupation n'est point de son goût, il a la ressource de se

placer comme écrivain dans quelque administration.

L'hospitalité des habitants de Yakoutsk est devenue proverbiale. Au reste, le peu de voyageurs qui passent par cette ville, à l'exception de ceux que le commerce y attire et qu'il est de l'intérêt des habitants de bien recevoir, fait qu'ils n'ont que rarement l'occasion d'exercer cette belle qualité. Les soins du commerce n'emploient pas tout leur temps; ils en passent la majeure partie dans des réunions bruyantes, où manger et boire sont les plaisirs les plus en usage : après une séance de plusieurs heures autour d'une table chargée d'aliments qu'accompagnent d'abondantes liqueurs, les vieillards achèvent leur soirée les cartes à la main ou en compagnie d'un bol de punch; tandis que les dames de la société préparent le thé et croquent (comme passe-temps) de petites noisettes grillées que l'on extrait de la pomme du cèdre. On voit quelquefois un jeune élégant attirer les regards en dansant *la sibérienne* aux sons du gousli [1] ou du violon. Tel

[1] Espèce de psaltérion.

est le genre de vie monotone des habitants de cette ville. Rien n'en varie la longue uniformité à moins que quelque parure, quelque mode, vieille comme le monde, n'y arrive de l'autre extrémité de l'univers. Dès lors plus d'indifférence! l'envie et la rivalité entrent en jeu! C'est dire que les femmes de Yakoutsk sont très-occupées de leur toilette; aussi entend-on les vieillards se récrier contre la corruption du siècle et vanter les vertus des temps passés!

Grâce à l'obligeante activité de M. Minitski, nous nous trouvâmes en état, avant la fin de l'été, de songer à entreprendre un voyage à la mer Glaciale. M. Anjou et les personnes faisant partie de l'expédition qu'il était chargé de diriger, s'embarquèrent au commencement d'août sur la Léna, qu'ils descendirent. Vers cette époque, je chargeai M. Matiouchkine de prendre les devants, et de se rendre à Nijné-Kolimsk, centre futur de nos opérations, pour s'y occuper des préparatifs de notre première excursion. Je confiai à M. Kozmine le soin de surveiller les transports de vivres expédiés de Yakoutsk

à Nijné-Kolimsk, à l'époque des premières gelées. Quant à moi, je me mis en route le dernier, et quittai Yakoutsk le 12 septembre.

CHAPITRE DEUXIÈME.

VOYAGE DE YAKOUTSK A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820.

SOMMAIRE DU CHAPITRE DEUXIÈME.

État des routes au delà de Yakoutsk; relais sur la Léna. — Nous traversons cette rivière. — Premier relais; nous n'y rencontrons âme qui vive. — Halte prolongée; chevaux; arrangement du convoi; adresse des guides yakoutes. — Canards sauvages; chasse abondante. — Intérieur d'une yourte. — Toilette en plein air; l'homme est capable de s'habituer à tout! — *Ex-voto* yakoutes; l'*Esprit des forêts*. — Musique et paroles des chansons yakoutes. — Chemins détestables; variété des points de vue; grand nombre de petits lacs; silence de mort. — *Miouré,* plaine singulière; joli village qui s'y trouve. — Un *Crésus* yakoute; son genre de vie. — Origine des Yakoutes; leurs richesses sont en troupeaux. — Nourriture; la graisse, aliment favori; voracité; femmes et hommes fument avec passion. — *Ourouse*, habitation d'été; *yourte*, habitation d'hiver. — Intérieur d'une habitation; le *tchouvale*. — Vaches mieux traitées que les chevaux. — Occupations des femmes; veillée d'une famille à l'entour du foyer; le chef de l'*oulouse*, juge suprême; le sorcier (chaman) consulté. — Yakoutes soi-disant chrétiens. — Caractère; la vengeance, trait dominant. — Passion pour la chicane. — Genre de vie isolée. — Arrivée à Miouré; visite qu'il me faut endurer. — Marais dangereux. — Contrée déserte; précautions à prendre pour la traverser. — Rives

de l'Aldane; accident arrivé au passage de cette rivière. — Épouvantables chemins. — La Toukoulana; son cours orageux. — Approches de l'hiver. — Adresse des Yakoutes à disposer un campement. — Le conteur sibérien. — Inondations subites; moyens de s'abriter. — Passage des monts Verkho-Yansk; difficultés de la route; dangers auxquels on y est exposé; coup d'œil magique du sommet; description de la contrée au delà. — Rives de la Yana : case solitaire; un vieillard et une jeune fille; sort lamentable de cette enfant. — *Parias* de la Sibérie. — Baralase, relais de poste; l'*Esaoule,* maître de poste; bonheur de se trouver dans une chambre close et propre : repas original. — Singulière manière d'évaluer les distances. — Nous traversons la Yana. — Rencontre de M. Tomachevsky. — Le *Champ du Meurtre.* — Comment je perdis mon cheval et comment il me fut rendu. — *Zachiversk,* petite ville : le père Michel; vertus chrétiennes et hospitalité du saint homme. — Contrée entre l'Indiguirka et l'Alazéya. — Les *Béliers*, marais profonds. — Le mont Alazéysk; plusieurs rivières en sortent; mines de fer. — Le mont Polovinovsk. — Sredné-Kolimsk; j'endosse le costume des voyageurs du pays. — Rives de la Kolima. — *Omolone,* village. — *Nartas,* traîneaux tirés par des chiens. — Arrivée à Nijné-Kolimsk.

CHAPITRE DEUXIÈME.

VOYAGE DE YAKOUTSK A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820.

La route en sortant de Yakoutsk n'est praticable ni aux voitures ni même aux traîneaux. De ce point jusqu'à Kolimsk, comme en général sur toute la surface de l'immense désert glacé qui embrasse le nord de la Sibérie, on ne rencontre que de temps en temps quelques sentiers frayés qui traversent tour à tour des terrains marécageux, d'immenses forêts, de vastes espaces couverts de buissons épais et serrés, des collines et des montagnes escarpées. C'est donc à cheval seulement que l'on peut atteindre des lieux où le terrain est plus uni, et que des traîneaux, emportés par des rennes ou par des chiens, parcourent rapidement. Des chevaux de relais sont établis sur la rive droite de la Léna, depuis Yakoutsk jusqu'à Aldana.

Je me mis en route le 12 septembre à

midi, par un fort beau temps. Après avoir traversé le fleuve en bateau avec mon bagage, je pris des chevaux sur l'autre rive. La Léna, en cet endroit, est couverte d'un grand nombre d'îlots qui la partagent en plusieurs bras dont le principal a 4 verstes de largeur. J'emmenais un matelot arrivé avec moi de Pétersbourg, et un ancien sous-officier, habitant de Yakoutsk, qui avait parcouru autrefois les côtes de la mer Glaciale avec M. Gédenchtrom : cet homme me servit, par la suite, d'interprète dans mes rapports avec les peuplades de la Sibérie, et rendit en outre de grands services à l'expédition par son adresse, et la hardiesse qui est naturelle à l'homme du peuple en Russie. Notre convoi se composait de treize chevaux, dont trois montés, et les autres chargés de bagage. A mon arrivée au relais, je le trouvai abandonné; on n'apercevait ni hommes ni chevaux : ce début ne me plut point; le sous-officier chercha à me rassurer en me disant qu'il fallait nous attendre à de pareils contre-temps, et que les Yakoutes du relais s'étaient sans doute éloignés à quelques verstes dans la plaine, pour procurer à

leurs chevaux de meilleurs pâturages. J'expédiai deux de nos bateliers après eux, tandis que nous nous occupâmes à allumer un bon feu sur le rivage pour tâcher de nous réchauffer, car le vent d'automne était froid, et préparer un *stchi*[1] bien chaud qui pût réconforter nos estomacs et nous mettre en état de poursuivre notre route.

Enfin, après une attente de trois heures, nous vîmes revenir nos gens qui nous amenaient des chevaux : nous chargeâmes sur chaque cheval 5 pouds et demi de bagage, et le tout fut attaché avec des cordes de crin. Une longue courroie s'étend de la tête de chaque cheval à la queue de celui qui le précède, ce qui fait qu'un convoi pareil forme une suite non interrompue de chevaux marchant à la file. Nous n'avions que deux guides pour nos treize chevaux. L'un de ces hommes, monté sur le cheval qui marchait en tête, dirigeait tout le convoi; tandis que son compagnon, placé à l'arrière-garde, en surveil-

[1] Potage national : les choux aigres en forment la base, et s'allient soit à la viande, soit au poisson. (T.)

lait la marche et se tenait prêt à venir en aide au premier. Cet état est très-pénible, et exige beaucoup d'habitude, car les chevaux, dans les parties montagneuses, jettent souvent le bagage à terre, ou bien enfoncent profondément dans les terrains marécageux. Les Yakoutes qui font ce métier sont tellement adroits et si bons marcheurs, qu'un seul guide suffit à diriger un convoi de vingt chevaux, ce qui l'oblige à faire la majeure partie de la route à pied : on avance ainsi au pas, en parcourant de 20 à 50 verstes par jour.

La mise en ordre et le chargement de nos bagages nous prirent beaucoup de temps, en sorte que nous ne nous trouvâmes prêts à partir que le soir, fort tard. Fatigué de marcher au pas, je me décidai à prendre les devants en compagnie de l'un de nos guides. L'étroit sentier que nous suivions allait serpentant entre des buissons de saules, ou traversait des plaines parsemées de petits lacs, peuplés de perdrix et de canards sauvages : peu d'instants nous suffirent pour en tuer assez pour notre souper. Vers le coucher du

soleil et après une course de 13 verstes, j'arrivai à une yourte isolée, habitée par des Yakoutes, à laquelle on donne le nom pompeux de *relais de poste*. Je me décidai à y passer la nuit; mais à peine eus-je jeté un coup d'œil dans l'intérieur de l'habitation que je reculai épouvanté; hommes et animaux s'y tenaient pêle-mêle au milieu d'une malpropreté dégoûtante! Un bois de mélèzes se trouvait à côté; je donnai la préférence à son ombrage, et en fis ma chambre à coucher; j'y passai la nuit passablement bien, auprès d'un bon feu, étendu sur une peau d'ours, sous une épaisse couverture fourrée.

Le soleil levant colorait l'horizon lorsque je fus éveillé par le bruyant pétillement de broussailles enflammées que des Yakoutes venaient de jeter dans notre feu. L'air était pur et frais; le thermomètre marquait 2 degrés de froid, température qui, pour une toilette faite en plein air, me parut alors extrêmement dure, et je frémis en songeant aux froids rigoureux de l'hiver qui m'attendait sur les côtes de la mer Glaciale. Habitué au comfort de l'existence européenne, je ne

pouvais concevoir qu'il fût possible de supporter pendant plusieurs jours et sans intervalle un froid intense; mais l'homme a réellement été créé pour tous les climats du globe! La nécessité, la force de la volonté et surtout l'habitude le mettent en état de braver tous les genres d'incommodités, et même les souffrances physiques les plus cruelles! Après avoir passé quelques semaines de la sorte, en plein air, je finis par trouver, comme les habitants des bords de la Kolima, qu'un froid de 20 degrés est une température douce.

Tout fut bientôt en mouvement. Une bouilloire[1] pleine de neige est placée sur le feu, et me promet dans peu une tasse de thé bien chaud, tandis que mes gens s'occupent à préparer leur *stchi*. Pendant le déjeuner, nos chevaux sont ramenés du pré voisin à grands coups de fouet; puis on charge le

[1] La bouilloire destinée à faire chauffer l'eau est un meuble de première nécessité pour l'officier russe en campagne. Le thé, si facile à préparer, a en outre l'avantage de réchauffer le militaire transi par l'humidité du bivouac. (T.)

bagage et nous nous mettons en route par un chemin qui gravit une colline sur laquelle le mélèze et le pin étendent leur ombrage. Je remarquai quelques arbres près du sentier que nous suivions, et dont les antiques troncs étaient parés de touffes de crin de cheval ; un grand nombre de bâtons, ornés de la même manière, étaient plantés autour. Le Yakoute qui dirigeait le convoi, l'arrêta en cet endroit, mit pied à terre, arracha quelques crins de la crinière de son cheval, et alla les suspendre au tronc de l'un de ces arbres, avec toutes les marques de la plus grande dévotion ; puis, s'approchant de moi, il me déclara d'un air radieux que cette offrande nous assurait dorénavant la protection de l'*Esprit des forêts,* et que notre voyage serait certainement heureux ! J'appris que les bâtons, ornés de crins, étaient des *ex-voto* offerts par les voyageurs à pied. Cet hommage si simple remplace ici les longues prières que l'on récite en Mongolie près des *Obo*, ou tertres sacrés : le but comme la source de ces usages sont les mêmes; mais l'*Esprit des forêts* est évidemment moins exi-

geant que la divinité qu'adorent les lamas. Au reste, les Yakoutes tiennent tellement à cet usage, que ceux-là même qui ont été baptisés, y demeurent fidèles.

Mes Yakoutes, pour se distraire des ennuis de la route, ne cessèrent point de chanter pendant toute cette journée : leur chant, triste et monotone, est en harmonie avec leur caractère morose, dissimulé et superstitieux; mais, quant aux paroles, elles sont fort poétiques et ne se rapportent guère aux objets qu'ils ont sous les yeux : le poëte vante les beautés du paysage, le feuillage touffu des arbres aux larges troncs, le bruit du fleuve rapide, et les crêtes élevées des monts sourcilleux! Sachant qu'ils improvisaient, et ne voyant aucun objet à l'entour qui pût leur inspirer ces paroles, je les attribuais à une imagination exaltée, peut-être par l'aspect même de cette nature épouvantable, lorsque mon *cicerone*, le sous-officier, m'expliqua qu'il s'agissait d'*éloges* adressés à la contrée, dictés par la crainte que leur inspire l'*Esprit des forêts*, et le désir de se le rendre propice.

Après avoir fait, le 13 août, 63 verstes, partagées par un relais à moitié chemin, nous arrivâmes vers la nuit à une *yourte* servant de maison de poste : on me l'avait tant vantée en route, que je m'étais fait une fête de passer la nuit dans un lieu chaud et propre; il fallut l'aspect même de la *yourte* pour me désabuser, et, en vérité, il faut être Yakoute pour pouvoir respirer dans une atmosphère aussi épaisse, et vivre en un lieu si dégoûtant! Cependant il pleuvait, et je dus me résigner à m'y introduire. Ce fut en vain que je tentai de m'endormir; le mauvais air, les ordures de toute espèce, ainsi que les cris des enfants mêlés à ceux des animaux que l'on y avait placés pour les garantir du froid, ne me permirent pas de fermer l'œil de toute la nuit; et je vis le jour paraître avec joie, pour me dépêcher de partir.

Les chemins, naturellement mauvais, étaient devenus presque impraticables à la suite de pluies continuelles; nous en fûmes dédommagés en partie par la variété des points de vue : le grand nombre de petits lacs dispersés çà et là contribuaient à em-

bellir le tableau; ils nous obligèrent à de fréquents détours, ce qui nous fit faire 20 verstes en pure perte. Ces lacs sont généralement de forme ovale, et le feuillage des mélèzes qui croissent sur leurs bords escarpés, en se reflétant dans l'eau, la font ressembler à un vaste miroir. Autour, tout est calme, silencieux; à peine entend-on de temps en temps le sifflement de l'air fendu par le vol rapide de quelque oiseau qui cherche à échapper à un ennemi prêt à l'atteindre, ou le bruit du feuillage frôlé par l'agile écureuil qui saute de branche en branche.

A 40 verstes de notre couchée nous entrâmes dans le Miouré, plaine vaste et fort remarquable: elle est circulaire, et son diamètre a à peu près 8 verstes. L'élévation, en forme de rempart, qui l'entoure, forma jadis les bords d'un lac; et maintenant encore il existe, dans la partie basse de la vallée, un grand nombre de petits lacs poissonneux, qui communiquent tous les uns avec les autres. La situation favorable de cette plaine et ses gras pâturages furent cause qu'un chef

toungouse, nommé Miouré, s'y établit autrefois; mais des Yakoutes, venus du midi, lui disputèrent le terrain, l'attaquèrent à plusieurs reprises et le forcèrent enfin à se transporter plus au nord, tandis que les nouveaux venus y fondèrent le village le plus peuplé que l'on rencontre sur cette route jusqu'à l'Aldane. On y voit un grand nombre de yourtes, au-dessus desquelles s'élèvent les clochers de deux églises : les rues du village sont animées et parcourues par des chevaux et de nombreux troupeaux; en un mot, la différence la plus marquée existe entre ce lieu et le désert qui l'environne. Le village est en partie redevable de sa prospérité à un riche Yakoute qui y a construit, à ses frais, deux églises. Quoique cet homme possède, à ce que l'on m'a assuré, plus de cinq cent mille roubles, il n'en est pas moins demeuré fidèle aux coutumes de sa peuplade; c'est-à-dire qu'il habite une yourte, y reste accroupi à se chauffer près du *tchouvale*[1], boit le koumise[2], et mange de la chair de cheval. Les

[1] Le foyer dans une yourte de Yakoutes.

[2] Boisson que les Yakoutes préparent avec le lait de

habitants s'occupent à élever des bestiaux, vont à la chasse, font le commerce des pelleteries, et transportent des marchandises; industrie pour laquelle ils entretiennent un grand nombre de chevaux.

On a tant de fois décrit les coutumes et les mœurs des Yakoutes, qu'il serait superflu d'entrer à cet égard dans de grands détails; je me bornerai donc à esquisser leur portrait et à dire quelques mots de leurs mœurs. Les traits du visage comme le langage du Yakoute dénotent parfaitement son origine tartare[1]. C'est un peuple de pasteurs, dans toute l'étendue du terme; car tout leur avoir

jument, à peu près comme les Tartares, mais avec la différence qu'ils ignorent l'art de la rendre enivrante: sa saveur est agréable, et elle est si nourrissante, que le Yakoute qui, à l'époque de la fenaison, quitte sa demeure pour plusieurs jours, se contente d'emporter une suffisante quantité de koumise, pour se nourrir jusqu'à son retour.

[1] On dit qu'un Tartare, nommé Sakalar, arrivé à Kiriga, sur la Léna, s'y établit, épousa une Toungouse, et devint ainsi la souche des Yakoutes, qui maintenant encore se donnent le nom de Sakalars.

consiste en *tabounes*[1] nombreux et en troupeaux de bêtes à cornes qui fournissent à leur entretien et les nourrissent. Le grand nombre d'animaux à fourrures, répandus dans leurs immenses forêts, et les profits qu'ils retirent de la vente des peaux aux Russes, leur ont donné la passion de la chasse; ils y montrent une très-grande habileté.

Habitués dès leur enfance à supporter tous les genres de privations, ces hommes sont singulièrement endurcis: quant au froid, il semble, en vérité, qu'ils ne le sentent pas! Un Yakoute, pour voyager en hiver, ne prend avec soi ni tentes ni pelisses. C'est dans son costume habituel qu'il se met en route, quelque long que soit le voyage et malgré la rigueur de la saison. Arrivé au bivouac, le Yakoute étend sur la neige la couverture de son cheval, place sa selle de bois à l'un des bouts, en guise d'oreiller; puis il ôte sa légère pelisse (sanayak), se couche, et l'étend sur lui de manière à garantir les reins et les épaules, tandis que le restant du corps de-

[1] Grands troupeaux de chevaux en Sibérie. (T.)

meure à peu près à découvert. Après s'être un peu réchauffé sous cette couverture, notre homme l'attire en haut, pour couvrir une partie du visage : c'est ainsi qu'il dort du plus profond sommeil, par un froid de 20 ou 30 degrés. Quelquefois le *sanayak* glisse des épaules et une épaisse couche de givre s'étend sur le corps du dormeur, sans que son sommeil soit troublé, et que sa santé souffre la moindre atteinte. Ces hommes supportent aussi la faim à un degré incroyable! aussi donne-t-on aux Yakoutes, en Sibérie, le surnom d'*hommes de fer*.

La vue du Yakoute est perçante : l'un d'eux, chose incroyable! nous assura qu'en examinant un jour le ciel, il avait vu *une grande étoile bleuâtre en avaler de plus petites et les vomir ensuite :* c'étaient les éclipses des satellites de Jupiter que cet homme avait observées!

A ces qualités naturelles il faut joindre encore la *mémoire locale* développée au plus haut point : il n'est pas un tertre, un buisson, une flaque d'eau, une pierre, dans les vastes déserts que parcourt le Yakoute dont

il ne se souvienne; et, grâce à ce don merveilleux de la Providence, il traverse des espaces immenses, complétement déserts, sans jamais courir le risque de s'égarer.

Les Yakoutes mangent de la viande de bœuf et de cheval, toujours bouillie, et boivent du lait de vache et de jument. La manière de préparer la viande rôtie leur est inconnue ainsi que l'art de faire le pain. Pour eux, la graisse est le mets le plus délicat, et ils trouvent qu'il n'existe point de plaisir pareil à celui d'en dévorer une énorme quantité; aussi la mangent-ils sous différentes formes, tantôt crue et tantôt fondue. Le mérite d'un repas étant toujours dans la quantité, et non dans la qualité, c'est avec voracité qu'ils avalent toute espèce d'aliment. Ils ont en outre une sorte de bouillie faite avec du poisson, un peu de farine, du lait, beaucoup de graisse et *de l'écorce de mélèze* râpée fin, que l'on y incorpore pour en augmenter le volume; tel est l'aliment le plus compliqué de l'art culinaire des Yakoutes; et ils en mangent des quantités vraiment incroyables! Le lait de

vache leur sert à faire une espèce de fromage aigrelet qui n'a pas mauvais goût.

Fumer est une passion commune aux hommes et aux femmes. Ils choisissent de préférence le tabac le plus fort, celui de Tcherkask. Comme ils ont pour habitude d'avaler toute la fumée, il en résulte pour le fumeur une sorte d'ivresse qui, si la colère s'en mêle, a parfois les suites les plus funestes! Comme le koumise est une boisson peu spiritueuse, ils lui préfèrent l'eau-de-vie, malgré le prix exorbitant de cette liqueur, qui leur est apportée de Russie. Aussi les marchands russes qui fréquentent les villages yakoutes pour y acheter des fourrures, ont-ils soin de se munir de tabac et d'eau-de-vie, dont le placement est toujours assuré.

Les Yakoutes ont deux espèces de demeures : l'*ourose,* demeure d'été, est une espèce de tente de forme conique très-légère; elle est faite d'écorce d'arbre appliquée sur un châssis; ils y vivent en vrais nomades pendant que leurs troupeaux broutent l'herbe touffue; ce temps est consacré par eux à s'ap-

provisionner de foin pour l'hiver. A son approche, le Yakoute se transporte dans sa *yourte,* qui est une hutte plus ou moins grande, en forme de pyramide tronquée; elle consiste en un léger châssis revêtu d'une couche d'herbe fort épaisse, de glaise et de gazon. On y trouve, au lieu de croisées, une ou deux petites ouvertures carrées par où le jour pénètre à peine, et dans lesquelles on a soin d'incruster des morceaux de glace pendant l'hiver. En été, ces lucarnes sont recouvertes avec des vessies de poisson, ou du papier enduit et imbibé de graisse. Le sol de la yourte, chez les habitants pauvres, est à trois pieds au-dessous du terrain environnant, et est recouvert d'une couche de terre glaise bien battue; les habitants à leur aise, au contraire, construisent un plancher au-dessus du sol. Des bancs, très-larges, garnissent les murs et servent de lit; de petites cloisons les partagent de distance en distance, et forment autant de cellules ouvertes d'un côté: cet usage est principalement suivi lorsque plusieurs ménages vivent réunis. L'âtre, ou *tchouvale,* occupe à peu près le milieu de la

yourte en inclinant un peu vers la porte. Le feu y est constamment allumé, tant pour entretenir une température égale que pour servir à la cuisson des aliments; un tuyau, qui traverse le toit, donne passage à la fumée. Les vêtements des habitants (d'ordinaire très-malpropres) sont suspendus en désordre à l'entour des murs. Chaque yourte a ses dépendances, qui consistent en huttes construites d'après le même système, où l'on abrite les vaches; ces animaux sont bien mieux traités que les chevaux; on les enferme, on les nourrit de foin, et même on va jusqu'à les établir parfois dans sa propre demeure lorsque le froid est vif, tandis que leurs malheureux compagnons restent jour et nuit en plein air, et n'ont pour se nourrir que l'herbe d'automne, qu'il leur faut retirer de dessous la neige en la grattant avec leurs pieds. C'est seulement lorsqu'on a un long voyage à faire que l'on donne du foin aux chevaux, quelques jours avant de se mettre en route. Ajoutons que la yourte yakoute, quelque grossière que soit son architecture, convient parfaitement aux besoins des habi-

tants, et s'accorde avec les exigences du climat.

Le jour, pendant que les hommes sont à la chasse, les femmes se tiennent accroupies autour de l'âtre, et s'occupent à préparer des peaux, à fabriquer des vêtements, des filets, des cordes, et à tricoter. Vers le soir, les chasseurs rentrent, et les familles se complètent. C'est alors que la fumée du tabac s'élève, que l'on boit du koumise, et que l'on se régale largement de graisse et de bouillie à l'écorce pilée. Alors aussi les anciens jugent, règlent les différends, et s'efforcent de ramener l'harmonie entre les plaideurs ; s'il s'agit de quelque affaire plus grave, on la soumet au chef suprême de la tribu; de l'*oulouse*[1]. Enfin, la journée se termine souvent par les conjurations cabalistiques du *chaman* qui, vers minuit, le corps penché sur l'âtre, où brillent encore

[1] L'*oulouse* est la réunion d'une tribu yakoute, sous l'autorité d'un chef suprême; il se divise en un certain nombre de *naslégues* gouvernés séparément par des notables. C'est parmi ces derniers que l'on choisit le chef suprême de l'*oulouse*.

quelques charbons à demi éteints, cherche à y lire le nom du lieu où tel animal égaré a cherché un refuge, à découvrir le remède qui convient à tel malade, ou bien adresse des prières à l'*Esprit* pour qu'il protége des amis en voyage, ou qu'il mette un terme à quelque long procès.

Quoique la majeure partie des Yakoutes aient été baptisés, et que l'on ait traduit en leur langue plusieurs fragments de l'Évangile, peu d'entre eux ont une idée claire du christianisme; bien plus, ils accordent une confiance aveugle aux sortiléges des chamans, et pratiquent plusieurs cérémonies païennes.

Le Yakoute est non-seulement dissimulé, mais encore querelleur, insociable et vindicatif; jamais il n'oublie une injure; si la vengeance lui a échappé pendant sa vie, c'est son fils ou l'un de ses proches parents qu'il charge au lit de mort de le venger! Ce peuple a la passion de la chicane, et l'on voit les Yakoutes saisir avec empressement la moindre occasion de satisfaire ce penchant. Non contents d'étourdir de leurs doléances tout

voyageur auquel ils supposent quelque influence, ils entreprennent encore des voyages longs et dispendieux pour intenter des procès; souvent pour quelques centimes! Si l'insociabilité de leur caractère les porte à vivre dispersés, rarement par villages, mais plus souvent par yourtes isolées les unes des autres; ils n'en sont pas moins hospitaliers envers les étrangers. On ne rencontre des villages qu'entre Yakoutsk et les rives de l'Aldane; mais passé la chaîne des monts Verkho-Yansk, des distances souvent de 200 verstes séparent les yourtes les unes des autres, en sorte que les plus proches voisins demeurent des années entières sans se voir. Que l'on n'imagine pas que le manque de pâturages suffisants soit la cause de cette dispersion; non, elle tient uniquement au caractère de cette peuplade.

A mon arrivée à Miouré, le chef de l'*oulouse,* accompagné de deux scribes, vint me souhaiter la bienvenue et un heureux voyage. Je fis ce que je pus pour les bien régaler de thé et d'eau-de-vie, et leur offris des pipes. En échange de ces politesses, il me

fallut endurer de longues jérémiades sur les vexations prétendues des Cosaques de Yakoutsk. Je tâchai de les tranquilliser en les assurant que l'organisation nouvelle que venaient de recevoir les Cosaques de la Sibérie auxquels des terrains à cultiver allaient être distribués, ferait disparaître les abus. En effet, la nouvelle organisation donnée à la Sibérie est pleine de sagesse et d'une philanthropie bien entendue; néanmoins elle a été impuissante pour modifier le caractère chicaneur des habitants.

Après nous être suffisamment reposés à Miouré et avoir acheté les provisions nécessaires, nous nous remîmes en route le 15 septembre. Les chemins étaient détestables, et plus d'une fois nous donnâmes tête baissée dans des marais où nos chevaux enfonçaient jusqu'au cou. Mais, grâce à l'agilité et à l'adresse de nos guides, nous vînmes à bout de franchir sans accident grave 90 verstes d'une route très-dangereuse. Il commençait à faire nuit lorsque j'atteignis le relais d'Aldansk ou de Gélézinsk, éloigné d'une demi-verste de l'Aldane qui, 90 verstes plus loin, débouche

dans la Léna. C'est ici la limite des terres habitées par les Yakoutes; on ne les retrouve plus que passé les monts Verkho-Yansk, à 400 verstes d'ici, à Baralase. Tout l'espace intermédiaire est un désert sur lequel s'élèvent des montagnes séparées par des vallées marécageuses, communiquant les unes aux autres, et dont le passage est fort difficile. Aussi les convois ont-ils soin de faire un temps d'arrêt au relais d'Aldansk, pour se préparer à une route aussi pénible. Les chevaux que l'on emmène sont choisis parmi les meilleurs, et en nombre plus que suffisant, afin de pouvoir remplacer les chevaux fatigués; enfin, on fait aussi bonne provision de vivres. Ce n'est point tout; il faut souvent attendre plusieurs jours que le temps soit devenu sec et qu'il gèle assez pour consolider la surface des marais. Nous fûmes favorisés par la température, et pûmes nous mettre en route après une halte d'un jour.

La contrée qui sépare la Léna de l'Aldane est montueuse, et remarquable par sa singulière configuration : la chaîne des collines qui la couvrent s'étend de l'est à l'ouest, et se

perd au loin dans les pentes marécageuses et les bas-fonds des bords de l'Aldane et de la Léna. Entre cette suite d'élévations aux formes ondulées, se trouvent de nombreuses cavités, grandes et petites, qui, sur le versant nord, forment des marécages communiquant entre eux; et, sur celui du midi, une infinité de grands et de petits lacs. Vers le centre de cet espace montueux, s'étend une vallée circulaire, dont le diamètre a environ 8 verstes, et qui est aussi couverte d'un réseau de lacs semblables. Cette chaîne de montagnes est formée d'argile mêlée avec du sable; l'arbre qui y croît principalement est le mélèze. Le versant nord m'a semblé plus escarpé que le versant sud. L'Aldane a ici près de 1 verste $\frac{1}{2}$ de largeur, et coule avec rapidité vers l'ouest, entre des rives terreuses. Passé cette rivière, et vers le nord, on aperçoit dans le lointain les sommités aiguës et couvertes de neige d'une chaîne de montagnes.

Nous passâmes la rivière le 17 septembre avec nos chevaux et notre bagage. A peine étions-nous parvenus au milieu de son lit que

nous nous aperçûmes que le bateau plat dans lequel nous nous trouvions faisait eau; elle y pénétrait même avec une rapidité telle que tous nos efforts réunis pour le vider eussent été insuffisants, et n'auraient pu l'empêcher de sombrer, s'il n'avait rencontré par bonheur un îlot sur lequel il échoua. Aussitôt on se mit à l'œuvre pour boucher l'ouverture avec de l'herbe sèche et de la mousse. Ceci fait, nous remîmes le bateau à flot et atteignîmes enfin l'autre rive. A peine débarqués, nous dressâmes notre grande tente (le *pologue*[1]), à l'ombre d'un immense bouleau qui croissait, pittoresquement suspendu sur l'eau; puis nous nous occupâmes des apprêts du dîner, tandis que nos chevaux, lâchés dans un pré voisin, s'y repaissaient tristement d'herbe flétrie.

Le 18 septembre on se remit en route à la pointe du jour, en suivant un sentier à peine tracé, qui traversait un désert marécageux,

[1] Cette tente, de forme carrée, est faite en peaux de rennes. Elle a sept pieds de longueur, quatre pieds de largeur et cinq pieds de hauteur. On n'en fait usage qu'en route.

sur lequel l'œil attristé cherchait vainement un arbre : quelques tertres couverts d'une herbe verte, mais rare, en variaient seuls l'uniformité. Mes guides m'ayant prévenu que ces derniers vestiges de végétation allaient bientôt disparaître, je me décidai à faire une halte au dernier tertre pour faire paître nos chevaux qu'attendaient de rudes fatigues. Jusqu'alors le temps avait été beau ; mais ici il changea tout à coup : le ciel se couvrit de lourds nuages, il tomba de la neige et de la grêle, et le thermomètre descendit à 2 degrés de froid. Assis dans notre tente, à l'entour d'un bon feu, devant la bouilloire remplie d'eau pour le thé, nous écoutions mugir le Toukoulane qui, pressé de rejoindre l'Aldane, roule ses ondes avec furie au fond des étroites vallées des monts Verkho-Yansk.

La journée de route du lendemain fut extrêmement pénible. Après nous être tirés à grand'peine des marécages qui nous cernaient de tous les côtés, nous pénétrâmes dans une sombre forêt de mélèzes, de saules et de trembles; là, il fallut se frayer un passage au milieu des arbres abattus et des

rameaux entrelacés d'une végétation forte, pour atteindre le seul endroit où l'on puisse traverser la rivière à gué. Nous eûmes de la peine à atteindre le soir les rives désertes du Toukoulane, où nous établîmes notre bivouac sur un pré. Une longue ligne de montagnes neigeuses courait au nord (c'étaient celles que j'avais aperçues de l'Aldane); et derrière nous s'étendait à perte de vue l'épaisse forêt que nous venions de traverser. Un silence de mort régnait en ces solitudes, interrompu par le sourd mugissement des ondes menaçantes du Toukoulane!

Le 20 au matin, nous tentâmes le passage de la rivière; l'eau baignait nos chevaux à la hauteur de la selle, le courant était d'une rapidité extrême; mais le fond étant uni et ferme, nous pûmes néanmoins atteindre à l'autre bord, sains et saufs, quoique très-mouillés. Parmi les autres rivières, moins larges, mais tout aussi rapides, qu'il nous fallut traverser ce jour-là, je citerai le Toro-Toukoulane (Toukoulane transversal), et l'Anti-Merdiak (les portes de fer). Les pluies

et la fonte des neiges, grossissent tellement celle-ci qu'elle sort souvent de son lit et ravage la contrée. Les bords généralement plats de ces rivières, sont couverts d'arbres déracinés et d'énormes blocs de pierre que l'eau arrache et entraîne des hauteurs, surtout en automne. Un chemin pareil harassa nos chevaux, et nous dûmes nous arrêter de meilleure heure que les jours précédents.

Tout annonçait pourtant que l'hiver allait s'établir; le thermomètre marquait 5 degrés de froid, et la neige, qui tomba en abondance, recouvrit bientôt tous les environs. Nos journées de route étaient tellement monotones, que je me réjouis de ce changement, si peu agréable d'ailleurs et qui allait nous donner un échantillon de la vie nomade (en hiver) qui nous était réservée! Il fallait camper, et nous choisîmes un endroit où le terrain était uni, et adossé à de grands arbres qui nous mirent à l'abri du vent et du chasse-neige : un gros tronc d'arbre, que nous roulâmes, devint le centre de notre établissement et nous fournit de quoi faire un excellent feu dont les flammes élevées, se dé-

tachant sur un ciel obscur, éclairèrent bientôt tous les alentours. Durant ces apprêts, nos guides étendirent par terre, avec une promptitude miraculeuse, une épaisse couche de broussailles, brisées en petits morceaux, qu'ils recouvrirent de branches vertes, fournies par un cèdre nain qui croissait là en profusion. Nous dressâmes trois *pologues* sur cet aromatique tapis, de manière à ce qu'ils formassent trois côtés d'un carré; le quatrième fut occupé par nos guides qui, trouvant que la température était encore *suffisamment chaude,* bornèrent leurs apprêts pour la nuit à étendre par terre les couvertures des chevaux, qui leur servirent de matelas, comme les selles d'oreillers. Pendant que nous nous occupions à dresser les tentes, ils déchargèrent les chevaux, les essuyèrent avec de l'herbe sèche, et les attachèrent ensuite, par leurs licous, aux arbres voisins, la tête haute pour les empêcher de brouter l'herbe glacée avant qu'ils se fussent ressuyés.

Établis de la sorte, nous nous dépêchâmes de remplir bouilloires et marmites de neige

nouvellement tombée, et de les suspendre sur le bûcher; et, nous groupant autour, un *ganzi*[1] à la bouche, nous tisonnions à qui mieux mieux pour hâter la cuisson du souper si ardemment désiré. Le repas terminé, nos Yakoutes se mirent à se raconter les aventures qui leur étaient arrivées, soit à la chasse, soit en voyage. Le Sibérien est un conteur infatigable, toujours prêt à altérer les faits pour donner du piquant à la narration : par exemple, l'un de ces gens nous raconta les prouesses d'un célèbre chasseur cosaque qui, nous dit-il, se trouvant seul au milieu d'une forêt, y fut attaqué par trois ours gigantesques qu'il tua successivement ; le premier d'un coup de couteau, le second d'un coup de hache, et le troisième d'un coup de bâton. Un autre conteur nous parla d'un élan, doué d'une force prodigieuse, qui traversant une forêt de toute la vitesse de sa course, donna de son bois contre les branches d'un très-gros arbre qu'il déracina, sans avoir été arrêté un seul instant. Malgré

[1] Pipes très-courtes dont se servent les Yakoutes.

la futile absurdité de pareils récits, ils me firent paraître la soirée moins longue, et nous préparèrent à passer une bonne nuit, abrités sous nos *pologues*, et enveloppés de fourrures qui nous garantirent assez bien du froid. Quant aux guides, après avoir lâché leurs chevaux sur un regain recouvert de neige [1], ils allèrent se coucher à la belle étoile, et n'en dormirent pas moins bien. Nous avons déjà parlé des inondations qu'occasionnent la fonte des neiges et les pluies d'automne; elles sont quelquefois tellement subites, qu'une seule nuit suffit pour couvrir d'eau de vastes plaines; aussi les voyageurs

[1] On dirait, à voir les chevaux du nord de la Sibérie, qu'ils y ont subi une transformation : ils sont de petite taille, ont le cou épais, les os très-gros comparativement à leur taille; le poil d'un blanc grisâtre, long, crépu, et qui mue vers le milieu de l'été. A l'époque des voyages les plus pénibles, qui durent souvent trois mois, ils n'ont pour se nourrir que de l'herbe flétrie et à demi pourrie. Néanmoins, ces chevaux sont forts; ce qu'ils sont en état de supporter passe toute idée! Jamais ils ne perdent leurs dents, quel que soit leur âge; et, à trente ans, un cheval pareil est encore en état de travailler.

ont-ils soin de s'établir, pour passer la nuit, sous de grands arbres qui, s'il le fallait, pourraient leur servir de refuge : en cas d'inondation subite ils construisent lestement, avec des rameaux, une sorte de pont suspendu, entre plusieurs arbres, et s'y installent avec leurs effets pour y attendre, exposés à toutes les intempéries de l'atmosphère, que les eaux se soient retirées.

Le lit du Toukoulane va se rétrécissant de plus en plus vers son embouchure; les rochers qui l'encaissent se rapprochent, et les forêts, étendues sur ses bords, s'éclaircissent peu à peu pour disparaître enfin complétement. Les arbres qui y croissent en plus grand nombre sont le peuplier, dont on rencontre des individus d'une taille et d'une épaisseur colossales, et le saule. Plus loin, sur le rivage, là où le terrain est sec et pierreux, on voit croître en abondance le cèdre nain, mêlé à des bouleaux et à des sapins. Cette espèce de cèdre croît de préférence sur le versant des montagnes et dans les ravins; son fruit, petit, mais savoureux, est également recherché par l'ours et l'écu-

reuil. Dans la partie la plus touffue de ces bois de cèdres et de sapins, habitent un grand nombre de coqs de bruyère et de perdrix. Nous passâmes la nuit du 22 septembre dans une plaine nue, au pied de hautes montagnes et à l'abri d'un rocher s'élevant à pic. L'approche de l'hiver devenait de jour en jour plus sensible : une épaisse couverture fourrée ne suffisait pas pour nous garantir pendant la nuit contre un froid très-vif, de 16 degrés.

Cependant nous nous trouvions au pied de l'imposante chaîne des monts Verkho-Yansk, dont le passage est considéré comme la partie la plus difficile du voyage de Yakoutsk à Nijné-Kolimsk. Ce sont tantôt d'énormes rochers nus qu'il faut escalader, en s'exposant à chaque instant à perdre pied, et à rouler dans l'abîme; tantôt d'étroits ravins remplis d'une neige profonde, à travers laquelle on ne parvient à se frayer un passage qu'à l'aide de la pelle. Malgré tant de difficultés, sans cesse renaissantes, trois heures de marche nous suffirent pour atteindre le plus haut point du passage,

mais non de la chaîne, dont quelques sommets s'élèvent encore à plus de huit cents pieds au-dessus; le chemin continue à serpenter entre eux. Ce passage, si difficile en hiver, l'est un peu moins en été, saison où cependant on y est exposé quelquefois à de terribles tourmentes. En hiver, on y est assailli par des coups de vent impétueux qui s'élancent tout à coup du fond des précipices, et dont l'impétuosité est telle que ni chevaux ni cavaliers ne peuvent leur résister. On a vu des convois nombreux arrachés ainsi de l'étroit sentier qu'ils suivaient, et précipités dans l'abîme ouvert sous leurs pas. Pour nous, nous jouîmes du plus beau temps, pendant la durée de notre passage. Lorsque le soleil, s'élevant sur un ciel sans nuages, fut parvenu au plus haut point de sa course, et qu'il eut frappé de ses rayons perpendiculaires les rocs couverts de frimas, ils apparurent brillant de mille feux; tandis que l'air était pénétré de particules glacées, semblables à des paillettes lumineuses. De ce point élevé, nous aperçûmes, vers le nord, une vaste plaine dans laquelle coule la Yana,

qui après avoir pris sa source dans les monts Verkho-Yansk, dirige son cours vers la mer Glaciale. D'énormes rochers garnissaient l'horizon à l'est.

La chaîne des monts Verkho-Yansk [1], qui partage les systèmes des eaux de la Léna et de la Yana, est composée tout entière de schiste noir; le versant septentrional est moins incliné que le versant méridional. Sous le point de vue forestier, cette chaîne forme un point de division remarquable; en effet, on y voit croître le pin et le sapin vers le sud, tandis que le cèdre, le peuplier, le bouleau et le saule croissent seuls vers le nord. Ces derniers arbres s'étendent jusqu'au 68° de latitude, et garnissent les bas-fonds et les endroits abrités des rives de l'Omolone et des deux Aniouy. Des Toungouses que nous rencontrâmes nous assurèrent que les débris d'un grand navire se trouvaient sur l'un des sommets de ces montagnes; mais ils ne purent nous donner à cet égard des renseignements plus précis.

[1] Latitude de la principale cime, 64° 20′.

On nomme *route de Toukoulansk* l'espace compris entre l'Aldane et les monts Verkho-Yansk. Ces 140 verstes sont assurément une des routes les plus détestables de toute la Sibérie! Des marais profonds, des forêts séculaires et impénétrables, des rocs escarpés et des rivières torrentueuses y semblent réunis à dessein pour en rendre la traversée impossible. Le malheureux voyageur, accablé de fatigue, n'y rencontre pas le moindre abri où il lui soit possible de se mettre à couvert de l'ouragan, et il n'a d'autre parti à prendre que de passer les nuits en plein air. Dans la montagne, au contraire, des tentatives ont été faites pour rendre les sentiers moins dangereux qu'ils ne l'étaient autrefois, et quelques maisonnettes ont été construites, de distance en distance, dans les plaines marécageuses du district de Verkho-Yansk.

Après l'Aldane, nous entrâmes dans la plaine de Toukoulansk ; elle se dirige d'abord à l'est nord-est ; puis se resserre entre deux montagnes, hautes et escarpées, s'appuyant à une chaîne de montagnes aux crêtes dentelées, qui de loin ont la forme d'un arc. La

plaine que l'on traverse pour arriver à ces deux montagnes est unie, spacieuse, coupée de marais et couverte de débris de schiste en décomposition. En cet endroit, les rochers de la rive gauche du Toukoulane sont traversés par plusieurs ruisseaux. Plus on approche de la chaîne et plus l'horizon se rétrécit; la route aboutit enfin à un ravin encaissé dans de hauts rochers à pic. La partie occidentale des montagnes est formée de bancs d'ardoise noire. Ce ravin, qui a environ 3 verstes de longueur, conduit au pied de hautes montagnes escarpées, et surmontées de cimes aiguës, que l'on traverse par un étroit défilé. Le passage, d'après une mesure barométrique faite par M. Anjou, est à 2100 pieds au-dessus des eaux du Toukoulane, qui coule à une distance de 30 verstes. Plusieurs des pics qui l'environnent s'élèvent encore à plus de 1 000 pieds plus haut. Ces montagnes sont également formées d'ardoise noire.

C'est au pied du versant septentrional des monts Verkho-Yansk que se trouve le petit lac où la Yana prend sa source. On dit qu'il

renferme une grande quantité de kariousses (*salmo thymallus*). Deux rameaux des monts Verkho-Yansk partent de ce point, et suivent les deux rives de la Yana; d'abord assez élevés, ils s'abaissent ensuite graduellement, et finissent par se perdre dans des marais; celui à l'est est baigné par la Yana, et s'avance au delà de l'autre rameau; sa longueur totale est de 150 verstes, et il est formé de schiste en décomposition et de grès. Un autre rameau remarquable des monts Verkho-Yansk se dirige à l'ouest nord-ouest, partage les systèmes des eaux de la Léna et de la Yana, et atteint à la mer Glaciale : on lui donne le nom de mont Oroulougansk. Les couches d'ardoise noire dont il est formé, inclinent tantôt vers l'est et tantôt vers l'ouest, en se dirigeant au nord nord-ouest.

Une fois descendus dans la plaine, nous suivîmes la rive gauche de la Yana par un sentier où l'on rencontre, de distance en distance, des cabanes destinées à abriter les voyageurs. Je cheminais ainsi, le 25 septembre, lorsque j'aperçus une misérable case, construite en branches entrelacées et recou-

verte de feuilles, dont l'apparence était si chétive et si délabrée, que je la crus abandonnée depuis longtemps. Quelle fut ma surprise en découvrant qu'elle était habitée, même en hiver, par un Toungouse et sa fille, avec deux chiens. La chasse au renne était le seul moyen de subsistance de ce vieillard. Pour se faire une idée de l'horrible existence de pareils êtres, il faut se transporter en pensée au milieu de ces déserts glacés et dans cette case à claire-voie, ouverte à toutes les intempéries de l'air! Pour moi, je plaignis surtout cette malheureuse enfant, qui pendant que son père, les pieds chaussés de patins, s'élançait dans les bois à la poursuite des rennes, et non pas toujours avec succès, demeurait seule, abandonnée pendant plusieurs jours, à peine vêtue, et manquant de nourriture, dans une hutte misérable, qui en été même eût été insuffisante pour mettre à couvert de la pluie et de l'orage! J'appris que cet homme appartenait à la classe de ceux qui, ayant eu le malheur de perdre leurs rennes, soit par accident ou par maladie, se trouvent dans la nécessité de s'éloi-

gner des leurs, et d'aller vivre isolés au désert, pour tâcher de s'y procurer une nourriture précaire au milieu de toutes les privations et de mille dangers! D'après le nouveau plan d'organisation de la Sibérie, ces êtres, si dignes de pitié, seront réunis par colonies, pourvus d'instruments de pêche, et établis au bord des rivières les plus poissonneuses.

Le 26 septembre nous atteignîmes Baralase, premier relais de poste, à 125 verstes des monts Verkho-Yansk[1]. Nous y trouvâmes une yourte destinée aux voyageurs. Ce relais est tenu avec une propreté remarquable et beaucoup d'ordre par un *Esaoule*[2] yakoute. Près de l'entrée, sur une neige éblouissante de blancheur, se trouvaient déjà préparés des morceaux d'une glace transparente, destinés aux chaudrons et aux bouilloires des voyageurs. Le sol à l'intérieur avait été balayé avec soin; les bancs qui garnissaient les

[1] Latitude, 65° 51'.

[2] Un homme de confiance est placé à chaque relais pour y veiller à l'ordre; les habitants du pays lui donnent le titre d'*Esaoule*, qui répond à celui d'officier parmi les Cosaques.

parois de la yourte étaient recouverts de foin fraîchement étendu; un feu vif flamboyait dans le tchouvale, et des plaques de glace parfaitement nette, incrustées dans les lucarnes, permettaient au jour de pénétrer et garantissaient de l'air froid. Tant d'ordre et de propreté me plurent infiniment; et après les neuf jours que je venais de passer en plein air, couché dans la neige et exposé au froid, cette yourte me fit l'effet d'un palais enchanté. Nous nous dépêchâmes de nous dépouiller de nos lourdes pelisses recouvertes d'une épaisse couche de glace, de changer de linge, et de nous laver les mains et le visage; opération dont il avait fallu nous abstenir soigneusement jusqu'alors, de crainte d'avoir le nez ou les oreilles gelées. Ce comfort, succédant à tant de privations, me fit un grand bien, et j'en témoignai ma reconnaissance à notre hôte, qui eut peine à comprendre quel était le sujet de tant de remercîments. Bientôt pourtant apparut une table rustique, façonnée grossièrement à la hache, et couverte des mets les plus recherchés du pays : c'était du beurre yakoute, gelé et haché, de la *strou-*

ganina, ou poisson gelé, coupé par tranches très-minces, et enfin de la cervelle de renne récemment recueillie; que l'on considère comme le mets par excellence. J'avoue que la nature, encore nouvelle pour moi, de ces aliments, n'excitait guère mon appétit; aussi n'y touchai-je qu'avec une extrême discrétion, combattu entre mon désir de répondre aux prévenances de l'amphitryon et ma répugnance; mais plus tard, pourtant, je m'habituai tellement à ce genre de nourriture que je donnais la préférence à la *strouganina* sur le poisson préparé à l'européenne.

A partir de Baralase, tous les relais de poste ont, en outre de la yourte destinée aux hommes du relais, une seconde yourte pour les voyageurs. Les Yakoutes n'évaluent pas les distances par verstes, mais par *kiosses;* mesure de distance réglée sur l'espace à parcourir pendant le temps nécessaire à la cuisson d'un morceau de viande : quelque vague que soit une mesure basée sur une unité de temps si variable, on peut l'évaluer approximativement à 5 verstes dans les en-

droits montagneux et les marais, et à 7 verstes dans les plaines.

Malgré l'hospitalité prévenante de l'*Esaoule* de Baralase, nous le quittâmes le 27 septembre, pour nous diriger vers Tobolakh, qui, quoique éloigné de 300 verstes, est le relais le plus voisin. Nous trouvâmes là des chevaux préparés exprès pour nous. Ce n'étaient point des chevaux de poste, et j'en profitai pour prendre un chemin de traverse qui abrége beaucoup. C'est à 100 verstes de Baralase que je traversai la Yana, en un endroit où elle a soixante sagènes de largeur (plus de 100 mètres). Nos chevaux qui, suivant l'usage, n'étaient point ferrés, ne pouvaient tenir sur cette glace unie; il fallut que l'un de nos gens courût au relais pour y chercher de la cendre et du sable : cet expédient nous tira d'affaire, et nous franchîmes la rivière sans accident.

Le rivage en cet endroit est plat; des mélèzes chétifs y végètent de côté et d'autre. La contrée, à partir de ce point jusqu'au relais de Tobolakh, est peu variée; elle est coupée par des collines qui courent vers le

nord, s'abaissent peu à peu, et disparaissent enfin dans des plaines marécageuses. Là où le terrain est abrité par des hauteurs, croissent quelques bouleaux et des touffes de mélèzes. La plaine est parsemée de lacs qui communiquent entre eux par des ruisseaux ou de petites rivières. Nous passâmes l'une d'elles, l'Aditch, qui se jette dans la Yana, après que le Tobolakh, le Tostakh et d'autres rivières lui ont porté le tribut de leurs eaux.

J'arrivai à Tobolakh le 3 octobre. Ce relais est au centre d'une plaine montueuse, enrichie de lacs poissonneux et de vertes prairies. Au sortir des yourtes à demi écroulées où nous avions passé des nuits glaciales, pendant ce long trajet, nous fûmes heureux de rencontrer à Tobolakh un abri chaud et passablement propre. J'étais loin de m'attendre à trouver un compatriote en un tel lieu. Ce compatriote était M. Tomachevsky, médecin de district, qui, après avoir séjourné trente ans à Nijné-Kolimsk, pour affaires de service, s'en retournait en Russie. Je lui fus redevable d'un grand

nombre de renseignements pleins d'intérêt sur la contrée qu'il quittait. Il m'apprit entre autres que la Kolima, ayant débordé au mois de juillet, avait couvert d'eau une étendue de pays telle, que les habitants de Kolimsk furent contraints de se réfugier sur les toits de leurs habitations.

Une chaîne de montagnes dentelées s'étend à l'est du relais : elles sont remarquables par les mamelons coniques qui s'élèvent, de distance en distance, sur leurs flancs. Le 5 octobre, nous traversâmes une plaine montueuse, coupée par des marais, hérissés çà et là de troncs de mélèzes nains et calcinés par l'incendie. Après avoir fait 85 verstes, nous atteignîmes une chaîne de montagnes moins élevées que les monts Verkho-Yansk ; elles partagent le système des eaux de la Yana et de l'Indiguirka. La route suit une vallée resserrée entre des rochers qui se composent, autant qu'il me fut possible d'en juger par les nombreux fragments de pierre dispersés sur les bords de la route, de granit, de feldspath , de talc et de quartz. Nous entrâmes bientôt dans un étroit ravin, et

suivîmes les bords du Dogdo, petite rivière qui se jette dans la Yana. Près de là est une plaine circulaire, entourée de montagnes, qui a la forme d'un entonnoir; on la nomme le *Champ du Meurtre.* La tradition rapporte que ce lieu servit de tombeau à toute une horde de Toungouses, qui, attaqués par les Cosaques, conquérants de la Sibérie, se défendirent en héros; mais, accablés par le nombre, furent tous massacrés!

Il m'arriva un singulier accident ce jour-là. Désireux d'étudier la configuration du pays, j'avais quitté mes compagnons, et j'étais parvenu seul au bord d'une rivière récemment gelée qu'il me fallait traverser pour rejoindre notre troupe; mais à peine eus-je fait quelques pas sur ce plancher fragile, que la glace se brisa sous les pieds de mon cheval qui disparut sous la glace. Quant à moi, je fis un effort désespéré, sautai de côté, et allai retomber au delà de l'ouverture; après quoi je gagnai l'autre bord. Bientôt nos guides m'y rejoignirent, et riant du désespoir que la perte du cheval me causait, ils m'assurèrent qu'en peu d'instants le cheval me serait

rendu, non-seulement en vie, mais, qui plus est, parfaitement sec. Je crus qu'ils plaisantaient; mais eux sans se troubler allèrent pratiquer une ouverture dans la glace près du rivage. Je reconnus alors que la glace formait une voûte à environ six pieds au-dessus du lit, où coulait seulement un petit ruisseau. Aussitôt que mon cheval emprisonné dans ce souterrain, m'eut aperçu, il se hâta d'accourir et de sortir par cette même ouverture. Cet accident me coûta la perte d'un portemanteau précieux, car il contenait notre provision de thé, de sucre et de rhum.

Passé le Dogdo, le chemin tourne au nord, et traverse un ravin entouré de hauts rochers d'ardoise noire et grise : leur base est un mélange d'ardoise et de granit. Près de là coule, vers l'est, la Rouskaya-Rassokha, petite rivière à bords pittoresques, qui prend sa source dans un amas de rochers ressemblant, de loin, à un château fort en ruines. Nous la suivîmes et arrivâmes à une plaine coupée, au nord-est, par une chaîne de montagnes parallèles aux précédentes, dont les

sommets sont échancrés comme la selle d'un cheval. Nous nous transportâmes de là sur les rives de la Goulyaguina, l'un des affluents de l'Indiguirka, qui traverse la seconde chaîne de montagnes : elles se composent principalement d'ardoise, à couches très-irrégulières, qui tantôt se superposent en forme de voûtes, tantôt montent en ligne droite et se rencontrent à leurs sommets sous un angle très-aigu.

Le 10 octobre, à minuit, après avoir voyagé tout le jour sur un tapis de neige, par 16 degrés de froid, nous arrivâmes à la petite ville de Zachiversk, située sur la rive droite de l'Indiguirka, à 415 verstes de Tobolakh. Érigé en ville de district, en 1786, par l'impératrice Catherine II, peu de temps avant l'expédition du capitaine Billings, Zachiversk devint le centre d'une administration et prit quelque accroissement; mais le district de ce nom ayant été réuni depuis lors à celui de Verkho-Yansk, cette ville naissante retomba dans son ancien état de nullité. Zachiversk, tel qu'il est, mérite cependant de fixer l'attention, comme étant la

résidence du père Michel, prêtre vénérable par son grand âge comme par ses vertus chrétiennes. Depuis plus de soixante ans qu'il y remplit son ministère, il a converti au christianisme, par la puissance de la parole et par l'exemple des vertus, plus de quinze mille Yakoutes, Toungouses et Youkaguires, dont il est parvenu à adoucir et à corriger les mœurs. Actuellement encore, et malgré son grand âge, il fait tous les ans sa tournée et parcourt plus de 2 000 verstes à cheval; c'est-à-dire tous les villages de sa vaste paroisse, pour communiquer la parole divine, consoler les affligés, distribuer des aumônes aux pauvres et secourir les malades. Si tant de soins lui laissent quelques moments de loisir, le vigoureux vieillard s'arme d'un fusil, et s'enfonçant dans les montagnes, y chasse le bélier sauvage et prend des perdrix au piége. Près de sa maison s'étend un potager, dont les plates-bandes bien alignées témoignent du soin avec lequel il le cultive : là croissent le chou, le radis et le navet, qui sont *de très-grandes raretés* dans un climat si rigoureux. Le bon père nous

régala, comme un vrai Russe, d'un *stchi* à la viande, accompagné de pain de seigle sortant du four, que nous trouvâmes excellent. Il y joignit un pâté, dont la pâte avait été pétrie avec de la farine de poisson; invention de notre hôte. Cette farine, qui se prépare avec le poisson sec et râpé fin, peut se conserver longtemps, à l'abri de l'humidité; l'on en fait même de très-bon pain, en y ajoutant un peu de farine de seigle.

Zachiversk est situé au milieu d'une vaste plaine parsemée de prés séparés par plusieurs lacs. On y pêche entre autres poissons le *sigue* (*salmo lararetus*). La population à demi nomade de cette ville est composée de Yakoutes qui n'y demeurent que pendant l'hiver, et passent tout l'été à errer d'un endroit dans un autre avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de bêtes à cornes. C'est alors qu'ils s'approvisionnent de foin pour l'hiver. Dès que l'automne arrive, ces nomades se transportent au bord des rivières pour la pêche; quant à la chasse, ils la considèrent comme une industrie de médiocre importance. Ceux d'entre eux qui ne possè-

dent point de troupeaux sont établis à demeure au bord des rivières, où la pêche leur fournit de quoi vivre. Ils entretiennent un grand nombre de chiens pour le charroi, et les nourrissent de poisson; en sorte que ces animaux ne leur coûtent rien, mais leur sont d'une grande utilité. L'hiver enfin, ces Yakoutes, nommés *Yakoutes riverains*, vont à la chasse des animaux à fourrures.

En face de Zachiversk, sur la rive gauche de l'Indiguirka, s'élève un roc isolé qui a 150 sagènes de hauteur. Il est formé d'ardoise noire; des veines de sélénite serpentent entre les couches.

Il me fallut attendre deux jours en cette ville pour que l'on me procurât des chevaux, ce qui souffrit quelques difficultés, car un convoi chargé de sel destiné pour Nijné-Kolimsk avait traversé Zachiversk peu de jours avant mon arrivée, et emmené cent chevaux. Je parvins pourtant à me remettre en route le 15 octobre, le cœur plein de reconnaissance pour l'hospitalité si simple et si cordiale du père Michel.

La route que nous suivions s'étendait à

travers des plaines et des marécages parsemés de lacs et couverts de petits buissons de mélèzes, qui longent l'Indiguirka à une distance de 40 verstes. Nous eûmes l'avantage, dans cette partie de la route, de passer toutes nos nuits dans des yourtes habitées par des Yakoutes, et qui par conséquent étaient chaudes et offraient quelques ressources. Ce fut ainsi que nous atteignîmes le grand lac d'Orinkine, à 315 verstes de Zachiversk, sur la limite du district de Kolimsk. A partir de ce point, on ne rencontre plus de yourtes de Yakoutes. La contrée, jusqu'à l'Alazéya, sur une étendue de 250 verstes, est un désert marécageux et tout à fait impraticable dans la saison des pluies. L'œil n'y rencontre ni lacs, ni prés; tout y porte le cachet de la désolation, et il est fort douteux que cette portion de la Sibérie puisse jamais être habitée. On donne le nom de Béliers aux marais qui s'étendent à l'ouest des monts Alazéysk : pendant l'été, quand le temps est sec et la température chaude, leur surface seule se dessèche sans se consolider. Celui qui se hasarde à voyager par cette route s'expose au risque de la voir

s'effondrer sous les pieds de son cheval. Par bonheur, une glace profonde et *éternelle* se trouve au-dessous, à une petite profondeur, et sauve le cavalier : sans cette glace sa perte serait certaine! L'aspect des Béliers est ce qu'il est possible d'imaginer de plus monotone et de plus triste au monde : ce sont tous espaces couverts de mousse moisie, sur laquelle végètent à peine quelques mélèzes nains et chétifs. D'épouvantables tempêtes, accompagnées de tourbillons de neige, y éclatent en hiver. C'est à peine si le voyageur qui traverse cette plaine sans bornes a l'espoir d'y rencontrer quelque yourte mal close où il lui est défendu de faire du feu, sous peine d'y être suffoqué par la fumée.

A 100 verstes du lac d'Orinkine s'élève le mont Alazéysk : il est peu élevé; des forêts garnissent ses flancs. Plusieurs rivières sortent de son versant occidental, qui est le plus escarpé, et vont se jeter dans l'Indiguirka. De nombreux ruisseaux, sources de l'Alazéya, descendent de son versant sud. On y trouve du fer de bonne qualité, avec

lequel les Yakoutes fabriquent divers outils. Ici se terminent les Béliers et le pays prend un autre aspect. Plus on se rapproche des bords de l'Alazéya, qui, coulant dans un lit de terre molle, fait de nombreux circuits en se dirigeant vers la mer Glaciale, plus la contrée devient montagneuse. On y rencontre des prés touffus, des lacs poissonneux dont plusieurs ont jusqu'à 40 verstes de tour, et quelques yourtes de Yakoutes.

Le 21 octobre, à une distance de 140 verstes du mont Alazéysk, nous aperçûmes dans le lointain d'épais tourbillons de fumée : ils s'élevaient des yourtes appartenant au relais de Saradakhsk. Nous pressâmes le pas pour arriver en un lieu où nous pouvions espérer un abri chaud et commode, après huit jours de marche par un froid qui atteignit souvent 24 degrés. Notre espoir se réalisa, et je trouvai là une maisonnette de poste d'une propreté parfaite : ce relais était placé sous la surveillance d'Atlanoff, ancien sergent-major et *descendant*, à ce qu'il m'assura, *des conquérants du Kamtschatka*. La yourte habitée par les gens de la poste

est placée à part dans la cour. De côté s'élèvent des hangars qui servent à abriter les chevaux, et de vastes clôtures attenantes renferment les troupeaux de bêtes à cornes; enfin, un élégant pavillon s'élève au milieu de la cour avec un cadran solaire pour indiquer l'heure : tout cet ensemble de constructions est entouré d'une enceinte palissadée qui s'appuie à un lac très-poissonneux, dont le bord opposé est couvert d'un bois de mélèzes touffu; Saradakhsk, en un mot, est une véritable oasis. J'y reçus une lettre de M. Matiouchkine qui m'annonçait qu'il réussissait à souhait dans la mission dont je l'avais chargé.

250 verstes séparent Saradakhsk de Nijné-Kolimsk ; cette distance est partagée en trois relais. Le mont Polovinovsk partage les systèmes des eaux de l'Alazéya et de la Kolima. Le pied de son versant oriental est marécageux, passablement boisé et parsemé de lacs, tandis que vers l'ouest on n'en rencontre point; sans doute à cause des vents froids qui y règnent. En approchant de la Kolima, le paysage devient moins sévère : les grands

lacs sont remplacés par de petits bois de mélèzes et des bouquets de saules. Ce fut là, sur un petit lac, que j'aperçus, pour la première fois, un troupeau de rennes, qui le traversa devant moi, sur sa surface glacée, avec une rapidité prodigieuse : il était poursuivi par deux loups.

Nous arrivâmes au bord de la Kolima le 25 octobre au soir, fort tard ; il faisait alors nuit close, mais les aboiements des chiens, les colonnes d'étincelles vomies par les cheminées, les lueurs ternes qui s'échappaient à travers les plaques de glace incrustées dans les croisées des habitations, enfin la haute aiguille d'un clocher, indiquaient suffisamment que nous nous trouvions à deux pas de Sredné-Kolimsk. L'état de cette ville s'est amélioré depuis qu'elle est devenue la résidence de *l'ispravnik*, ou bailli du district de Kolimsk. Les trente maisons qui, avec l'église, composent toute la cité, ne sont habitées que pendant l'hiver, lorsque les habitants sont de retour de la chasse ou des courses lointaines que nécessitent les industries dont ils s'occupent. Lorsque nous y ar-

rivâmes, les habitants l'avaient quittée pour se rendre sur les bords de la Kolima, et y pêcher le hareng qui remonte la rivière à cette époque. Cette pêche n'est plus aussi abondante qu'autrefois; aussi les habitants de Sredné-Kolimsk se sont trouvés dans la nécessité de diminuer le nombre de leurs chiens, et de les remplacer par des chevaux, ce qui leur occasionne de grands embarras à cause de la difficulté qu'il y a à récolter assez de foin pendant un été si passager.

Le froid ayant beaucoup augmenté (nous avions eu, pendant notre trajet de Saradakhsk à Sredné-Kolimsk, jusqu'à 29 degrés), on me conseilla de m'équiper à la mode du pays, et d'endosser un costume de voyage d'hiver complet; conseil que je m'empressai de suivre. Voici quel était ce bizarre costume : je mis d'abord, et par-dessus mes habits d'uniforme, une sorte de large jaquette en renard polaire, à laquelle s'ajustait un couvre-poitrine également fourré, et passai mes jambes dans de larges chiravars en peau de lièvre: ceci fait, on me mit deux

paires de bas, en peau de renne souple, et par-dessus une paire de bottes fortes, très-hautes, en peau de renne : ce n'est point tout ; comme voyageur à cheval, je dus garnir mes genoux de genouillères fourrées et revêtir une sorte de chemise nommée *koukhlyanka,* faite d'une double peau de renne, dont l'une a le poil tourné en dehors et l'autre en dedans ; elle est à manches, est garnie d'un capuchon et se fixe à la taille au moyen d'une ceinture. Telles sont les principales pièces destinées à préserver le voyageur contre l'intensité du froid polaire. Le visage a son costume comme le corps ; on a même mis un soin particulier à le bien garantir ! ainsi, le nez, les lèvres, le menton et les oreilles ont tous des pièces fourrées destinées spécialement à les couvrir : lorsque toutes ont été appliquées sur le visage, il ne reste plus, pour compléter l'équipement, qu'à faire entrer sa tête dans un gigantesque bonnet fourré ! La première fois que j'eus mis ce costume, je crus qu'il me serait impossible d'en supporter le poids, mais je m'y habituai et finis par reconnaître que, par un froid

de 30 degrés, et plus, il est on ne peut pas plus comfortable!

Nous repartîmes le 27 octobre et suivîmes la rive gauche de la Kolima, sur laquelle nous rencontrâmes un assez grand nombre de yourtes habitées par des Yakoutes. Après avoir fait 320 verstes, j'arrivai au village russe d'Omolonsk, sur la rivière de ce nom; ce fut là que l'on attela pour la première fois des chiens à nos traîneaux. Au delà de ce village, on ne rencontre plus ni bois de haute futaie ni prairies; quelques buissons rampants et déformés végètent seuls par-ci par-là! Assis dans de légères *nartas* [1], et traînés par des chiens, nous partîmes avec la rapidité de l'éclair, et après avoir fait 120 verstes en deux jours, arrivâmes à Nijné-Kolimsk le 2 novembre; le froid était ce jour-là de 32 degrés!

C'est ainsi qu'après un voyage de deux cent vingt-quatre jours, pendant lesquels nous avions fait 11 000 verstes (11 660 ki-

[1] *Narta*, traîneau de Sibérie tiré par des chiens.

lomètres), nous atteignîmes le lieu qui allait devenir le centre de nos opérations : ce misérable village fut notre séjour habituel pendant trois ans.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA KOLIMA ET SES ENVIRONS.

SOMMAIRE DU CHAPITRE TROISIÈME.

Sources de la Kolima; son cours; ses rives sous le point de vue géologique. — Aspect de la contrée près la mer Glaciale. — Affluents de la Kolima. — Situation de l'*Ostrog*, ou forteresse. — Vaste embouchure du fleuve. — Ilots. — Durée de l'été; point de nuit en cette saison; influence du soleil. — Jour de 1 248 heures; crépuscule en place de nuit. — Deux saisons partagent l'année. — Floraison éphémère. — Inconvénients de l'été. — *Dimokours*, ou fumigatoires. — Mousquites; grands avantages qu'ils procurent aux habitants. — Nuit de 38 jours; effet de la réfraction. — Le *vent chaud*. — Maladies: typhus; le *miryak*, affection nerveuse; idées des gens du pays sur ce mal. — Sol glacé; végétation chétive; quelques exceptions; jolis bosquets; plantes salutaires. — Beauté du règne animal; variété des espèces. — *Omoks*, anciens habitants de la contrée. — Chiffre de la population; impôt en pelleteries. — Cosaques de la Kolima. — Races diverses; leurs coutumes. — Chants des femmes; paroles mélancoliques; *andiltchines*, chansons des hommes. — Habitations. — Costume. — Manière de fumer. — S'identifier aux mœurs des habitants pour les étudier. — La pêche, principal moyen de subsistance. — Famine fréquente; ses effets sont terribles! — Inondations périodiques. — Diverses

espèces de poissons. — Manière de pêcher. — Préparation du poisson. — Oiseaux de passage; manière de les chasser. — Les rennes. — Occupations des femmes. — La pêche au hareng. — Piéges à prendre les animaux à fourrures ; comment on les dispose. — *Soldatoff*; habile chasseur. — Chasseurs racontant leurs prouesses; anecdotes. — Chiens; leur grande utilité : éducation, nourriture, manière de les dresser. — Épizootie parmi les chiens. — L'habitant de la Kolima en hiver; préparatifs pour cette saison; genre de vie; occupations; hospitalité; repas offert à l'étranger. — Mariages d'*inclination;* comment ils s'arrangent. — Jours de fêtes solennelles. — Hommes vigoureux; ils le doivent à l'activité de leur genre de vie.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA KOLIMA ET SES ENVIRONS.

Avant d'entrer en matière et de rendre compte de nos travaux à Nijné-Kolimsk, et plus tard de nos courses aventureuses au nord, sur la nappe de glace qui, en hiver, couvre une partie de la mer Glaciale, ou le long de côtes à peu près inconnues, je pense qu'il est à propos de donner quelques détails sur les rives de la Kolima et la population qui les habite.

C'est dans le Stanovoy-Grébéte, montagnes d'où sort l'Indiguirka ou Oméone, et par le 61° ½ de latitude et le 146° de longitude de Greenwich, que la Kolima prend sa source. Après avoir longé le rameau oriental de ces montagnes au nord nord-est pendant 1 500 verstes, elle finit par se jeter dans la mer Glaciale au 69° 40′ de latitude. Son cours, pendant 800 verstes, à partir de sa source, est d'une rapidité extrême; mais au delà, et à mesure que sa largeur augmente,

elle coule plus lentement. Des rochers la bordent du côté droit, excepté dans l'espace qui sépare l'Omolone de l'Aniouy, rivières qui s'y jettent et dont les eaux contrariées par des courants, déposent sur leurs rives de légères couches de terre. Le rivage escarpé s'élève presque partout à pic, et quelquefois même surplombe le courant; les rocs dont il se compose sont schisteux; des veines d'une argile rouge y serpentent par places, mêlée à du schiste vert calcarifère; comme, par exemple, au cap Kresti. Plus loin, et principalement au cap Aspidni, apparaissent d'épaisses couches d'ardoise noire sans mélange[1]; enfin, près de Kamene-Kandakova (rocher formé d'une pierre qui ressemble parfaitement à de la lave), se trouvent des sphéroïdes calcaires, renfermant des cristaux de calcédoine et d'améthyste de forme amandulaire. De grands cristaux, de cristal de roche, se rencontrent à la surface des rochers. Quant aux pétrifications, il ne semble pas

[1] Le granit apparaît au Baranoff-Kamene et au cap Chélagsk : c'est au cap Medvégi que j'en découvris les premières traces.

que les bords de la Kolima en renferment. Quoique ses rives soient rocheuses, la végétation y est quelquefois assez belle; nous y vîmes fleurir l'*épilobium latifolium*, et pousser en grande quantité le *sanguis-orba*: les habitants emploient sa racine comme aliment.

La rive gauche de la Kolima est moins escarpée que la rive droite, quoique les prés qui la bordent, du côté de Sredné-Kolimsk, soient assez exhaussés au-dessus de son courant; mais à mesure que l'on avance vers la mer Glaciale (et ceci est applicable aux deux rives), les rives s'abaissent et le pays devient de plus en plus plat, jusqu'au moment où l'œil n'embrasse plus qu'une toundra à perte de vue; désert que traverse l'Alazéya et qui s'étend jusqu'à la mer Glaciale. Trois grandes rivières, le Bolchoy-Aniouy, le Mali-Aniouy et l'Omolone versent leurs eaux dans la Kolima; un très-grand nombre de petites rivières s'y jettent aussi; parmi elles, celles qui prennent leur source dans des montagnes sont nommées *Kamenniyé-Protoki* (canaux pierreux); les plus considérables sont : la Pantéléyevka et la Filipova. Celles qui pren-

nent leur source dans des lacs sont nommées *Vodyaniyé-Protoki* (canaux aqueux) ; les plus considérables parmi ces dernières sont la Pokhotskaya et la Malaya-Tchoukotcha.

A quelques verstes au-dessus de l'embouchure de l'Omolone, la Kolima détache un bras qui coupe la toundra, et, se réunissant au fleuve, 100 verstes plus bas, forme une île basse et marécageuse, sur la rive méridionale de laquelle, à 3 verstes de l'endroit où la Kolima fait un coude, est situé l'Ostrog [1] de Nijné-Kolimsk. Elle coule ensuite au levant, sur un espace de 100 verstes, et puis tourne brusquement au nord : 100 verstes plus loin, la Kolima se divise de nouveau en deux bras, entre lesquels se trouve l'île de Verkho-Yanoff, qui n'a que 9 verstes et demie dans sa plus grande largeur, mais s'étend jusqu'à la mer, auprès de laquelle elle est coupée par un grand nombre de ruisseaux. Le bras droit, qui a 6 verstes de largeur, porte le nom de Kamennaya-Kolima ; l'autre bras, nommé Srednaya-Kolima, n'a

[1] *Ostrog*, forteresse entourée de hautes palissades ou de remparts en grosses pièces de bois.

que 4 verstes de largeur. Plus loin encore, à 24 verstes, existe un troisième bras, assez étroit, qui porte le nom de Tchoukotchi-Protok. Ces trois bras forment l'embouchure de la Kolima, qui, dans son ensemble, a près de 100 verstes (plus de 100 kilom.) de largeur.

La Srednaya-Kolima et la Kamennaya-Kolima sont profondes et navigables, même pour les bâtiments capables de tenir la mer ; mais des bancs de sable mouvants en rendent la navigation dangereuse. Outre les deux grandes îles dont il a été fait mention, il en existe un grand nombre d'autres sur la Kolima, qui ne sont que des bancs de sable que le temps a consolidés.

L'extrême rigueur du climat, aux environs de la Kolima, ne résulte pas uniquement de la latitude, mais surtout de la situation. Une toundra nue s'étend au loin à l'occident, tandis que la vue est bornée au nord par la mer Glaciale ; aussi les vents du nord règnent-ils presque constamment en ces lieux ; ces vents, en hiver, amènent d'épouvantables chasse-neige [1].

[1] Chasse-neige *métel;* poussière de neige poussée

C'est au commencement de septembre que la Kolima gèle près de l'ostrog; mais vers son embouchure, du côté du Tchoukotchi-Protok, le courant étant moins rapide, les chevaux la passent souvent sur la glace dès le 20 août; elle se débarrasse de ses glaces dans les premiers jours de juin. Si le soleil reste constamment sur l'horizon, à Nijné-Kolimsk, pendant cinquante-deux jours, du 15 mai au 6 juillet, c'est-à-dire pendant la majeure partie d'un été qui ne dure que trois mois, il s'élève à une si petite hauteur qu'à peine on en ressent l'influence : il éclaire, mais ne chauffe point. Si près de la terre, ses rayons manquent de force, la forme de son disque s'altère et devient elliptique, et

par un vent impétueux. Ces sortes d'ouragans, particuliers aux plaines découvertes des parties septentrionales de la Russie, sont toujours d'une impétuosité extrême, souvent de longue durée, et exposent quelquefois le voyageur à s'égarer; car alors toute trace de route a disparu. S'il s'égare, malheur à lui! à moins qu'un heureux hasard ne lui fasse rencontrer quelque village. Sinon, après avoir erré longtemps à l'aventure, le cheval épuisé s'arrête, le froid engourdit le voyageur, et l'un et l'autre périssent! (T.)

ce disque a si peu d'éclat que l'on peut le fixer sans qu'il blesse la vue. Quoique le soleil, en été, ne se couche pas, le passage du jour à la nuit est néanmoins appréciable : on voit l'astre s'abaisser vers l'horizon, ce qui annonce l'approche de la nuit, et que la nature va se livrer au repos; puis, deux heures après, il s'élance de nouveau, et tout se ranime; les oiseaux saluent le retour du jour par leurs gazouillements, la fleur jaune de la toundra qui avait fermé son calice, se hasarde à s'épanouir de nouveau; en un mot la nature entière paraît impatiente de profiter de l'influence de ses rayons!

S'il n'y a point de crépuscule du matin et du soir, il n'y a pas non plus de printemps ni d'automne; l'été et l'hiver alternent entre eux; les habitants du pays n'en conviennent pas, et suivant eux le printemps commence à la mi-mars, quand le soleil laisse percer quelques rayons vers le milieu du jour, ce qui n'empêche pas qu'alors le thermomètre indique souvent 31 degrés de froid; l'automne au mois de septembre, à l'époque où les rivières gèlent : c'est là un automne par

35 degrés de froid! Quant à l'été, il commence avec le mois de juin; c'est seulement alors que le saule nain laisse pousser de petites feuilles, et que les bords de la Kolima, dans les endroits exposés au midi, se couvrent d'une herbe d'un vert pâle: dans le courant de ce même mois, où la température est douce et atteint à 18 degrés de chaleur, les buissons à fruits fleurissent et les prés s'émaillent de fleurs; mais malheur à eux si le vent de la mer s'élève, oh! alors cette verdure si frêle jaunit, et les fleurs se fanent et tombent!

En juillet l'air s'épure, et l'on s'apprête à jouir de l'été; mais ce soi-disant *été* n'en a que l'apparence, et l'on dirait que la nature prend à tâche de dégoûter les habitants de ces lieux des charmes de la belle saison, et de leur faire désirer le retour de l'hiver, car à peine est-on en juillet qu'apparaissent des myriades de mousquites dont les épaisses phalanges, sous forme de nuages, obscurcissent le ciel: l'infecte odeur des dimokours [1] est

[1] Ce sont de grands tas de mousse et de bois vert, auxquels on met le feu, et dont l'épaisse fumée chasse les mousquites; on en place même dans le voisinage des

le seul préservatif contre ces hôtes odieux! Et pourtant ces insectes rendent un grand service aux habitants, car ce sont eux qui forcent les rennes à sortir du fond des forêts, à traverser la toundra et à se rendre au bord de la mer, où l'air est plus froid et où règnent des vents qui dispersent les mousquites. Ces migrations, dont nous parlerons en détail plus tard, se font par masses de plusieurs milliers de rennes; et les chasseurs, qui se tiennent à l'affût près des rivières et des lacs, en tuent facilement une grande quantité : cette chasse leur procure des moyens de subsistance, qu'ils chercheraient vainement ailleurs. Les essaims de mousquites rendent encore un autre service: ils empêchent les chevaux, que l'on a mis paître, de s'éloigner des dimokours; sans cela il s'en égarerait un grand nombre. Ces chevaux paissent dans une épaisse fumée, et lorsque toute l'herbe d'un pré a été broutée, les *dimokours* se transportent en un autre endroit. Dans tous les cas, on a soin d'entourer ces *dimokours*

habitations, ce qui fait que les habitants restent plongés tout l'été dans des nuages d'une fumée corrosive.

infects d'un cercle de piquets qui empêchent les chevaux de s'en approcher trop près.

En été, le tonnerre gronde quelquefois dans les montagnes; mais dans la plaine, comme dans les lieux où s'étendent de grandes surfaces glacées, c'est à peine si on l'entend.

Le mois d'octobre, qui est un mois d'hiver, n'est pas très-froid; les brouillards qui s'élèvent de la mer, à l'époque où elle gèle, adoucissent la température. C'est en novembre que le froid devient rigoureux; il s'accroît de plus en plus et atteint quelquefois à 40 degrés, dans le mois de janvier. Un froid pareil coupe la respiration, et le renne sauvage, quoique né dans les régions polaires, ne pouvant y résister, se retire en hâte dans la partie la plus touffue des forêts, où il demeure dans un état d'immobilité léthargique. A l'expiration d'un jour qui a duré deux mois, commence, le 22 novembre, une nuit de trente-huit jours, qui malgré sa longueur est supportable, grâce à la force de la réfraction, à l'éclatante blancheur de la neige et à la fréquence des aurores boréales. Arrive

le 28 décembre, et l'on voit apparaître une lueur à l'horizon, pareille au crépuscule du matin, mais si faible que l'éclat des étoiles n'en est pas affaibli. Le soleil en reparaissant rend le froid plus vif, et c'est surtout en février et en mars que les gelées du matin sont pénétrantes. Le ciel est rarement serein en hiver, à cause des vents du nord, qui amènent des brouillards très-épais; on les nomme *moroks*. Les plus beaux jours d'hiver sont en septembre.

Il règne quelquefois, dans les environs de la Kolima, un vent fort singulier par l'influence qu'il exerce sur la température; si, comme il arrive fréquemment, ce vent (nommé *vent chaud*) s'élève tout à coup en hiver, la température qui, à cette époque, est très-rigoureuse, change subitement, et l'on passe de 30 degrés de froid à 5 degrés de chaleur. C'est dans les plaines où coule l'Aniouy que ses effets sont le plus sensibles; mais il est rare qu'il dure plus de vingt-quatre heures.

Quelque rigoureux que soit le climat de Nijné-Kolimsk, ce climat est assez sain : on

n'y rencontre ni scorbut ni autres maladies contagieuses[1]. Des affections catarrhales et l'ophthalmie sont les maladies les plus communes en octobre, à l'époque des épais brouillards, et en décembre, lors des grands froids. Cette dernière maladie résulte de l'éclatante blancheur de la neige sur ces plaines à perte de vue : un voile est, en pareil cas, un préservatif excellent. Il existe, en outre, une sorte de typhus qui reparaît de temps en temps ; on le nomme *povétrié;* ce sont surtout les habitants de la partie occidentale de la Kolima qui en souffrent. Vers le nord, ce typhus est plus rare, et d'une nature moins dangereuse. L'épizootie qui, en 1821, fit périr un si grand nombre de chiens dans le nord de la Sibérie, ne se fit sentir à Nijné-Kolimsk qu'un an après avoir sévi sur le

[1] Les mœurs corrompues exercent malheureusement une influence très-puissante sur l'état sanitaire de tout le nord de la Sibérie. C'est principalement aux rives des deux Aniouy que cette remarque s'applique. Le manque de nourriture fraîche, la misère et la rigueur du climat enveniment souvent le mal au point de le rendre mortel.

bord des rivières à l'occident, et sur les côtes du pays des Tchouktchas. Disons un mot du *miryak,* mal bizarre auquel tous les habitants du nord de la Sibérie sont plus ou moins sujets. Les gens du pays, auxquels je demandai des détails à ce sujet, me répondirent que le *miryak* résulte de l'influence malfaisante d'Agraféna-Giganskoy, sorcière fameuse, morte depuis plusieurs siècles. Ils croient qu'elle s'empare de certains malades et les livre aux convulsions les plus cruelles. Quant à moi, je n'ai rien vu de surnaturel dans les malades de ce genre que j'ai été à même d'examiner : le *miryak* n'est, suivant moi, qu'une affection nerveuse, mais à la vérité d'une extrême violence.

La chétive végétation des environs de Nijné-Kolimsk est digne de son affreux climat : tout le pays n'est qu'un profond marais recouvert d'une couche de terre végétale très-mince, qui ne dégèle jamais complétement. La terre pénétrée de glace et qui se compose de feuilles et d'herbes pourries, fournit à peine la sève nécessaire à la croissance du mélèze nain et déformé, dont les

racines, faute de pouvoir pénétrer dans ce sol au-dessous duquel est une glace éternelle, gisent dépouillées à sa surface! Vers le sud, sur les rives de la Kolima, se rencontrent quelques saules à petites feuilles, tandis que les plateaux avoisinants sont couverts d'une herbe rude qui, plus près de la mer, convient à la nourriture des bestiaux, à cause du sel dont l'imprègnent les inondations périodiques. Plus on s'élève au nord et plus cette végétation expirante s'affaiblit, pour disparaître enfin complétement à 35 verstes de Nijné-Kolimsk, sur la rive gauche de la Kolima. Quelques arbustes, sentinelles perdues, apparaissent au delà de cette limite, sur la rive droite, dont le sol argileux et sec est plus favorable à la végétation que les marais glacés de la rive gauche. Le thym, l'absinthe et l'églantier croissent dans les endroits plats et couverts d'une bonne herbe.

Quoique ces observations s'appliquent généralement à la contrée, néanmoins le voyageur rencontre de loin en loin dans ces solitudes quelques endroits où la végétation

est plus active : là sur les bords de jolis ruisseaux, croissent et fleurissent la petite groseille, le vaciet, l'airelle rouge, la *morochka* (rubus chamemorus), l'*idæus rubus* du nord et la chikcha [1]; ces plantes donnent même des fruits lorsque l'été est favorable; quant aux plantes potagères, il n'y a pas à y songer! Nous avons tant parlé, et il nous reste encore tant à dire sur l'horreur de ces régions désolées, qu'il est juste de faire mention du bien toutes les fois qu'il se rencontre; ainsi, par exemple, dans les plaines situées entre le Bolchoy-Aniouy et le Mali-Aniouy, que de hautes montagnes mettent à l'abri des vents du nord, la végétation est incomparablement plus belle : on rencontre là le tremble, le peuplier, le saule et le cèdre; et la différence est si marquée, que le voyageur, après avoir traversé la toundra glacée, admire le paysage qui l'entoure, et se demande si la baguette de quelque fée bienfaisante ne l'aurait point transporté tout à coup en Italie. Mais en cet Éden même, la neige ne fond à la surface du

[1] Bruyère à fruits noirs.

sol que pour l'humecter de son eau, qui, après s'y être infiltrée, gèle à une petite profondeur [1]; partout en un mot où les faibles rayons du soleil ne peuvent point atteindre.

La beauté du règne animal offre un contraste frappant avec le triste état de la végétation. Les forêts qui tapissent les flancs des montagnes sont peuplées d'innombrables troupeaux de rennes, d'élans, d'ours bruns et noirs, de renards, de martres zibelines et d'écureuils. L'isatis et le loup parcourent les plaines; de nombreuses troupes de cygnes,

[1] Je n'ai pu m'assurer, d'une manière précise, de la profondeur à laquelle le sol gèle dans le nord de la Sibérie : dans une fosse que je faisais creuser pour ces expériences, à une demi-verste des bords de la mer, l'eau pénétra au moment où la pelle atteignait son niveau; même chose arriva auprès des lacs. Je trouvai la terre gelée à Nijné-Kolimsk, à quatre sagènes de profondeur. Dans les profondes crevasses qui se forment à travers les collines, je remarquai que la terre contenait plus de glace à quatre sagènes de profondeur qu'à sa surface. Enfin, à Yakoutsk, dans deux puits que l'on avait creusés pour se procurer de l'eau, nous trouvâmes qu'à quarante-cinq sagènes (95 mètres) de profondeur, la température du sol était de 1° de froid.

d'oies et de canards sauvages arrivent, au printemps, poussés par l'instinct qui leur fait chercher les lieux les plus écartés pour y achever leur mue et faire éclore leurs œufs à l'abri des poursuites du chasseur : aigles, grands-ducs et mouettes suivent leur proie le long des côtes de la mer. Près des buissons courent des troupes nombreuses de perdrix blanches (lagopèdes), tandis que de petites bécasses se tapissent dans la mousse des rives marécageuses. Le corbeau, au sombre plumage, erre à l'entour des habitations. Enfin, quand le soleil du printemps commence à luire, résonne le chant joyeux du pinson, que remplace en automne le gazouillement des petites nonnettes. Malgré tant de variété d'espèces et le grand nombre d'individus, le paysage est inanimé; tout annonce ici que l'on a franchi les limites du monde habitable, et l'on cherche vainement à s'expliquer comment des hommes les ont dépassées pour s'établir dans de pareilles solitudes! Il n'existe point de données pour résoudre ce problème : aucun monument, aucune tradition ne nous disent ce qu'était jadis cette contrée; et quoique la

conquête de la Sibérie par les Cosaques soit un fait récent, on ignore au juste comment elle était habitée à cette époque. Une tradition obscure s'est seule transmise jusqu'à nous; suivant elle, les rives de la Kolima furent habitées autrefois par un peuple *qui comptait plus de feux qu'il n'y a d'étoiles au ciel;* et, en effet, on rencontre encore, et principalement sur les bords de l'Indiguirka, des restes d'anciennes forteresses en grosses poutres, et de grands tertres funéraires. Des vieillards que j'interrogeai m'assurèrent que ces anciens habitants, les Omoks, ne formaient point un peuple nomade, mais que, répandus sur les bords de la Kolima, ils y vivaient de la pêche et de la chasse; actuellement cette peuplade est complétement éteinte. Je suppose que les Tchoukotchs, autre peuplade considérable, dont les immenses troupeaux de rennes paissaient dans la vaste toundra que traverse la Kolima, et dont le nom est resté à deux petites rivières (la Bolchaya-Tchoukotcha et la Malaya-Tchoukotcha), auront refoulé les Omoks au nord, où les maladies et le besoin les auront

fait périr, tandis qu'eux-mêmes se sont transportés en partie sur les côtes de la mer Glaciale, qu'ils habitent encore sous le nom de Tchouktchas : le reste de la peuplade se sera mélangé avec les autres tribus des bords de la Kolima.

La population mâle (officielle) du district de Kolimsk est de 325 Russes et Cosaques, 1 034 Yakoutes et 1 139 Youkaguires et gens appartenant à diverses tribus ; ce qui fait en tout 2 498 hommes, dont 2 173 sont assujettis à l'impôt en pelleteries (*yasak*) comme à la capitation. Le yasak annuel se compose de 803 peaux de renard et 28 martres zibelines, représentant une valeur d'environ 6 704 roubles : il résulte de ce relevé que chaque individu mâle paye à peu près 8 roubles d'impôt par an (un peu plus de huit francs). Les Russes sont généralement des enfants de condamnés à la déportation, et les Cosaques descendent de ceux qui, lors de la destruction de l'ostrog d'Anadirsk par les Tchouktchas, se réfugièrent en ce lieu. Ils étaient considérés autrefois comme étant en service actif, et en cette qualité ils recevaient

des vivres de l'État, mais à la charge de remonter la Kolima dans leurs bateaux pour s'approvisionner. Ces voyages leur ayant paru pénibles, et la pêche étant alors très-abondante, ils préférèrent renoncer aux secours fournis par l'État, qui furent définitivement supprimés en 1812. Maintenant que la pêche et la chasse ont perdu, en grande partie, leur ancienne importance, ces malheureux regrettent amèrement l'ancien état des choses! Les Cosaques de la Kolima sont constitués en une *stanitsa,* ou bourgade cosaque, administrée par un chef de leur nation. Ils fournissent un piquet de six hommes, qui tiennent garnison à Nijné-Kolimsk et y veillent à l'ordre. La stanitsa est placée sous l'autorité de l'ispravnik (bailli) de Sredné-Kolimsk. Ces Cosaques sont exempts d'impôts, mais chaque homme est assujetti à se présenter, à la première réquisition, armé d'un fusil et d'un sabre. Outre le piquet de Cosaques de Nijné-Kolimsk, la stanitsa envoie tous les ans de 25 à 30 hommes à la forteresse d'Ostrovnoyë, pour y faire la police à l'époque de la foire, et y protéger, en cas de besoin, les marchands

russes contre les Tchouktchas qui la fréquentent.

Malgré les alliances contractées par les Russes, établis sur la Kolima, avec diverses peuplades, tels que les Youkaguires et les Yakoutes des deux Aniouy, et quoiqu'ils aient adopté quelques usages et le costume des gens du pays, ils ne s'en distinguent pas moins pourtant par les traits du visage et leur forte constitution : leur taille est plus élevée, et plusieurs ont les cheveux d'un blond-roux ; ce qui ne se rencontre jamais parmi les indigènes. La même remarque s'applique aux femmes russes, dont les traits sont plus agréables que ceux des femmes youkaguires, yakoutes et toungouses ; on en rencontre même de jolies. Elles ne sont pas étrangères à la tendresse conjugale, et l'on a du plaisir à voir la joie de l'épouse et celle de la mère quand le père de famille ou le fils reviennent d'une expédition périlleuse ou d'un voyage éloigné : en pareil cas, un soin pieux occupe les premiers instants, et des actions de grâces s'élèvent vers Dieu ; puis on se livre à la joie, et l'on établit le voyageur

près d'une table chargée de ce que le garde-manger de la famille renferme de plus délicat. Tous les individus qui la composent se groupent à l'entour, et l'on s'apprête à écouter le récit de merveilleuses aventures. Alors le nouvel arrivé prend la parole, et rend compte de son voyage, sans omettre le moindre détail, et en appuyant de préférence sur ceux qui sont de nature à donner une haute idée de sa résolution et de son courage à braver les plus grands périls; car malheur à lui s'il laissait entrevoir le moindre indice de faiblesse: il serait perdu de réputation!

Les femmes russes du pays improvisent des chansons pleines de mélancolie. Les paroles se rapportent aux objets de leur affection, et rappellent fréquemment le souvenir d'une époque éloignée; ainsi, on y remarque avec surprise la tourterelle, le rossignol et des fleurs au coloris brillant. Voici deux de ces complaintes :

CHANT SIBÉRIEN.

« Il ne me faut ni plume ni encre pour écrire ma lettre :
Une larme brûlante suffira !

Cette colombe à gorge rouge et violette sera mon messager :
Gentille colombe, dépêche-toi, pars et prends ton vol vers Yakoutsk, la belle ville :
Tu glisseras ma lettre sous sa porte, ou tu la laisseras tomber sous sa croisée! »

AUTRE CHANT.

« Dis-moi, petit pigeon,
Dis-moi, pigeon à la plume noire,
Où tu as rencontré ceux qui sont allés du côté de la mer? —
Je les ai rencontrés sur la vaste plage, sur les flots,
Sur les blancs toroses [1] de l'Océan ;
C'est là qu'ils ont découvert une belle île! —
Gentille colombe, reprends ton vol, et dirige-toi vers la mer azurée
Pour dire à mon bien-aimé
Que tu as vu son amie verser des larmes amères! »

Les hommes chantent aussi, et leurs chansons se nomment *andiltchines*. C'est principalement en hiver qu'ils se livrent à ce passetemps, à l'époque où le soleil a disparu de l'horizon. Alors, voisins et amis, rassemblés dans une habitation, forment un cercle au

[1] Montagnes de glace dans la mer Glaciale (voyez la Notice au commencement du volume).

milieu duquel les jeunes gens des deux sexes chantent, dansent et se livrent à divers jeux. En un mot, les Russes de Nijné-Kolimsk paraissent jouir de la vie, et ont encore un reste de gaîté, tandis que les indigènes sont sombres et moroses, Le caractère gai et ouvert du Russe, qu'ils n'imitent qu'imparfaitement, est tellement apprécié par eux, que, pour dépeindre un chasseur gai et actif, ils disent: « Celui-là est un vrai Russe[1]! » Les enfants de ces Russes sont généralement précoces, et se distinguent des autres par l'intelligence et par leur adresse à imiter tous les objets qui leur tombent sous la main.

Les habitations des Russes diffèrent peu de celles des indigènes. Le mélèze qui croît dans le pays étant trop chétif pour être employé à la construction des cabanes, ils ont soin de s'approvisionner de bois flotté, que déposent sur le sol les inondations périodiques du prin-

[1] L'homme du peuple russe est gai, actif et d'une adresse remarquable. Les villages russes retentissent de chants les jours de fête, et les soldats chantent en chœur pour se distraire des fatigues d'une marche forcée. (T.)

temps. Il faut souvent plusieurs années pour rassembler ainsi le bois nécessaire à la construction d'une cabane. Les murs sont construits en poutres superposées, dont les interstices sont calfatés avec de la mousse; et l'on enduit le tout de terre glaise délayée. Devant la cabane est un talus en terre qui s'élève à la hauteur des fenêtres; ce qui empêche le froid de pénétrer. La cabane, en forme d'*isba,* a une sagène et demie de hauteur (un peu plus de 3 mètres), et sa capacité intérieure est de 2 à 3 sagènes (de 4 à 6 mètres); une terrasse garnie de terre la recouvre en guise de toit. On trouve à l'intérieur, et dans un des coins, le tchouvale yakoute, espèce de cheminée qui n'est tout simplement qu'une corbeille en rameaux de saules, enduite de terre glaise des deux côtés : une ouverture pratiquée au-dessus, dans le toit, donne passage à la fumée. Quelques habitations, récemment construites, renferment des poêles à la manière russe [1] : ils sont

[1] Le poêle de la maison du paysan russe est un vaste four. (T.)

en terre glaise battue. Quelques cloisons, fort basses, partagent l'unique pièce qui s'y trouve en autant de compartiments qu'il y a de ménages sous un même toit : le reste de l'espace sert de cuisine et de salle à manger. Des bancs suffisamment larges, sur lesquels on étend des peaux de rennes, garnissent les murailles. Au-dessus, et suspendus au mur, sont les ustensiles de ménage et différentes armes. Ces habitations, ainsi disposées, seraient suffisamment éclairées par une ou deux ouvertures d'un pied en carré, toujours exposées au midi, si l'on remplaçait la peau de lotte, en été, et les plaques de glace de 6 pouces d'épaisseur, en hiver, par des vitres. Un vestibule extérieur, avec foyer, est adossé à la cabane : à côté est une grange. Des perches sont disposées à l'entour de la maison et sur la terrasse qui lui sert de toit; on y étend le poisson, pour le faire sécher. N'oublions pas de mentionner la demeure des nombreux chiens qu'entretiennent ces habitants pour l'attelage. C'est auprès de la grange qu'est leur chenil; mais

on ne les y renferme qu'à l'époque des plus grands froids; le reste du temps, ils vivent en plein air, et se blottissent dans la neige pour se garantir du froid. Nul plan régulier ne préside à la construction des villages : chacun fait à son idée. Quant aux bains de vapeur[1], les habitants en font peu de cas : nous n'en trouvâmes qu'un seul à Nijné-Kolimsk, et encore tombait-il en ruines.

Ce qui distingue les habitants à leur aise est une cabane proprement tenue, et de bons vêtements : leurs femmes portent des chemises en toile de coton, tandis que celles des pauvres gens se contentent de *parquis* ou chemises en peau de renne souple, dont le poil est tourné en dedans, et dont la peau à l'extérieur est teinte en rouge au moyen de l'écorce d'aune. Ces sortes de chemises, ouvertes par devant, sont garnies aux manches de fines lanières en peau de castor ou de loutre de rivière, que les Tchouktchas leur

[1] L'usage des bains de vapeur est si répandu en Russie, que toute ville en contient un grand nombre, et qu'on en rencontre plusieurs dans chaque village. (T.)

vendent assez cher. La peau de renne sert aussi à faire des caleçons. Le *kamley* est le vêtement qui se met sur la chemise; il est fait habituellement en *rovdougue* ou peau de renne sans mégie, à laquelle la fumée, dans laquelle vivent les habitants, communique une teinte jaunâtre : ceux d'entre eux qui ne regardent point à l'économie, ont des *kamley* en perse : c'est là un habit de cérémonie que l'on ne met que pour sortir de chez soi. La partie de la chaussure n'est point négligée : on fait usage de deux espèces de souliers; de *kaliptchiks* et d'*alartchiks,* qui ont entre eux beaucoup d'analogie et sont faits en *youfte* [1] ou bien en peau de renne épaisse : ils sont brodés en soie et quelquefois en or. Deux larges courroies, fixées aux talons, se croisent sur la jambe, qu'elles enveloppent. Pour coiffure, on a un bonnet fourré, de forme pointue, qui couvre le front et descend sur les joues. Ceux qui se piquent d'élégance, ou qui redoutent le froid, ont soin

[1] Cuir préparé d'une manière particulière, et connu sous le nom de *cuir de Russie.* (T.)

de se couvrir les différentes parties du visage avec des pièces de fourrure, à peu près semblables à celles de mon costume de voyage. Mais ici, la pièce destinée à couvrir le front est brodée avec un soin particulier, et décorée de dessins en soie de plusieurs couleurs, mélangée d'or. Lorsqu'une personne, ainsi équipée, entre dans une demeure, elle se découvre la tête et enlève les morceaux de fourrure placés sur son visage, à l'exception de celle qui lui couvre le front : celle-ci demeure exposée à l'admiration des connaisseurs en broderies.

A la description que j'ai déjà donnée du costume adopté pour les voyageurs en hiver, j'ajouterai que l'on adapte aux manches de la pelisse de larges gants traversés par une fente, qui permet au voyageur d'en retirer ses mains en un clin d'œil, et de les y replacer de même. De grandes bottes de voyage, ou *torbases,* se mettent par-dessus des chaussons en peau de daim; un grand couteau de chasse est suspendu à la ceinture : à côté est une petite pipe en cuivre ou en étain à tuyau très-court, qu'enveloppe une lanière en cuir,

et une boîte en écorce d'arbre, contenant un briquet et du tabac mêlé avec du bois de mélèze réduit en poudre. Russes et indigènes fument à la mode du pays, c'est-à-dire qu'ils aspirent toute la fumée de la pipe, pour la faire ressortir par les narines, ce qui occasionne une sorte d'ivresse tellement forte, qu'il arrive quelquefois au fumeur de rouler dans le brasier auprès duquel il est assis. Ils prétendent, au reste, que des songes enchanteurs fascinent alors leurs sens, et que cette manière de fumer réchauffe le corps et le rend insensible au froid.

Le costume des femmes ne diffère guère de celui des hommes que par la finesse des peaux. Les femmes riches portent des mantelets en tissus de coton ou de soie à dessins très-bigarrés, garnis d'un collet rabattu en queues de martres : celles qui le sont moins se contentent de mantelets en peaux de jeunes rennes, que l'on a retirés du sein de leur mère avant terme. Les femmes mariées s'enveloppent la tête dans des mouchoirs de coton ou de soie; ou bien mettent une espèce de bonnet, sous lequel elles cachent

leurs cheveux. Quant aux filles, elles disposent leurs cheveux en longues tresses et se parent le front d'un bandeau.

Ce n'est qu'en vivant parmi les habitants de ces peuplades que l'on peut parvenir à se faire une idée exacte de leurs mœurs. Pour apprendre à connaître celles des riverains de la Kolima en particulier, il faut nécessairement passer avec eux de leurs cabanes d'hiver dans leurs huttes d'été ; naviguer de compagnie en karbases [1] et en vetkas [2] sur leurs larges fleuves dont le courant est si rapide ; lancer son cheval à leur instar sur des rocs escarpés ou les escalader à pied ; se frayer un passage dans l'épaisseur d'une épaisse forêt, par le froid le plus rigoureux, en bravant le chasse-neige ; parcourir avec la vitesse de la flèche l'immense toundra en légère narta traînée par des chiens ; en un mot, il faut montrer autant de résolution et être infatigable comme eux. Ce fut là notre genre de vie pendant

[1] Sortes de bateaux employés par les riverains de la Kolima.

[2] Très-petite nacelle.

les trois années de notre séjour dans ces lieux. Nous vécûmes dans l'intimité des indigènes, nous nous habillâmes à leur mode, nous nous nourrîmes de poisson sec et partageâmes avec eux tous les inconvénients du climat, pour nous mettre en état de présenter un tableau fidèle des mœurs et coutumes des habitants de la contrée.

La pêche, comme nous l'avons déjà dit, est la principale industrie des habitants : elle est aussi leur principal moyen d'existence. Malheureusement, Nijné-Kolimsk n'est pas à cet égard dans une position topographique favorable, et les travaux de la pêche obligent ses habitants à des courses aussi longues que pénibles. A peine le printemps a-t-il paru que tous s'empressent de quitter leurs demeures, et de se rendre sur les bords de la Kolima, où, après avoir choisi un endroit convenable, chaque pêcheur élève une hutte, et s'occupe des préparatifs pour la pêche. D'autres se rendent, dès le mois d'avril, à l'embouchure des petites rivières qui se jettent dans la Kolima, où ils ont des *huttes d'été :* ils y sont rejoints à la mi-

mai, par le restant des habitants qui étaient demeurés à Nijné-Kolimsk pour assister au passage des marchands qui s'en retournent à Yakoutsk, après la foire d'Ostrovnoyë [1].

Le printemps est la saison la plus pénible pour les riverains de la Kolima. Tout le produit de la pêche d'automne se trouve consommé à cette époque, et la rivière ne fournit pas de poisson, car la rigueur du froid lui a fait chercher des endroits plus profonds dont il ne sort pas encore. L'habitant chercherait en vain à profiter de la *nasta* [2] pour se mettre à la poursuite du renne et de l'élan : l'épuisement des chiens fatigués et manquant de nourriture, s'y oppose. Si,

[1] Ostrog situé à l'est de Nijné-Kolimsk.

[2] On nomme ainsi une légère croûte glacée qui se forme quelquefois, pendant les nuits de printemps, à la surface de la neige que les rayons du soleil ont fait fondre pendant le jour. Les chasseurs en profitent pour poursuivre, en légère narta, traînée par des chiens, le renne ou l'élan; le poids de l'animal ne tarde pas à lui faire briser cette glace si mince, il enfonce, et devient la proie du chasseur.

de temps à autre, quelques perdrix se prennent au piége, ce n'est là qu'une ressource insignifiante; bref, la famine, et la famine sous l'aspect le plus hideux, menace à cette époque l'habitant des bords de la Kolima. C'est alors que l'on voit des troupes de Toungouses et de Youkaguires, chassés des rives de l'Aniouy et de la toundra, par le tourment de la faim, venir mendier dans les villages russes de la Kolima. L'œil hagard, la face livide et décharnée, ces malheureux errent comme des morts échappés à la tombe; et s'ils rencontrent par hasard quelque cadavre de renne, mort de maladie, ils se jettent dessus comme une troupe de loups affamés, et dévorent cette dégoûtante proie dont ils ne laissent rien : os et peau, tout a été broyé sous leurs dents contractées par l'excès de la souffrance! Ceux qui viennent à Nijné-Kolimsk n'y trouvent, hélas! qu'une misère approchant de la leur. C'est au point que les habitants en sont quelquefois réduits à recourir aux misérables restes de la nourriture réservée aux chiens, dont un grand nombre périt! L'État, pour améliorer au-

tant qu'il est possible une aussi douloureuse situation, a établi un magasin de farine; mais la longueur du trajet que le blé parcourt en élève le prix à un taux exorbitant! Tel est le tableau lamentable que j'eus trois fois sous les yeux, pendant la durée de mon séjour. Il fut si horrible, qu'actuellement encore, je ne puis songer sans frémir à cette population parvenue à un degré de misère telle qu'aucune description ne peut en donner une idée!

Cependant la Providence ne permet point au mal de dépasser de certaines limites : au moment où la famine s'apprête à dévorer les restes d'une population expirante, arrivent du midi d'immenses volées de cygnes, d'oies, de canards, de bécasses et d'autres oiseaux. Jeunes gens, vieillards, femmes et enfants, en un mot, tous ceux qui ont encore assez de force pour tenir une arme, se dépêchent d'en tuer autant qu'il leur est possible. Le poisson commence à venir se prendre dans les filets étendus sous la glace. Mais l'abondance ne règne point encore à cette époque de l'année, et l'on dirait que la nature,

telle qu'un habile médecin, proportionne la part d'aliments aux forces du malade. C'est au mois de juin que la Kolima brise ses glaces, et une énorme quantité de poisson s'offre aussitôt aux pêcheurs, qui se hâtent de s'approvisionner pour l'hiver de l'année suivante. Mais si les habitants de la Kolima ont alors une nourriture assurée, une autre calamité les menace. En effet, il arrive ordinairement que les énormes blocs de glace que la rivière charrie s'accumulent dans les endroits où le lit est resserré, s'y amoncellent, et finissent par former de véritables digues : bientôt les eaux, ainsi retenues, s'élèvent et débordent. Pareille chose arriva pendant notre séjour à Nijné-Kolimsk, et l'inondation fut si subite que les habitants eurent à peine le temps de conduire leurs chevaux sur des hauteurs. Quant à nous, nous nous réfugiâmes sur le toit en terrasse de notre cabane, où il nous fallut demeurer une semaine. L'eau formait des courants rapides entre les maisons. Le lac situé au nord de l'ostrog s'était réuni au fleuve : tout le hameau ressemblait à un archipel de petites îles,

car on n'apercevait plus que les toits. Les habitants communiquaient entre eux au moyen de petits bateaux, tandis que d'autres, juchés sur les toits, jetaient le filet et pêchaient le poisson.

Dès que les eaux se sont retirées, on s'occupe de pêcher à la seine [1]; c'est l'époque où le poisson descend le courant : son passage ne dure ordinairement que quelques jours; mais dans quelques affluents il continue à passer pendant tout l'été, quoique la quantité diminue. Le sterlet [2], la nelma [3], le moukсoune [4] et le tchir [5] sont les poissons que l'on

[1] La Kolima est surtout poissonneuse à l'est de la Léna; c'est là ce qui fait que ses bords sont bien plus habités que ceux de la Yana, de l'Indiguirka et de l'Alazéya. Les cent familles établies aux environs de Nijné-Kolimsk consomment, par an, d'après une évaluation exacte, la valeur de *trois millions* de harengs en poissons de diverses espèces.

[2] Poisson du genre de l'acipensère : il est très-estimé en Russie.

[3] Espèce de truite saumonée.

[4] Sorte de goujon de mer.

[5] Espèce de saumon.

pêche le plus fréquemment. Ces poissons étant très-maigres au printemps, on les prépare sous forme de *youkola* pour la nourriture des chiens; c'est-à-dire qu'on les fait sécher après les avoir fendus. Les parties intérieures fournissent une grande quantité d'huile. Au printemps, on pêche à la seine dans les petits affluents de la Kolima où l'eau, en se retirant après l'inondation annuelle, laisse une grande quantité de poisson. Plus tard, lorsque toute l'eau de l'inondation est rentrée dans le lit de la Kolima, le poisson resté dans les petits affluents, se remet en route pour rentrer dans le fleuve : les pêcheurs en profitent, et disposent, en travers de ces petites rivières, des tramaux appelés *mordames,* faits en baguettes de saule entrelacées. Quand on pêche à la seine, c'est au propriétaire du filet que le poisson pris appartient, tandis que lorsqu'on pêche au tramail, chaque tramail appartenant à plusieurs personnes, le produit de la pêche se partage par parties égales entre elles. Le tchir, poisson fort gras et très-estimé, se prend le plus

souvent au tramail : la *youkola* [1] de tchir est considérée comme un mets recherché ; voici comment on la prépare : après avoir fendu le poisson (toujours choisi parmi les plus gros), on en enlève toutes les arêtes, et l'on fait un grand nombre d'entailles dans la chair pour l'attendrir ; ainsi préparé, il ne reste plus qu'à le faire sécher ou bien à le fumer, ce qui est le meilleur moyen de le conserver. La partie supérieure de la chair est séparée et séchée à part, comme la plus délicate du poisson ; on la pile ensuite dans un mortier en bois avec un peu de graisse, et l'on renferme le mélange dans des jarres pour s'en servir en hiver. Les parties intérieures, loin d'être jetées, passent au contraire pour des morceaux de choix : on s'en sert pour garnir les pâtés. A la pêche au tramail succède de nouveau celle au filet ; c'est à cette époque que l'on pêche le gros poisson, tel que le sterlet et la nelma.

Les cygnes, les oies et les canards se dirigent vers les côtes, à l'époque de la pêche,

[1] Poisson sec.

pour y muer, construire leurs nids et faire éclore leurs petits. Quelques hommes partent aussitôt pour aller dénicher des œufs; mais la véritable chasse a lieu plus tard, à l'époque même de la mue. C'est alors que les chasseurs entourent les nids : ils lancent leurs chiens, qui effrayent les oiseaux et les obligent à se réfugier dans les lacs, où il est aisé de les abattre à coups de fusil, de flèches, ou même à coups de bâton. L'on fume une partie du produit de la chasse, et l'on enterre le restant dans la neige qui le conserve frais jusqu'à l'hiver. Cette chasse a beaucoup perdu de son importance : maintenant les chasseurs s'estiment heureux lorsqu'ils ont rapporté en tout, dans le courant de l'été, des lieux qui avoisinent l'embouchure de la Kolima, 1 000 oies, 500 canards et 200 cygnes[1].

[1] Il paraît que les oiseaux voyageurs ne font jamais leurs nids au même endroit deux années de suite, et que leurs transmigrations sont assujetties à un ordre régulier. Pareille chose a été observée pour les animaux à fourrures, et l'on assure que l'isatis n'apparaît en grand nombre que tous les trois ans; les zibelines

Les habitants les plus prévoyants comme les plus actifs ne se bornent pas à s'approvisionner de poisson et d'oiseaux de passage; ils vont encore à la chasse au renne : c'est en été que cette chasse a lieu. Quelques chasseurs s'embarquent et se rendent en *karbases* dans l'Aniouy, où ces animaux se rassemblent en grand nombre pour se plonger dans l'eau qui leur sert de refuge contre la piqûre des mousquites. D'autres, pendant ce temps, montent à cheval et gagnent la toundra et les bords des grands lacs qui s'y trouvent : le renne poursuivi est contraint à se précipiter dans l'eau où le chasseur le suit et l'égorge. Un bon chasseur peut tuer de cette manière jusqu'à cent rennes dans une saison : la chasse dans la toundra est moins productive.

Telles sont les occupations, telle est la vie rude et active des hommes pendant la belle saison. Parlons maintenant des travaux des femmes : elles ont bien soin de mettre à

disparaissent parfois tout à fait, sans que l'on en sache la cause.

profit un été malheureusement trop court. Leur principale occupation consiste à récolter diverses plantes aromatiques, des baies qui pourtant ne donnent pas chaque année, et des racines nutritives qui croissent dans les montagnes. Ces femmes connaissent parfaitement les diverses espèces de plantes, ainsi que leurs propriétés, et elles en récoltent autant qu'un été plus ou moins favorable le leur permet. La mi-août est la saison des plaisirs champêtres pour les filles de la Kolima; on les voit alors se rendre par troupes sur la rive orientale du fleuve, ou bien au pied du mont Pantéley pour y récolter le fruit du vaciet de montagne; récolte qui dure plusieurs jours, pendant lesquels les jeunes travailleuses chantent et dansent, ou bien jouent à différents jeux du pays : les nuits, elles les passent à la belle étoile. Une fois la récolte terminée, on plonge les fruits dans des baquets pleins d'eau que l'on met geler, et c'est ainsi qu'on les conserve pour l'hiver. Ce fruit est considéré comme une friandise d'un goût très-délicat.

Parmi les plantes et les racines qui se ré-

colteut en ces lieux, je citerai le *timyane* dont la feuille remplace, pour les fumeurs, celle du tabac et peut même servir d'aliment, et la *makarcha* dont la racine farineuse s'emploie pour assaisonner la viande : on la sert aussi seule, comme friandise, avant le thé du soir. C'est dans les terriers creusés par les souris qu'on va chercher cette racine; les femmes surtout excellent à l'enlever à ces animaux prévoyants, qui en font provision pour se nourrir pendant l'hiver.

Mais le court été de ces contrées a disparu, et septembre se montre amenant l'automne, avant-coureur des frimas. On s'occupe alors à pêcher le hareng[1] qui vient de la mer et remonte la Kolima en si grande quantité qu'un seul coup de filet en enlève plusieurs milliers ; il arrive quelquefois qu'après deux

[1] Le passage des harengs, entre Pogromni et Nijné-Kolimsk, dans un espace de 3 verstes, dure trois jours. Les plus gros harengs se pêchent dans la Kolima; ceux qui le sont moins dans l'Alazéya, et les plus petits dans l'Indiguirka et la Yana, ce qui me fait supposer que leurs bancs se dirigent généralement de l'ouest à l'est.

ou trois années de pêche malheureuse, au moment où les habitants ont épuisé toutes leurs ressources, d'immenses bancs de harengs apparaissent et ramènent l'abondance. On a soin de suspendre ces poisons pour les faire égoutter avant l'époque des gelées, ce qui ajoute à leurs qualités nutritives et en rend le transport plus facile; car il devient alors plus léger. C'est vers le temps du passage des harengs que les habitants reviennent de la chasse au renne, ramenant la vie et le mouvement dans une contrée peuplée jusque-là de femmes et de vieillards. Ceux-ci attendent avec impatience, et l'inquiétude dans l'âme, des nouvelles du résultat de la chasse. Qu'a-t-on à espérer et que doit-on redouter pour le prochain hiver!!! Si la chasse a été heureuse, la joie se communique, devient universelle, et ses résultats forment le sujet de tous les entretiens.

Les chasseurs racontent leurs prouesses, et ont soin de rapporter les moindres circonstances de la chasse, telles que les différents mouvements du renne, l'adresse du chasseur, son courage et l'instinct des chiens.

Souvent on se réunit en sociétés pour aller chasser l'élan et le bélier sauvage aux caps Baranoff, sur la mer Glaciale. Un genre de chasse particulier aux Youkaguires, établis sur les rives de l'Aniouy et de l'Omolone, ainsi qu'aux Yakoutes répandus sur les montagnes et dans les forêts qui avoisinent Sredné-Kolimsk, consiste à lancer des chiens, dressés exprès, à la poursuite des renards, des zibelines et des écureuils.

Mais les gelées viennent, et la *pêche d'été* cesse pour être remplacée par la *pêche d'automne*. On pratique alors des ouvertures dans la glace, qui à cette époque a déjà recouvert la surface du fleuve, principalement du côté de son embouchure, et l'on y introduit des filets de crin. Le *mouksoune*, l'*omoule* (salmo autumnalis) et la *nelma*, qu'amènent les vents de mer, sont les poissons qui se pêchent le plus communément dans cette saison. Dans quelques endroits, la *pêche d'automne* se prolonge jusqu'au mois de décembre; époque où la rigueur du froid et l'obscurité obligent les pêcheurs à regagner leurs demeures.

On voit, d'après ce qui précède, que chaque saison de l'année a ses travaux, et que les habitants des rives de la Kolima doivent s'ingénier en mille manières pour se procurer de quoi subsister dans une contrée où le sol glacé ne peut rien produire. Ne point laisser échapper l'époque favorable, soit à la pêche, soit à la chasse, est le but constant de toutes leurs pensées. A la pêche, dans les affluents, succède la pêche dans la Kolima; puis arrive le gros poisson de mer que remplacent plus tard les harengs; enfin, la pêche d'automne complète les travaux de l'année.

La chasse aux oiseaux se partage aussi en plusieurs périodes : on commence par les canards, qui sont les premiers à muer; puis viennent les oies, et enfin les cygnes. Cette chasse est de deux espèces : la première concerne les très-jeunes oiseaux que le chasseur tue avec leurs mères; et la seconde les oiseaux jeunes, mais déjà grands : comme ils muent plus tard que les vieux oiseaux, on les chasse les derniers. Dans tous les cas, on a soin de choisir l'époque où les oiseaux ont perdu leurs plumes.

C'est grâce à ce partage régulier et périodique des travaux, résultat d'un ordre sagement établi par la nature, que les riverains de la Kolima sont redevables de pouvoir exister en cette contrée! Néanmoins, ils ont de la peine à les accomplir tous. En effet, celui qui possède des chevaux doit s'approvisionner de foin; on a sa cabane à réparer, ou bien à en construire une nouvelle. Ce n'est point tout : il faut dresser des piéges[1] aux animaux à fourrures, et, qui plus est, faire de longues tournées pour les inspecter. En pareil cas, le chasseur part à cheval, si c'est à l'époque où la terre, déjà gelée, n'est point encore couverte de neige; dans le cas contraire, le voyage se fait en traîneau traîné par des chiens. C'est alors, c'est-à-dire à la fin de l'automne, que les rennes traversent

[1] Le piége le plus en usage se compose d'une poutre, dont une des extrémités est élevée diagonalement au-dessus d'une espèce de caisse qui renferme l'appât; si l'animal y touche, le ressort s'échappe, la poutre tombe sur lui et le retient jusqu'à l'arrivée du chasseur. Les Russes de Nijné-Kolimsk et des environs ont à eux seuls près de *huit mille* piéges pareils.

la Kolima en se dirigeant vers l'occident; or, il s'agit de les surprendre au passage. Pour en venir à bout, on dispose des nœuds coulants faits avec des courroies, dans d'étroits défilés; ou bien encore on élève des espèces d'enclos qui n'ont qu'une seule ouverture, faite de manière à ce que l'animal, après y être entré, ne puisse plus en sortir. Quant aux piéges, c'est dans la *toundra,* ou le long des côtes de la mer, qu'on les place par longues files. Ces piéges sont principalement destinés à prendre l'isatis ou renard polaire. L'appât consiste en un petit animal vivant, ou bien en un morceau de viande empoisonnée. Quoique le grand nombre de souris qui habitent la *toundra,* leur procurent une nourriture suffisante et en détournent un grand nombre des piéges, on en prend cependant beaucoup; aussi l'isatis n'est pas une fourrure chère. La surveillance des piéges, ainsi que la manière de les disposer, exigent une adresse extrême. A l'époque de notre séjour à Nijné-Kolimsk, c'était un centenier cosaque, nommé Soldatoff, qui était réputé le plus habile à

prendre la *melkaya-pakast* [1]. Le pauvre homme devenait tout chagrin, et croyait son honneur compromis toutes les fois qu'un isatis, qu'il s'était vanté d'attraper, avait échappé au piége; ou qu'un renard, trop fin, avait refusé d'avaler le poison qu'il s'était plu à lui préparer avec un soin tout particulier.

Nous avons dit que les habitants au retour de la chasse se plaisaient à en raconter les moindres détails, en s'attachant surtout à donner une haute idée de leur courage; c'est que l'homme le plus considéré du hameau est le chasseur qui ne craint ni l'élan, ni l'ours. Un trait de hardiesse ou de présence d'esprit dans le danger captive l'attention générale. Voici deux de ces récits:

Un Youkaguire et son fils se mirent cer-

[1] *Melkaya-pakast, menue drogue :* les habitants du nord de la Sibérie qualifient ainsi tous les animaux qui se prennent au piége; car, comme ils attachent une idée de force et de grandeur au mot *zver* (animal), ils ne l'emploient jamais que pour désigner l'élan et quelquefois l'ours noir des forêts qu'ils nomment *tcherni zver* (l'animal noir).

tain jour en route pour aller chasser le renard; mais ils eurent beau courir, la chasse fut infructueuse, et ils se disposaient déjà à s'en retourner chez eux, lorsqu'ils découvrirent, chemin faisant, un ours qui dormait dans sa tanière. Quoiqu'ils n'eussent point de fusil, nos intrépides chasseurs se décidèrent à tenter une attaque. Voici comment ils s'y prirent : la tanière ayant deux issues, le père s'adossa à l'une d'elles de manière à la boucher de ses larges épaules, tandis que son fils, armé de sa *pokoliouga* [1], alla attaquer l'ours. L'animal blessé se mit à fuir vers l'issue bouchée; mais il essaya vainement d'entamer à coups de griffes la peau lisse et bien tendue de la pelisse du robuste Youkaguire, que rien ne put ébranler jusqu'à l'instant où le jeune homme, redoublant d'efforts, acheva de tuer l'ours. De pareilles bravades se payent parfois assez cher; l'exemple suivant en est la preuve : un autre Youkaguire, qui naviguait en bateau sur la Kolima,

[1] Couteau de chasse fixé à un long manche.

aperçut un grand ours noir sur le rivage, qui déterrait des racines ou cherchait à dénicher des souris. L'animal paraissait tellement préoccupé, que le courageux Youkaguire conçut l'espoir de s'en approcher sans être aperçu pour le tuer d'un coup de couteau, seule arme qu'il eût avec lui. Le Youkaguire se dirigea donc vers le rivage et y aborda. Il parvint, en effet, à s'approcher de l'ours, dont il saisit une des pattes de derrière de la main gauche, tandis qu'il s'apprêtait à le frapper de l'autre main; mais au même instant l'animal qui se sent pris s'élance de toute sa vitesse, emportant le Youkaguire à travers plaines et montagnes : celui-ci tint bon fort longtemps, espérant que son intraitable prisonnier s'arrêterait et qu'il pourrait alors lui plonger son couteau dans le corps; mais enfin, meurtri et ensanglanté, force lui fut de lâcher sa proie. Une aventure du même genre, et qui suppose non moins de résolution, arriva à un Russe qui, traversant la Kolima en bateau, aperçut un élan qui se baignait dans le fleuve; calculant que son bateau ne pourrait point supporter

le poids d'un tel animal, quand même il aurait pu l'égorger dans l'eau, le chasseur imagina de lancer un nœud coulant, de l'attacher à son bateau par les cornes, et de s'approcher ensuite du rivage, où il lui serait facile de l'égorger. Mais ce calcul fut mis en défaut; car à peine le nœud coulant eut-il été jeté, que l'animal qui se sentit pris, et dont les longues jambes atteignaient le fond de la rivière, partit de toute sa vitesse, entraînant le batelier et son bateau. Notre chasseur en fut heureusement quitte pour sauter à bas de cet équipage incommode.

Parmi les nombreux animaux qui habitent le nord de la Sibérie, le chien est sans contredit le plus utile : cet *ami de l'homme,* qui comme lui est capable de s'acclimater partout, qui le défend ou le suit à la chasse; qui peut se nourrir de bananes et d'autres végétaux dans les îles de la mer du Sud, et qui ne mange que du poisson dans les régions polaires, remplit ici un emploi qui ailleurs est étranger à ses habitudes : à défaut de chevaux et malgré sa faiblesse, on a fait du

chien une bête de trait, et toutes les peuplades répandues sur les côtes de l'Asie, depuis l'Obi jusqu'au détroit de Béring, le Groenland et le Kamtschatka, attellent des chiens à leurs traîneaux, pour faire de longs voyages, et transporter de pesants fardeaux.

Le chien du nord de la Sibérie ressemble au loup; comme lui il a le museau long et pointu; ses oreilles, toujours dressées, sont effilées, et sa queue est épaisse. Quelques chiens ont le poil uni; d'autres, au contraire, l'ont crépu et diversement nuancé. Quoique leur taille varie, un bon chien d'attelage doit avoir 79 centimètres de hauteur sur 91 centimètres de longueur. Son aboiement ressemble au hurlement du loup. Ces chiens, comme nous avons eu occasion de l'observer, demeurent constamment en plein air. En été, ils savent se creuser des trous en terre pour s'abriter contre les morsures des mousquites, ou bien ils se plongent dans l'eau, et y passent toute la journée. Pendant l'hiver, ils se blottissent dans la neige, en ne laissant à l'air que l'extrémité du museau, qu'ils ont

soin de couvrir de leur épaisse queue pour le préserver du froid. Élever et dresser des chiens est une des occupations les plus importantes des habitants. Les jeunes chiens qui naissent en hiver sont attelés en automne pour être dressés; mais on ne leur fait point faire de longues courses avant l'âge de trois ans. Le chien le mieux dressé et le plus intelligent s'attelle toujours en avant; car la vitesse, la bonne direction et même la sûreté du voyageur dépendent du chef de file. Aussi habitue-t-on les chiens à obéir au moindre signe de leur maître, et surtout (et cela est le plus difficile à obtenir) à ne point se détourner de la route pour suivre des traces d'animaux que l'on rencontre fréquemment empreintes sur la neige. Il est rare que l'on réussisse dans cette partie de l'éducation, et le plus souvent l'attelage tout entier se précipite sur de pareilles traces en hurlant de toutes ses forces. Une fois lancés, rien n'est capable de les arrêter, si ce n'est un obstacle physique. C'est dans de pareilles occasions que celui qui voyage en *narta*, et qui a un bon chien en

tête de l'attelage, est à même d'observer la merveilleuse intelligence de cet animal et les mille ruses qu'il emploie pour déshabituer ses compagnons, moins intelligents ou plus rétifs, de s'abandonner à leur instinct. Quelquefois on le voit, au moment où l'attelage s'apprête à s'élancer dans la direction de traces récentes, se mettre à aboyer en se détournant vers le côté opposé, et feignant d'avoir aperçu quelque animal qu'il s'agirait de poursuivre. D'autres fois, lorsqu'on traverse la toundra, nue et sans limites, par une nuit noire, dont un épais brouillard augmente l'obscurité, ou bien par un chasse-neige qui expose le voyageur au danger d'être gelé ou enterré sous la neige, et que l'on cherche en vain à découvrir une de ces huttes placées de loin en loin sur la route, et destinées à abriter le voyageur, c'est encore le chien, placé en tête de l'attelage, qui devine le lieu où se trouve une hutte qu'il n'a souvent visitée qu'une seule fois : il arrache ainsi le voyageur à une mort certaine!

Les chiens, comme bêtes de trait, rendent même des services en été, car on s'en sert

souvent à haler les bateaux qui remontent les rivières. Lorsqu'un obstacle se rencontre, il suffit d'un signe du batelier, et l'attelage passe aussitôt la rivière à la nage, se remet en ordre sur l'autre rive, et puis continue sa route. On en rencontre même quelquefois attelés à des bateaux échoués, et les voiturant par terre d'une rivière à une autre. En un mot, les chiens rendent autant de services aux peuplades sédentaires du nord de la Sibérie que les rennes y en rendent aux nomades. Une épizootie fit périr un très-grand nombre de chiens sur les bords de l'Indiguirka en 1821, et une famille de Youkaguires, n'ayant conservé de ses nombreux attelages que deux petits, nés depuis peu de jours, la femme du Youkaguire les nourrit de son lait : cet exemple donne une idée du prix que les habitants attachent à ces animaux. La même épizootie ravagea le district de Kolimsk en 1822, et les malheureux habitants, n'ayant aucun moyen de transporter les produits de la chasse et de la pêche, ne tardèrent pas à manquer de moyens de subsistance. Bientôt arriva la famine, qui décima la population!

Le peu de durée de l'été, comme la rareté du fourrage, ne permettent point de remplacer les chiens par des chevaux.

Après avoir suivi l'habitant du nord de la Sibérie à la chasse et à la pêche, après avoir énuméré ses souffrances et les moyens que la nature met à sa disposition pour subsister dans une région glacée, il nous reste à pénétrer dans sa demeure, où il rentre à l'approche de l'hiver. Son premier soin est de mettre sa maison en bon ordre, de calfater les fentes qui se sont faites dans les murailles, de les enduire de terre glaise, et de réparer le talus extérieur. Ces préparatifs sont terminés en décembre, à l'époque où la longue nuit polaire remplace les rayons du soleil, qui pour longtemps s'est caché sous l'horizon. C'est alors que chaque famille se rassemble dans sa hutte à l'entour du *tchouvale,* d'où s'élève une flamme pétillante, et qu'éclaire à peine une lampe remplie de graisse. Au dehors, une clarté terne apparaît à travers la plaque de glace qui garnit la croisée; de hautes colonnes de fumée s'élancent vers le ciel, tandis que des flots d'étincelles s'épar-

pillent sur les toits aplatis des habitations. Tout autour, et pelotés dans la neige, sont les chiens qui, quatre fois par jour, et plus souvent lorsqu'il fait clair de lune, interrompent le silence général par un affreux hurlement, poussé par plusieurs centaines de voix graves et aiguës.

L'hiver n'est point une époque d'oisiveté pour les habitants : s'il vous arrive de pénétrer dans une habitation par sa petite porte recouverte d'une peau d'ours ou de renne, vous y trouvez le maître de la maison et ses fils occupés à raccommoder leurs filets de crin, ou à fabriquer des arcs, des flèches et des piques. Durant ce temps, les femmes, assises sur les bancs le long des murs, ou par terre, préparent les peaux des animaux à fourrure rapportées par leurs maris, ou bien cousent des habits avec des nerfs de rennes en guise de fil. Un chaudron, placé dans l'âtre, contient le poisson pour la nourriture des chiens; là se prépare aussi le dîner de la famille : il consiste en poisson grillé ou cuit dans de la graisse, et plus rarement en viande de renne. Lorsqu'un visiteur survient, on lui

offre des *aladyas*[1] faits avec le caviar rouge, ou de petits pâtés dont la pâte a été pétrie avec de la farine de mouksoune, et farcis avec des estomacs de poisson en hachis, ou de la viande de renne en purée. Joignez-y la strouganina[2], la youkola, les langues de renne fumées, la graisse de renne fondue, la moelle de renne, qui se mange crue, du beurre yakoute gelé, et de la marochka (*rubus chamemorus*) gelée : en un mot, on a soin d'offrir à l'étranger ce que le ménage possède de plus recherché. La table, placée dans une encoignure, auprès de la porte, est couverte d'un morceau de filet de crin en guise de nappe; et des copeaux de bois, très-minces, remplacent les serviettes : ce dernier objet est toujours une preuve de luxe! Si l'étranger demande du sel, on lui en sert, mais jamais autrement; car les gens du pays ont pour cet assaisonnement le dégoût le plus prononcé. A Nijné-Kolimsk, mais seulement chez les plus riches habitants, on offre du thé

[1] Sorte de flan. (T.)

[2] Poisson gelé que l'on mange cru avant qu'il ait eu le temps de dégeler.

aux visiteurs, qui y mettent fondre du sucre candi de la Chine. Des morceaux de youkola remplacent les biscottes, car la farine est ici très-chère, et ne sert guère qu'à faire une boisson que l'on nomme *zatourane :* on la prépare en faisant frire de la farine dans du beurre ou de la graisse de poisson, et en délayant cette pâte dans de l'eau. Cette boisson (quand le beurre employé est de bonne qualité) est fort utile en route; car elle est nutritive, réchauffe en hiver, et n'a point une saveur désagréable.

C'est ordinairement en hiver, au bord de la rivière glacée, que s'arrangent les mariages : les jeunes filles qui s'y rendent vers midi pour puiser de l'eau ont bien soin, pour peu qu'elles aient quelques prétentions à la beauté et l'espoir de se marier, de se parer avec toute la recherche possible. Les amies se rassemblent, forment des groupes, se racontent les nouvelles du village, et se donnent rendez-vous pour passer la soirée ensemble. Des jeunes gens s'y réunissent de leur côté, et s'empressent d'aider les belles Kolimskiennes à remplir leurs cruches.

Pendant le laps de temps qui sépare Noël des Rois, comme pendant le carnaval et la semaine sainte, Nijné-Kolimsk s'anime un peu. Les jours de fêtes solennelles, tous les habitants, vêtus d'habits neufs, se rendent à l'église au premier coup de cloche. Ces jours-là, il y a parfois des réunions le soir. Voici comment se passent ces soirées : les hommes, réunis en un groupe, entourent le foyer ou bien se tiennent debout dans l'appartement, tandis que les femmes demeurent assises sur les bancs qui longent les murs. La soirée commence par divers jeux entremêlés de chant, puis arrive la danse, nonobstant l'exiguïté du local; au reste, ce genre de danse n'exige pas beaucoup d'espace, car il ne consiste guère qu'en pas exécutés sur place. Le thé se sert dans le chaudron même qui a servi à faire bouillir l'eau, et l'on en boit des quantités incroyables; dix à douze grandes tasses forment une portion très-ordinaire. Une table couverte de friandises est placée, en pareil cas, dans l'angle droit de la chambre; on y trouve de la youkola, de la strouganina, du

beurre, et quelquefois, comme objet de luxe, des petites noisettes fournies par la pomme de cèdre; enfin, l'eau-de-vie, quoique très-chère, figure aussi dans ces réunions, et y tient une place distinguée!

On fête chaque année le carnaval : des montagnes revêtues d'un plancher de glace sont élevées pour cette circonstance, et les habitants du hameau s'amusent à y glisser; c'est là, il faut l'avouer, un singulier divertissement pour des gens qui vivent au milieu d'éternels frimas. Tel est le genre de vie des habitants de Nijné-Kolimsk, en hiver, qui, nonobstant quelques instants de gaieté, est d'une extrême monotonie. Cependant, malgré l'horreur du climat, l'absence de jour et la privation de tout ce qui contribue à rendre la vie douce, les habitants de ce hameau, pourvu que la pêche et la chasse aient été satisfaisantes, ont non-seulement l'air satisfait, mais même jusqu'à un certain point heureux!

Les hommes sont fortement constitués; leur taille est au-dessus de la moyenne; et parmi les jeunes filles on en rencontre de

jolies. Les maladies aiguës sont rares, et les vieillards conservent de la vigueur jusqu'à un âge très-avancé : l'exercice que ces hommes font en plein air, soit en voyageant en narta, soit en parcourant la toundra sur des patins de glace, est la principale cause de leur bonne santé et de leur vigueur. Le scorbut, si commun dans les régions à l'ouest, est fort rare à Nijné-Kolimsk : cela provient de ce que les habitants, qui manquent de sel, font geler leurs provisions de viande et de poisson pour les conserver, au lieu de les saler.



CHAPITRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820 ET 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE QUATRIÈME.

Fondation de Nijné-Kolimsk, au delà du 60° de latitude. — *Ostrog*, forteresse. — Objets provenant de l'expédition du capitaine Billings, en 1785. — Mon habitation; *esprits immondes*. — Arrivée de M. Matioucbkine, de l'embouchure de la Kolima. — Approvisionnements non préparés; l'activité de cet officier y supplée. — Observatoire improvisé. — Énormité des approvisionnements pour l'expédition. — Yakoutes, Youkaguires, etc., assemblés en conseil. — On s'occupe de réunir six cents chiens pour nos attelages. — Mes instructions. — Renseignements fournis par les habitants sur les expéditions antérieures. — Doutes fondés relativement à l'exactitude des faits rapportés par Andréyeff, en 1762. — Travaux astronomiques. — Aurores boréales. — Inondation subite. — Arrivée de M. Cochrane, voyageur anglais. — Le jour de l'an. — Singuliers effets d'optique produits par la réfraction. — Fête donnée aux habitants. — Vaisseaux de Billings échoués dans un bois. — Arrivée de M. Kozmine de Yakoutsk. — Arrivée de marchands se rendant à la foire d'Ostrovnoyé. — La

foule afflue à Nijné-Kolimsk; achats et ventes; tableau du marché. — Passion des habitants pour la chicane. — Le carnaval et ses plaisirs. — On annonce que les Tchouktchas approchent en grand nombre d'Ostrovnoyë; les marchands se hâtent de s'y rendre. — Circonstances qui m'obligent à modifier cette année le plan de notre voyage. — Départ de M. Matiouchkine pour Ostrovnoyë.

CHAPITRE QUATRIÈME.

SÉJOUR A NIJNÉ-KOLIMSK.

ANNÉE 1820 ET 1821.

Nijné-Kolimsk fut fondé, suivant Ficher, en 1644 par Michel Stadoukhine, Cosaque de Yakoutsk, qui commença par bâtir un ostrog, une église et quelques yourtes sur le bras septentrional de la Kolima. Les ruines de ce fort existaient encore il y a soixante ans, et c'est ce qui a fait donner le nom de Staroostrojski (du vieux fort) à ce bras du fleuve. Le hameau de Nijné-Kolimsk a été transporté depuis lors dans l'île formée par l'autre bras[1]. La Kolima a en cet endroit 3 verstes de largeur. L'horizon est borné au sud par les montagnes qui bordent l'Aniouy, les Béliyé-Kamni, la Pantéléyevskaya-Sopka, et le *Sourovoy-Kamene*[2], montagne

[1] Latitude de l'Ostrog, 68° 3′ 53″; longitude E. de Greenwich, 160° 35′; décl. de l'aimant, 9° 56′ à l'E.; incl. 77°, 31″ $\frac{1}{2}$.

[2] *Béliyé-Kamni*, les pierres blanches; *Pantéléyevs-*

qui a la forme d'un toit. Une toundra, dont l'œil n'aperçoit pas les limites, et sur laquelle croissent quelques mélèzes rabougris et des jets de saule, s'étend à l'est et à l'ouest. L'ostrog actuel est une forteresse en bois, composée d'une enceinte quadrangulaire entourée d'une haute muraille, aux angles de laquelle s'élèvent quatre petites tours à toits pointus. Cette enceinte renferme un corps de logis où se trouvent le tribunal, les bureaux de l'administration, et des magasins. On me fit voir, dans l'un d'eux, quelques objets provenant des expéditions du capitaine Lapteff, en 1739, et du capitaine Billings, en 1785[1]. Nijné-Kolimsk renferme actuellement quarante-deux maisons et une église, indépendamment de la forteresse.

On m'assigna pour habitation, à mon arrivée, la maison la plus belle du hameau. Comme elle n'avait point été habitée depuis fort longtemps, elle passait pour être hantée par des

kaya-Sopka, le volcan de Pantéley; *Sourovoy-Kamene*, le sombre rocher.

[1] Voyez le Précis au commencement du volume.

esprits immondes! C'était une simple *isba*[1], plus spacieuse, mais pareille à toutes celles du village, et qui ne contenait que deux chambres. Je plaçai mes domestiques dans la première de ces pièces, où se trouvait un poêle russe[2]; elle me servit en même temps de cuisine. Je m'établis dans la seconde, qui, disposée à la mode du pays, avait un *tchouvale* au lieu de poêle. Une faible clarté pénétrait à peine, dans nos deux chambres, par deux petites fenêtres garnies de plaques de glace. L'ameublement se composait d'un banc pour bois de lit, d'une table mal assurée, et d'une chaise assujettie par des lanières en cuir. Afin que l'air n'entrât pas immédiatement par la porte, je fis construire à l'extérieur une espèce de tambour, qui contribua beaucoup à rendre ma chambre chaude. Malgré ce rustique équipement, le peu d'espace et le mauvais renom du logis, j'y passai l'hiver assez commodément.

Je venais de mettre pied à terre à Nijné-

[1] Maison du paysan russe, construite en poutres superposées.

[2] Grand four.

Kolimsk quand arriva M. Matiouchkine, venant de l'embouchure de la Kolima, où je l'avais chargé de prendre des renseignements sur les résultats de la pêche. Il faisait nuit; on servit le thé, et le récit des incidents de nos voyages remplit les heures de la première soirée que nous passions ensemble si près de la mer Glaciale. Les *nartas*, la manière de pêcher, les rennes, les incidents du voyage, et surtout, *le froid de la Sibérie*[1], devinrent naturellement les sujets de notre entretien. Ce froid était déjà si sensible, que nous nous décidâmes à ne point quitter nos pelisses, nos bottes et nos bonnets fourrés.

Le lendemain matin ce fut le tour des

[1] C'est qu'en effet le climat du nord de la Sibérie diffère autant de celui de Saint-Pétersbourg, que ce dernier du climat de Paris. Quelque rigoureux que soit le climat de la capitale, l'hiver n'y dure en tout que cinq mois; l'autre moitié de l'année se passe loin de la neige, et l'été y est souvent aussi brûlant qu'en Italie. Mais dans les régions que décrit l'auteur, l'hiver est à peu près perpétuel, et le froid, qui, à Saint-Pétersbourg, atteint rarement à 25 degrés Réaumur, s'y élève fréquemment à plus de 40 degrés. (T.)

affaires. M. Matiouchkine me rendit compte des mesures qu'il avait prises pour nous mettre en état de commencer nos courses d'exploration, ainsi que de la négligence des autorités locales de Sredné-Kolimsk. En effet, malgré les ordres précis du chef du district de Yakoutsk, aucun approvisionnement de poisson pour la nourriture de nos attelages n'avait été fait; on n'avait point amené les pièces de bois nécessaires pour la construction d'un observatoire; enfin une cabane de refuge que l'on avait ordonné de bâtir près du cap Baranoff n'avait pas été construite. Tant de négligence aurait eu des suites funestes pour l'expédition, sans l'activité de M. Matiouchkine, qui, à son passage par Nijné-Kolimsk, se hâta d'acheter, chez les habitants, la moitié de la quantité de poisson qui nous était nécessaire. Il parvint à faire élever une tour en bois au-dessus de la maison qui m'était destinée, malgré l'extrême rigueur du froid, qui, agissant sur l'acier, faisait éclater les haches comme du verre. Les travaux de cet observatoire improvisé étaient tellement avancés à mon ar-

rivée, que je pus, quelques jours après, y transporter nos instruments et commencer les observations.

Il était essentiel de compléter l'approvisionnement. C'est ce dont je m'occupai aussitôt que je me fus installé. Les notables de Nijné-Kolimsk, quelques chefs de villages habités par des Yakoutes, des Youkaguires et des Tchouvanetz des rives de l'Omolone et de l'Aniouy, se réunirent chez moi en conseil. Un prix, librement débattu, fut fixé de gré à gré pour les objets à fournir; on stipula également les termes des fournitures et la quote-part de chaque fournisseur: les uns devaient livrer des peaux de renne pour notre *ourose*, ou tente de voyage; d'autres, des côtes de renne gelées pour la nourriture des chiens, des pièces de bois de bouleau pour la construction d'une baydare[1] avec les accessoires nécessaires, et des bois courbes pour patins de traîneaux. Ce furent les habitants de Nijné-Kolimsk et des villages envi-

[1] Bateau plat fait de bois et de cuir. Sa légèreté est telle, que quelques hommes peuvent en transporter une sur leurs épaules. (T.)

ronnants qui se chargèrent de compléter notre approvisionnement en poisson gelé, ce qui n'empêcha pas que nous fîmes venir du poisson sec de plus de 800 verstes (plus de 85 myriamètres). Le préparatif le plus essentiel restait encore à faire : c'était de nous procurer un nombre suffisant de chiens forts et bien dressés ; je chargeai de ce soin un Cosaque nommé Tatarinoff, qui passait pour très-habile dans cette partie. Cependant tous les obstacles n'étaient pas surmontés : nos fournisseurs de Nijné-Kolimsk témoignaient de la méfiance sur l'exactitude des paiements, et les autorités locales, bien loin de nous aider, faisaient ce qu'elles pouvaient pour accroître les difficultés. L'ispravnik (bailli) s'efforçait de me décider à réduire les approvisionnements demandés : dans l'espoir de me faire renoncer à l'entreprise, il me parlait des dangers affreux que nous allions courir au milieu de plaines glacées, avec des attelages hors d'état de supporter ces fatigues, et des guides inexpérimentés ; ou bien il me dépeignait, en termes énergiques, le caractère faux et cruel des ha-

bitants des côtes de la mer Glaciale. N'ayant personne à consulter, je crus devoir céder sur un point, et de crainte de ruiner les habitants, comme on me l'assurait, je réduisis de beaucoup les approvisionnements, ce qui fut cause que nous manquâmes plus tard du nécessaire.

Les instructions de l'Amirauté me prescrivaient de partager l'expédition en deux détachements, aussitôt qu'elle aurait atteint le cap Chélagsk. Je devais me diriger de ce point vers le nord, à la tête de l'un d'eux, pour aller à la découverte d'une terre que l'on supposait exister dans cette direction, tandis que le second détachement ferait route à l'est, le long des côtes de la mer Glaciale, et s'avancerait aussi loin qu'il lui serait possible. Pour l'exécution de ce plan il nous fallait cinquante-quatre nartas attelées de six-cents chiens; c'était énorme! surtout quand on songe que nous n'avions que deux mois devant nous pour nous préparer à partir. Cependant, à force de persévérance et d'activité, les préparatifs furent terminés en temps opportun.

Tout en travaillant à ces apprêts, nous

avions soin de recueillir les renseignements que les habitants pouvaient nous donner sur le compte des expéditions précédentes. L'*ispravnik*, principale autorité de Nijné-Kolimsk, étant parti le 30 novembre pour percevoir le yasak[1] des Toungouses et des Youkaguires des rives de l'Aniouy et de l'Alazéya, nos préparatifs ne purent continuer avec la même activité en son absence, et ce moment de repos fut consacré à nous mettre en rapports d'intimité avec les habitants. Il résulta des entretiens que j'eus avec eux, qu'ils se souvenaient encore du séjour que les trois arpenteurs Liseff, Poutchkareff et Léontieff firent à Nijné-Kolimsk en 1767. Quant au sergent Andréyeff[2], on se rappelait confusément d'un voyage qu'il avait fait sur les rives de l'Indiguirka et aux Iles-aux-Ours, mais nul n'avait la moindre idée ni n'avait jamais entendu parler *de la terre située au nord de ces îles, et habitée par une nombreuse tribu nomade possédant d'immenses troupeaux de*

[1] Tribut en pelleteries.

[2] Voyez le précis en tête du volume.

rennes, dont il est fait mention dans le journal de ce voyageur. Il semble étrange que tout souvenir d'une découverte aussi importante ait disparu, tandis que les habitants de Nijné-Kolimsk ont encore quelque idée du voyage de Pavloutski, en 1731, lequel, par conséquent, fut bien antérieur au voyage d'Andréyeff; cette circonstance doit inspirer quelque défiance sur la véracité des récits de ce dernier.

C'est ainsi qu'occupés sans cesse de travaux variés; tantôt dans notre observatoire à observer le cours des astres et à faire des calculs astronomiques, tantôt nous élançant en narta à travers la toundra pour éprouver la vitesse de nos chiens, ou bien nous appliquant à interroger les souvenirs des habitants, nos journées se passaient avec une étonnante rapidité. Le majestueux phénomène des aurores boréales attira plus d'une fois notre attention, et toujours avec un redoublement de surprise. Grâce à ce phénomène, la longue nuit polaire s'éclaire de temps en temps : divers dans ses aspects, c'était quelquefois un arc-en-ciel à peine coloré, qui dessinait

sa longue courbe sur le firmament; d'autres fois, des colonnes de feu, s'élevant à l'horizon, parcouraient lentement le ciel, ou le traversaient avec rapidité. Des faisceaux lumineux s'attachaient au ciel; d'immenses jets de lumière s'en échappaient, montaient jusqu'au zénith, pour s'épandre ensuite en rayons, tandis que la lune apparaissait entourée d'une auréole lumineuse! Enfin les transformations les plus imprévues prêtaient à ces clartés des formes bizarres, qui, se détachant dans la profondeur de la nuit sur un fond d'un bleu-noir, donnaient à cette fantasmagorie quelque chose d'étrange, qui enchaînait les regards de l'observateur. Les gens du pays attribuent ce phénomène à la poussière d'eau produite par le rejaillissement des vagues contre les montagnes de glace, laquelle réfracte la vive clarté des blocs de glace, de manière à s'offrir à l'œil sous forme de *spolokh*, ou piliers lumineux.

Nous assistâmes, le 2 décembre, à un genre de spectacle nouveau pour nous. L'eau de la Kolima, refoulée par le vent, rebroussa

chemin avec une telle rapidité, qu'elle emporta les filets descendus dans l'eau par des ouvertures faites dans la glace. Bientôt de longues crevasses la sillonnèrent, et la rivière sortit de son lit, en amenant une grande quantité de poissons, ce qui annonçait que la pêche serait abondante en automne.

Notre société s'accrut, le 31 décembre, d'un hôte dont l'arrivée nous surprit beaucoup : c'était M. le capitaine Cochrane, célèbre en Angleterre par les longs voyages qu'il avait faits à pied. Si sa présence en une pareille contrée nous étonna, elle nous causa encore plus de plaisir, séparés comme nous l'étions du monde civilisé.

Il fit 37 degrés de froid le jour de l'an. Le disque du soleil, qui aurait dû se montrer à l'horizon dès le 28 décembre, était encore caché derrière les montagnes de glace qui bordaient les marécages vers le bas de la Kolima. Alors un brouillard, d'un blanc grisâtre, s'étendit sur les arbrisseaux rampants de la toundra, et le ciel se teignit d'un faible reflet lumineux. Le froid, à cette époque, était affreux : nous eûmes 39 degrés

de froid du 3 au 4 janvier, et 40 degrés le lendemain! L'air condensé coupait la respiration, et les plaques de glaces qui garnissaient nos croisées se crevassèrent. Quoique je fisse grand feu, ma chambre était si froide, qu'il me fut impossible de quitter un seul instant ma pelisse et mes bottes fourrées. Pour empêcher l'encre de geler dans l'encrier, il fallut le mettre tremper dans un bocal rempli d'eau chaude.

La force de la réfraction, dans ces latitudes, produit de singulières illusions d'optique : les montagnes qui bordent l'horizon au midi de l'*ostrog* nous apparurent un jour revêtues de formes nouvelles : quelques-unes étaient déchirées; d'autres suspendues en l'air; d'autres, enfin, renversées, avaient pour base leurs sommets. En même temps, les rives de la Kolima se rapprochèrent, et, avançant vers nous, vinrent s'étaler sous les fenêtres de notre maison.

A cette époque, Nijné-Kolimsk était devenu fort animé : la rigueur du froid s'opposant à ce que l'on continuât la pêche sous la glace, vers l'embouchure de la Kolima, les pêcheurs reve-

naient en foule, et l'air y retentissait des bruyants aboiements de leurs attelages.

J'avais entendu vanter tant de fois les plaisirs qui animaient Nijné-Kolimsk à l'époque, déjà éloignée, où la pêche était plus abondante, et où les élans fréquentaient les rives de la Kolima, que l'idée me vint de donner une soirée aux notabilités de l'endroit, pour leur rappeler un peu le temps passé. Je choisis le jour des Rois pour cette réunion, et m'apprêtai à recevoir la société dans une maison spacieuse appartenant à un Cosaque, seul artiste que possédait Nijné-Kolimsk : il raclait du violon, et devait à lui seul tenir lieu d'orchestre. Des lampes, où brûlait de l'huile de poisson, éclairaient la salle de bal, qui avait moins de 5 mètres en carré. On avait étendu sur les murs et les bancs placés à l'entour, une petite étoffe de coton quadrillée; et du sable fin, jaune comme l'or, avait été répandu sur le plancher. Les rafraîchissements destinés aux dames consistaient en thé, accompagné de *quelques morceaux* de sucre, et de petites noisettes extraites de la pomme de

cèdre. Le souper leur succéda : des pâtés, de la *strouganina*, de la *youkola* et de la cervelle de renne gelée en faisaient un repas tout à la fois substantiel et recherché. Ce fut à cinq heures que les personnes invitées commencèrent à se réunir, parées de leurs plus belles pelisses. Lorsque la société fut au complet, les dames d'un certain âge, assises sur des bancs, le long des murs, se mirent à chanter des chansons du pays, tandis que les jeunes femmes et les jeunes filles, réunies dans le milieu de la pièce, y jouaient à divers jeux, ou bien dansaient gravement, et en silence, aux sons bizarres d'un violon monté de cordes de soie tordue avec des nerfs de renne. Tels furent les plaisirs de cette réunion ; elle se termina à dix heures, et parut avoir produit l'impression la plus favorable sur l'esprit de mes hôtes.

Le lendemain, nous allâmes voir des curiosités dignes d'intéresser des marins : c'étaient les vaisseaux du capitaine Billings, le *Pallas* et le *Yasaktcha*, qui, après être restés longtemps mouillés dans la Kolima, avaient été transportés dans un bois par une inonda-

tion. Je fus surpris de les trouver encore en bon état après être demeurés, pendant un demi-siècle, exposés aux intempéries de l'atmosphère. On nous montra, à notre retour, des objets provenant de l'expédition du capitaine Lapteff, en 1739 : c'étaient des mortiers et des bombes avec lesquels il s'était proposé de rompre les glaces.

M. Kozmine nous rejoignit le 2 février. Il arrivait de Yakoutsk, et amenait un transport considérable d'objets divers et de vivres pour l'expédition. Il me fit présent de quarante livres de viande de renne fraîche et gelée, et de plusieurs cruches de crême également gelée, toutes choses rares à Nijné-Kolimsk. La crême nous fit surtout beaucoup de plaisir, car elle nous permit de prendre du thé à la crême comme nous en avions l'habitude.

On touchait alors à l'époque de l'année la plus brillante pour Nijné-Kolimsk, celle où les marchands de Yakoutsk y arrivent en se rendant à la foire d'Ostrovnoyë, sur les rives de l'Aniouy. Ils sont au nombre de vingt, à peu près, accompagnés d'un grand nom-

bre de chevaux chargés de marchandises, dont une partie s'écoule à Nijné-Kolimsk même. Tout le pays à l'entour se met en mouvement, quelque temps avant leur arrivée. Chacun se hâte d'apporter à Nijné-Kolimsk des pelleteries provenant d'animaux tués à la chasse, ou qu'il s'est procurées chez les Toungouses nomades de l'Alazéya, qui viennent camper tous les ans à l'embouchure de l'Omolone. Ces échanges sont très-avantageux aux habitants de Nijné-Kolimsk, qui, connaissant la passion des Toungouses pour le thé, le tabac et l'eau-de-vie, acquièrent souvent le produit d'une année entière de la chasse d'un Toungouse en échange d'une très-petite quantité de ces objets. Le goût que ces nomades ont pour les boissons fortes est tel, qu'il suffit de faire avaler au malheureux Toungouse quelques gorgées d'eau-de-vie pour l'avoir à sa discrétion. C'est ainsi que de grandes quantités de peaux de renard polaire (ces animaux sont très-nombreux dans les toundras habitées par les Toungouses) se payent avec quelques verres d'eau-de-vie! Ainsi approvisionnés de fourrures, acquises à vil

prix, les habitants de Nijné-Kolimsk les revendent à gros bénéfices aux marchands qui arrivent de Yakoutsk [1]. Les marchés une fois conclus, et les ventes opérées, la plupart du temps au comptant, les détaillants du lieu élèvent les prix de ces mêmes marchandises à un taux exorbitant.

Essayons de donner une idée de cette espèce de foire, ouverte chemin faisant, et qui précède la véritable foire d'Ostrovnoyë. Tout s'anime à Nijné-Kolimsk plusieurs jours avant

[1] Voici quels furent les prix les plus bas des principales marchandises sur le marché de Nijné-Kolimsk, à l'époque de notre séjour : Tabac de Tcherkask, en feuilles, 3 roub. $\frac{1}{2}$; sucre rafiné, 4 roub. $\frac{1}{2}$; sucre candi de la Chine, 3 roub.; thé ordinaire, 9 roub.; fil fin, 3 roub. $\frac{1}{2}$ la livre. Eau-de-vie de grains, 13 roub. $\frac{1}{2}$ les 24 décalitres. Perse, la pièce de six mètres, 10 roub.; étoffe soie et coton, la pièce de quatorze mèt., 30 roub.; grosse toile, les soixante-onze centimètres, 1 roub.; un mouchoir en tissu de coton, 4 roub. Fourrures : une peau de renard rouge, de 8 à 19 roub.; *dito*, de renard noir, de 50 à 150 roub.; d'isatis blanc, de 2 $\frac{1}{2}$ à 3 roub.; *dito*, bleu, de 7 à 10 roub.; de zibeline, de 10 à 40 roub. Poissons : un sterlet de vingt livres, 5 roub.; une nelma de trente livres, 5 roubles.

l'arrivée des marchands de Yakoutsk; yourtes et maisons se remplissent d'une foule d'hommes différents de costumes comme de pays, tandis que de nombreuses troupes de chiens errent à l'entour des habitations. On voit les cochers des *nartas* aller et venir, très-occupés à faire la police et à maintenir l'ordre parmi cette peuplade canine, composée de bêtes qui, n'étant pas habituées à habiter pêle-mêle, ont fréquemment entre elles des démêlés et même de sanglants combats. Cependant, les propriétaires des maisons ont eu soin de les préparer pour recevoir leurs hôtes; ils ont garni les croisées de nouvelles plaques de glace; les fourrures ont été soigneusement battues et nettoyées, et les traîneaux mis en état. Chacun a l'œil à l'horizon; l'anxiété de l'attente est peinte sur tous les visages, quand tout à coup apparaît au loin un énorme nuage de poussière : ce sont les marchands de Yakoutsk! Aussitôt toute la population valide court à la rencontre d'amis ou de connaissances, dont on a été séparé depuis un an. Des chants se mêlent aux élans de joie, et c'est au milieu

des démonstrations les plus vives que la cavalcade entre dans l'ostrog. De là, chacun s'en va occuper la maison où il s'était arrêté l'année précédente. Toutes les cabanes du hameau se remplissent, et leurs nouveaux et joyeux hôtes, oubliant pour l'instant fatigue et affaires, y passent plusieurs jours à boire et à se divertir. Sur ces entrefaites, arrive l'ispravnik (bailli) de Sredné-Kolimsk, pour percevoir l'impôt et veiller à l'ordre. A l'arrivée du magistrat, la passion du pays pour la chicane se réveille, les plaisirs cessent, et des querelles les remplacent. Le pauvre ispravnik ne sait auquel entendre, tellement il est assailli par des plaideurs acharnés qui viennent s'accuser les uns les autres et exposer leurs griefs devant son tribunal!

Mais le carnaval arriva, et sa folle joie parvint à distraire les plaideurs. Nous fîmes de notre mieux pour contribuer à l'égayer : une *montagne russe*, garnie de glace, et ornée des pavillons de Lapteff et de Billings, que l'on retira pour cette occasion des magasins, avait été construite par nous; plusieurs buffets, où l'on l'on distribuait à tout venant du thé

et des noisettes de cèdre, furent disposés aux alentours. Une pareille libéralité fit sur la population des environs l'effet de l'aimant; Cosaques et marchands, femmes et jeunes filles accouraient de toutes parts pour se faire *ramasser* sur une peau de renne; et l'on ne songea plus pendant toute cette journée qu'à se divertir : le temps l'avait favorisée, car grâce au *vent chaud* qui se mit à souffler le 18 (premier jour du carnaval), le froid descendit de 32 degrés à 4 degrés.

Mais voici qu'apparaît un Cosaque arrivant d'Ostrovnoyë pour annoncer que les Tchouktchas s'avancent vers ce fort. A cette nouvelle, l'*ispravnik* se hâte ordinairement de remettre à l'année suivante les procédures entamées, et de se rendre à Ostrovnoyë pour y devancer les Tchouktchas. Il y est suivi par les marchands de Yakoutsk, auxquels les habitants louent des nartas, et même assez cher. Alors Nijné-Kolimsk redevient calme et désert jusqu'au retour de ces marchands, qui, au reste, lorsqu'ils s'en retournent à Yakoutsk, à la fin de l'hiver, ne font que passer par Nijné-Kolimsk sans y séjourner. Le

printemps, qui apparaît bientôt après, disperse les habitants de côté et d'autre pour vaquer aux travaux de la belle saison. On bouche alors les portes et les fenêtres des maisons, et tout symptôme de vie achève de disparaître du hameau.

Cependant tout était à peu près disposé pour nous mettre en route : de forts approvisionnements en poissons se trouvaient réunis à Soukharnoyë sur la *Kamennaya-Kolima*, à 120 verstes de l'*Ostrog :* les rives de l'Omolone nous avaient fourni les matériaux nécessaires à la construction des nartas : restait à se procurer, chez les Tchouktchas, des courroies en peau de morse, dont on se sert pour les consolider en place de ferrures. Quant aux traîneaux attelés que l'on s'était engagé à nous fournir, nous ne pûmes en obtenir qu'une partie, et encore n'arrivèrent-ils que tard, à la mi-mars. Au reste, on m'avait prévenu que, comptant voyager sur la mer Glaciale, il était de toute impossibilité de songer à partir plus tôt, à cause de l'extrême rigueur du froid dans les endroits ouverts et exposés à tous les vents;

froid que les chiens ne sont point en état de supporter.

Enfin la nouvelle si impatiemment attendue de l'approche des Tchouktchas nous parvint : vingt-six Tchouktchas, arrivant de la baie de Tchaounsk et des côtes de la mer Glaciale, se trouvaient déjà à Elope-Balo, à 90 verstes d'Ostrovnoyë ; ils étaient suivis à distance par un nombre considérable de Tchouktchas des environs du détroit de Béring. Les marchands se hâtèrent de partir, et M. Matiouchkine, accompagné de M. Cochrane [1], se mit en route avec eux, chargé par moi de la mission délicate de se rendre à Ostrovnoyë, pour s'y mettre en rapport avec les Tchouktchas, calmer les inquiétudes que notre prochaine visite pouvait inspirer à ce peuple naturellement soupçonneux, et leur faire sentir les avantages

[1] Le projet de ce voyageur était de se faire conduire au cap Tchoukotchi par des Tchouktchas, habitants de ce cap, et de là au détroit de Béring. Mais dès qu'il eut fait connaissance avec les Tchouktchas, il comprit ce qu'un tel projet avait d'aventureux, et l'abandonna.

qui devaient résulter pour leur commerce d'une appréciation exacte de leurs besoins ainsi que de la connaissance de leur pays e des côtes voisines.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PREMIER VOYAGE A LA MER GLACIALE ET AU CAP CHÉLAGSK.

ANNÉE 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE CINQUIÈME.

Préparatifs pour se mettre en route. — Départ de Nijné-Kolimsk. — Tchouktchas indépendants. — Huttes de Soukharnoyë; singulière manière d'y entrer. — Limite de la végétation. — Aspect des déserts de glace. — Équipement pour un pareil voyage. — *Nartas,* traîneaux du pays. — Le cap Medvégi. — Rochers fantastiques du cap Baranoff. — *Saybas,* dépôts de vivres sur la route. — Tente de voyage; son aménagement; comment s'y passait le temps. — Froid excessif; M. Matiouchkine court risque d'avoir les pieds gelés. — On met des bottes aux pattes des chiens. — *Toroses,* grandes montagnes de glace. — Difficultés que le froid oppose aux observations astronomiques. — Indice du séjour des Tchouktchas. — Huttes de Tchouktchas. — Phénomène produit par la réfraction. — Aurore boréale. — Vingt-quatre heures passées sans feu sur la mer Glaciale. — Rareté des vivres et ignorance sur la véritable position du cap Chélagsk : on croit l'apercevoir. — Superbe effet d'optique. — Arrivée au cap Chélagsk; difficulté de le reconnaître; aspect terrible du paysage. — Cap Kozmine. — Nécessité de rebrousser chemin. — Pyramide. — Retour au cap Chélagsk; croix plantée sur son sommet. — Arrivée à l'ile Sabadey. — Dépôts de vivres dévastés par les animaux sauvages. — Deux journées de voyage sans prendre de nourriture. — Retour à Nijné-Kolimsk. — Le docteur Kiber. — Arrivée de M. Matiouchkine d'Ostrovnoyë.

CHAPITRE CINQUIÈME.

PREMIER VOYAGE A LA MER GLACIALE ET AU CAP CHÉLAGSK.

ANNÉE 1821.

Décidé, comme je l'ai dit, à mettre à profit les traîneaux dont je pouvais disposer, et m'avancer vers l'est, le long des côtes de la mer Glaciale, aussi loin que les circonstances le permettraient, je quittai Nijné-Kolimsk, le 19 février, accompagné de M. Kozmine. Les trois nartas dans lesquelles nous devions voyager nous attendaient à Soukharnoyë, où je les avais expédiées longtemps d'avance, pour que le repos et une bonne nourriture préparassent leurs attelages à supporter les fatigues d'une route qui ne pouvait manquer d'être très-pénible. Six autres traîneaux, chargés de provisions, partirent pour le même endroit la veille même de mon départ. Afin d'engager des hommes sûrs et adroits à m'accompagner comme cochers, il fallut

recourir à la ruse, et faire semblant de n'avoir d'autre projet que de visiter les deux caps Baranoff; car fort peu de chasseurs de Nijné-Kolimsk s'aventurent à 50 verstes au delà du *Bolchoy-Baranoff-Kamene*, tant est grande la frayeur que leur inspirent les Tchouktchas: on peut dire, en thèse générale, que tout le rivage à l'est de ce cap leur est complétement inconnu. Néanmoins ils ne firent point difficulté de m'accompagner, et je pus choisir les meilleurs guides.

Nulle habitation ne s'élève sur la longue ligne de côtes qui sépare l'embouchure de la Kolima du cap Chélagsk; seulement, et à de rares intervalles, les Tchouktchas y viennent chasser ou ramasser du bois flotté; mais tout comme les riverains de la Kolima ne dépassent point la limite orientale du cap, les Tchouktchas ne dépassent point sa limite occidentale; et l'espace compris entre ces deux limites, dont l'étendue est de 25 lieues, n'est visité par personne. C'est au delà de ce terrain neutre, dans des plaines couvertes de mousse, que les Tchouktchas indépendants font paître leurs innombrables trou-

peaux de rennes. Quelques-unes des tentatives faites à diverses époques pour pénétrer sur leur territoire ont manqué, d'autres ont même été désastreuses, tant cette peuplade est jalouse de son indépendance et voit avec déplaisir le moindre indice d'une domination future; il était donc essentiel, sous peine de manquer dès l'abord le but de notre voyage, de nous concilier leur bienveillance: c'est dans ces dispositions que nous nous mîmes en route.

Un sentier passable, qui serpentait entre de petits buissons, nous amena, à la tombée de la nuit, au village de Tchernooussoff, à 45 verstes de Nijné-Kolimsk. Le lendemain, après avoir fait 20 verstes, nous atteignîmes le village de Labazni. Plus loin, à l'embouchure du bras droit de la Kolima, et à l'extrémité d'une île très-basse, s'élèvent deux misérables *huttes de refuge*[1], fréquentées par les chasseurs de Nijné-Kolimsk, et auxquelles on a donné le nom de Soukharnoyë. Ce lieu

[1] On en rencontre de distance en distance dans les déserts du nord de la Sibérie. Leur nom indique assez leur destination.

est à peu près sur la limite de la végétation ; car à 50 verstes au delà, les buissons rares et rabougris, que l'on rencontrait naguère végétant par-ci par-là, disparaissent tout à fait, et l'œil n'aperçoit plus qu'une plaine de neige unie et sans bornes, dont l'affreuse uniformité n'est interrompue que par quelques piéges à renards. Non! il faut renoncer à décrire l'impression que fait éprouver un pareil désert! elle n'est comparable à rien, et le voyageur qui le parcourt, fatigué de chercher vainement un objet quelconque sur lequel il lui soit possible de fixer les regards, se réjouit à l'approche de la nuit, qui du moins amène un changement, et voile cette immense nappe blanche, aussi éclatante que monotone!

Il commençait à faire obscur lorsque j'appris que nous étions au moment d'arriver à Soukharnoyë. En effet, des nuages de fumée mêlée d'étincelles s'élevaient devant nous; mais sans qu'il fût possible de concevoir d'où s'échappait cette fumée, car nous n'apercevions nuls vestiges d'habitations : je regardais de côté et d'autre dans l'espoir de les découvrir, lorsque nos chiens, hors d'ha-

leine, tournèrent brusquement, et s'arrêtèrent au pied d'un talus de neige : c'était une des deux huttes de Soukharnoyë [1]. Je demeurai ébahi, et ne concevais pas comment ce monticule de neige pouvait renfermer une demeure d'homme, lorsqu'à ma grande surprise une tête apparut de dessous la neige, puis le corps à la suite; bref, nos trois Cosaques nous arrivèrent ainsi, l'un après l'autre, à quatre pattes. Il s'agissait d'entrer à notre tour dans cette bizarre demeure, et quelque incommode que me parût le procédé, le froid et la fatigue l'emportèrent sur la répugnance, et nos Cosaques, nous montrant le chemin, nous introduisirent par une ouverture pratiquée dans la hutte, sous le vent, dans un réduit qui avait tout au plus un mètre et demi de hauteur, mais où brûlait un excellent feu. Pressés de nous réchauffer, et fort satisfaits de pouvoir manger quelque chose de chaud, nous oubliâmes l'horreur de ce réduit et même l'épaisse fumée qu'un vent impétueux y refoulait; et, après avoir

[1] Longitude, 161° 43′ 41″ à l'ouest de Greenwich.

solidement soupé, nous nous enveloppâmes bravement dans nos pelisses, nous couchâmes et dormîmes le mieux du monde jusqu'au lendemain.

C'est de ce point que notre excursion allait véritablement commencer; car c'était là que *nartas* et provisions nous attendaient; aussi consacrâmes-nous toute la journée du lendemain à nos apprêts pour un voyage si différent de tous ceux que l'on fait habituellement, que je crois devoir donner quelques détails sur ces préparatifs. Nous emportions avec nous les objets suivants; savoir : une tente, deux haches, une lanterne, une plaque en tôle pour foyer, un trépied en fer, une bouilloire et un chaudron. Le coucher se composait d'une peau d'ours en guise de matelas, et de peaux de rennes doubles pour draps de lit. Nos habits, façonnés à la mode du pays, étaient également en peaux de rennes. Nous avions des vivres pour deux mois, et une énorme cargaison de poisson, destiné à nourrir les chiens. Chaque voyageur avait un fusil avec cinquante cartouches à balles, une pique, et un grand cou-

teau de chasse suspendu à la ceinture. Nos six nartas de transport, pesamment chargées, de 400 kilogrammes chacune, étaient recouvertes de peaux assez solidement fixées pour que le traîneau pût verser sans que rien se dérangeât. Le cocher est fort mal assis sur ces sortes de traîneaux, qui sont longs et étroits[1] : il se place de côté, et est toujours prêt à sauter à terre à la moindre apparence de danger : d'une main il tient une longue courroie, dont l'extrémité opposée est fixée au traîneau, et de l'autre un fort bâton garni de grelots, qu'il agite en l'air pour diriger les chiens, ou sur lequel il s'appuie en cas de besoin. M. Kozmine et moi n'étions pas mieux assis, car la forme particulière de la *narta* n'admet point une position plus commode; d'ailleurs, placés, chacun dans notre traîneau, derrière le cocher, nous devions aussi nécessairement faire preuve d'agilité et sauter à terre fort souvent pour remettre le traîneau dans la bonne voie.

Grâce à la neige, fortement durcie, nous

[1] Voir la figure en tête du tome II.

avancions grand train et faisions près de 13 kilom. à l'heure. Le 21 février, au matin, nous eûmes un froid de 26° : quoique le soleil se tînt très-bas, M. Kozmine réussit à prendre hauteur à l'aide de l'horizon artificiel [1].

Les chiens des traîneaux ont l'habitude de pousser un long et fort hurlement au moment de partir : je me réveillai à ce bruit le 22 février, de bonne heure ; mon premier soin fut d'expédier en avant nos nartas de transport au Mali-Baranoff-Kamene [2], à 40 verstes au delà. Puis, nous nous mîmes en route à 9 heures. Afin de marcher dans un ordre régulier, j'établis que ma narta s'avancerait toujours en tête du convoi, et que celle de M. Kozmine formerait l'arrière-garde : chacun de nous devait noter la direction suivie par son traîneau et calculer les distances d'un point à un autre d'après l'allure des chiens, que nous avions eu soin d'étudier à Nijné-Kolimsk : la moyenne, entre ces obser-

[1] Latitude, 69° 31′ 22″; déclinaison, 13° ½ à l'est.

[2] Nos chiens faisaient de 6 ½ à 12 ½ kilomètres à l'heure, suivant que la voie était plus ou moins accidentée. Lat. de ce cap, 69° 41′ 49″; long., 163° 20′.

vations, était régulièrement inscrite chaque soir; et ce fut d'après ces données que nous dressâmes notre carte.

Arrivés au cap de Medvégi, nous traversâmes la langue de terre qui le joint au continent; et, glissant sur une neige aussi ferme qu'unie, non sans culbuter de temps en temps, nous atteignîmes, vers les trois heures de l'après-midi, une *hutte de refuge* près de laquelle coule une petite rivière, alors gelée. A côté s'élevait une croix en bois que le capitaine Billings avait plantée en 1787 : la surface glacée de la mer, que nous avions sous les yeux, était parfaitement unie; un épais brouillard bornait l'horizon au nord.

L'entrée de la hutte était tellement obstruée par la neige, que nous dûmes renoncer à la déblayer, et prendre le parti de nous frayer un passage à travers le toit : l'intérieur était également rempli de neige. Chacun se mit au travail; on vida la hutte; une heure après le toit se trouvait réparé et un bon feu brûlait au milieu d'un gîte, tellement petit, que quatre voyageurs seulement parvinrent à s'y caser : le restant

dut se contenter de la tente de voyage, où du moins l'on était à sec, tandis que l'eau ruisselait le long des murs de notre habitation.

La soirée se passa à comparer et à mettre en ordre les observations faites en route, qui se trouvèrent concorder parfaitement avec celles du capitaine Billings et la carte de Saritcheff[1]. La rive droite de l'embouchure de la Kolima est formée de schiste noir, et couverte de bois flotté. La côte, à partir de ce point jusqu'à l'endroit où nous nous trouvions, est généralement plate; quelques rochers, qui s'avancent dans la mer, la coupent çà et là. A 14 verstes au delà de Soukharnoyë, nous rencontrâmes le *mayak* ou tour en bois que le capitaine Lapteff éleva en 1739, pour faciliter aux embarcations l'entrée du fleuve.

On se remit en route le lendemain à la pointe du jour, par un temps clair et un

[1] L'un des officiers supérieurs de l'expédition du capitaine Billings. On a de lui l'historique de cette expédition, publié en langue russe. (T.)

froid de 27 degrés. La route était bonne, tandis que le rivage devenait de plus en plus abrupte. Les 14 verstes qui nous restaient à faire pour arriver au Bolchoy-Baranoff-Kamene furent rapidement franchies ; une hutte, plus mauvaise que la précédente, bâtie près du cap, nous reçut dans ses parois froides et humides; mais grâce à d'épaisses fourrures, nous y passâmes la nuit passablement bien. Les rochers qui hérissent les montagnes du cap Baranoff ont les formes les plus fantastiques : l'œil croit y découvrir des figures d'hommes et d'animaux gigantesques, circulant entre des tours et des pans de murailles à moitié écroulées qui, se croisant dans tous les sens, simulent les restes confus et déformés d'édifices immenses !

Nous nous mîmes en route, le 24 février, par un froid de 25 degrés, et laissant au nord le Bolchoy-Baranoff-Kamene, qui forme saillie dans la mer, nous continuâmes à avancer sur une langue de terre étroite qui s'étend derrière les rochers : non loin, est une petite rivière qui se jette dans la mer, à l'est du

cap [1]. A partir de ce point les rochers de la côte disparaissent; on en rencontre seulement quelques-uns, mais isolés. Au sud s'élève une haute chaîne de montagnes. Une petite rivière, sur les bords de laquelle nous arrivâmes, après avoir fait 30 verstes, nous offrait de la bonne eau, et ses bords, du bois flotté: il n'en fallut pas davantage pour nous décider à dresser notre tente en cet endroit et à y passer la nuit. C'est ici que s'arrêtent les riverains de la Kolima lorsqu'ils vont à la chasse des animaux à fourrures; mais aucun Européen n'avait visité cette partie de la mer Glaciale depuis l'expédition de Chalaouroff[2], en 1765.

Afin de diminuer le nombre de nos traîneaux et nous ménager des moyens de subsistance pour notre retour, nous établîmes ici un dépôt de vivres; c'est-à-dire que nous construisîmes une *sayba*, sorte de grande caisse élevée sur quatre poteaux. Après que nos effets y eurent été déposés, on la recou-

[1] Latitude de l'embouchure, 69° 38′ 21″; longitude, 164° 26′; déclinaison de l'aimant, 17° à l'est.

[2] Voyez le Précis en tête du volume.

vrit d'un plancher, sur lequel nous étendîmes une épaisse couche de neige; précaution nécessaire à cause du grand nombre d'isatis et de gloutons qui fréquentent ce lieu. Tandis qu'une partie des voyageurs travaillait à la construction du magasin, les autres dressèrent la tente. A cet effet on commence par enfoncer six longues perches à l'entour d'un cercle tracé sur la neige, de manière à réunir leurs extrémités opposées; la charpente ainsi construite, on étend par-dessus une ample couverture en peau de renne. Cette tente, de forme conique, a dix pieds de hauteur, et sa base a douze pieds de diamètre. Une ouverture ménagée au sommet donne passage à la fumée, et une seconde ouverture, placée sur le côté, et sur laquelle bat une portière de peau de renne, sert de porte d'entrée. Nous étendîmes notre plaque de tôle au centre du cercle, nous plaçâmes quelques bûches pardessus et bientôt un excellent feu nous permit de nous réchauffer et de préparer nos aliments, mais en remplissant l'espace d'une fumée âcre et épaisse! L'atmosphère, habituellement orageuse en ces régions, l'était

davantage ce jour-là; notre habitation portative, poussée par un vent impétueux, oscillait et se penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre : quelques rafales plus fortes finirent par la renverser. Après l'avoir remise en place, nous l'entourâmes d'un talus de neige pour empêcher que cet accident ne se renouvelât. Disons en peu de mots comment nous passions notre temps sous la tente.

Aussitôt la tente dressée, notre premier soin était de remplir de neige le chaudron, et de le placer sur le feu, car le thé est le meilleur des préservatifs contre le froid; fidèles aux coutumes du pays, le sucre candi remplaçait le sucre, et nous y trempions, en guise de biscottes, quelques biscuits de farine de seigle. Quelquefois, un succulent morceau de *youkola* s'ajoutait à notre repas. Nos guides, pendant ce temps, mettaient les chiens à l'attache. La collation terminée, nous déroulions nos cartes pour y indiquer la portion de pays parcourue dans la matinée, travail que le froid et la fumée rendaient fort difficile. Mais voici venir le souper; ce modeste

repas se composait, au commencement du voyage, d'une soupe à la viande de renne, et plus tard, d'un potage au poisson sec, lorsqu'il ne nous resta plus de viande. Le chaudron, après avoir fait office de marmite, servait d'assiette commune; en un mot, officiers, Cosaques et cochers mangeaient à la gamelle! Nous allions nous coucher ensuite, tout habillés, bien entendu, mais en ayant soin de changer de bas et de chaussures : on s'expose à avoir les pieds gelés si l'on néglige cette précaution. Tant que nos traîneaux de transport voyagèrent avec nous, le nombre d'hommes à placer la nuit dans la tente nous obligeait à y coucher, la tête appuyée aux parois et les pieds vers le feu, de manière à former les rayons d'une roue dont l'axe était le foyer; plus tard, nous pûmes nous placer moins incommodément. Pendant la nuit, le feu diminuait petit à petit, et finissait par s'éteindre avant qu'il ne fît jour. Dès six heures, tous les voyageurs étaient debout: on rallumait le feu; chacun se lavait les mains et le visage avec de la neige récemment tombée, qui alors est encore molle; puis venait

le thé, et immédiatement après, on s'occupait de préparer le dîner : répétition exacte du repas du soir. Enfin, la tente et les objets de couchage se roulaient, étaient replacés sur les nartas, et à neuf heures on se remettait en route.

Le 25 février, il nous fallut voyager par 25 degrés de froid et un violent chasse-neige, soulevé par un vent d'est perçant. Néanmoins, nous continuâmes à avancer, et fîmes 24 verstes; mais alors, nos chiens fatigués de courir contre le vent et sur une neige molle, refusèrent de poursuivre. Il fallut s'arrêter pour passer la nuit au milieu de tourbillons de neige, qui ne tardèrent pas à enterrer complétement notre tente, non sans quelque avantage; car, grâce à cette épaisse enveloppe, nous souffrîmes moins du froid. La tourmente dura toute la nuit, et nous trouvâmes le lendemain matin, au moment de nous mettre en route, que l'humidité, qui la veille au soir avait transpercé la couverture de la tente, s'était durcie pendant la nuit; et nous eûmes de la peine à la rouler.

Le lendemain, le vent s'étant apaisé, la

température nous parut moins âpre, quoique le thermomètre continuât à marquer 25 degrés de froid! Nous continuâmes à cheminer sur la mer Glaciale, en nous tenant à une distance de cent à deux cents mètres de la côte. Cette partie des côtes de la mer Glaciale est basse, et couverte de bois flottés. La neige étant ferme, nos patins de glace [1] glissaient sur sa surface unie avec une légèreté merveilleuse. Je pris hauteur à midi, au bord d'une petite rivière [2]. Nous fîmes halte ce jour-là, d'assez bonne heure, pour observer; mais nos chronomètres avaient tellement souffert, qu'il fallut renoncer à s'en servir pour déterminer la longitude [3]; comme le soleil s'élevait à peine au-dessus de l'horizon,

[1] On a soin, chaque soir, de renverser les traîneaux pour verser de l'eau sur leurs patins : cette eau gèle bientôt et forme une couche de glace qui les fait glisser en diminuant le frottement, surtout quand la neige est unie. Les cochers des nartas ont toujours soin d'éviter les endroits où la glace est raboteuse et à nu, car elle brise cette couche de glace, et endommage les patins.

[2] Latitude, 69° 34′ 38″; longitude, 165° 54′ à l'est.

[3] Longitude, 163° 11′ à l'est.

nous dûmes attendre la nuit et avoir recours aux étoiles. Après avoir construit une seconde *sayba* et y avoir déposé des vivres pour notre retour, nous nous retirâmes dans notre tente, que nous trouvâmes remplie d'une vapeur tellement suffocante qu'il était impossible d'y demeurer longtemps de suite; cette vapeur provenait de la croûte de glace qui, la veille, avait recouvert la peau de renne, et que la chaleur du feu venait de faire fondre. La nuit fut horriblement froide, et le thermomètre marqua 31 degrés : un vent perçant s'y étant joint, nous éprouvâmes un froid tel, que, malgré pelisses et feu, il fallut nous lever à plusieurs reprises, sortir et nous mettre à courir aux environs de la tente, pour tâcher de rendre de la souplesse à nos membres engourdis. Le matin, lorsque nous songions au départ, M. Kozmine se plaignit du froid excessif qu'il ressentait aux pieds : quel fut notre effroi, lorsqu'il eut ôté ses bottes, de voir que ses chaussons s'étaient gelés à ses pieds; qu'ils y adhéraient! Il fallut user de précaution pour le dépouiller de cette enveloppe de glace. Par bonheur, ses

pieds étaient encore sains quoique roidis, et nous rétablîmes la circulation en les frottant avec de l'eau-de-vie.

Après avoir fait rebrousser chemin aux nartas de transport vides, nous nous mîmes en route. A midi, me trouvant à une verste et demie d'une côte basse, j'en déterminai la position[1]. Nos cochers mirent ici des espèces de bottes aux pattes des chiens, et leur enveloppèrent les parties les plus délicates du corps dans de la fourrure, car le froid était excessif; cet accoutrement ralentit beaucoup leur allure. Malgré le froid et une neige profonde et sablonneuse, nous parvînmes à faire 26 verstes, et nous nous arrêtâmes, à la tombée de la nuit, auprès de l'embouchure de la Bolchaya-Baranikhina, rivière assez considérable. Vers le sud-ouest s'élève une chaîne de montagnes, s'appuyant à sa rive droite. Ici, comme sur toute la partie des côtes que nous venions de parcourir, se trouvait une grande quantité de bois

[1] Latitude, 69° 30′ 28″; longitude, 166° 24′; déclinaison de l'aimant, 17° $\frac{1}{2}$.

flotté. L'embouchure de la Baranikhina forme une baie spacieuse, tournée au nord; et la côte, qui s'élève graduellement vers l'est, atteint à une hauteur de plus de 16 mètres. Ce fut ici que nous aperçûmes pour la première fois de grandes montagnes de glace, ou *toroses :* elles se dessinaient sur l'horizon, sous la forme d'une longue bande blanche. Je pris quelques distances de la lune à Pollux, mais lorsqu'il fut question de trouver le *temps vrai* au moyen de l'*horizon artificiel,* je remarquai que de petits cristaux s'étaient formés à la surface du mercure, ce qui la rendait inégale : je dus renoncer à mon travail. En général, le grand froid contrariait beaucoup nos observations astronomiques; et nos sextants, dont les limbes étaient en cuivre, nous firent faire de douloureuses expériences; car le métal refroidi fait l'effet d'un fer chaud, et au moindre contact, la peau s'y attache et s'y gèle. Il fallut prendre le parti d'envelopper les parties des instruments qu'il s'agissait d'approcher du visage ou auxquelles il fallait appliquer les mains. Dans des observations à faire, en de pareilles

circonstances, tout est difficulté; ainsi, pour lire le nombre de degrés sur le limbe, l'observateur devait avoir soin de retenir son haleine; sans quoi la division disparaissait aussitôt sous une pellicule de glace. La chaleur de la peau suffisait seule pour produire un effet analogue sur l'oculaire de la lunette ainsi que sur les miroirs. Cependant, à force de pratiquer, nous parvînmes à surmonter ces difficultés, et acquîmes une telle adresse, que nous observions fort bien par des froids de plus de 30 degrés; et que, même pendant la nuit, n'ayant pour nous éclairer que la lueur douteuse d'une lanterne de poche, nous parvenions à lire, sans nous tromper, non-seulement les degrés et les minutes, mais même les secondes. Nos chronomètres, qui, comme je l'ai dit, s'étaient fortement dérangés, quoique je les portasse toujours sur moi pendant le jour, et que je les misse pendant la nuit sous ma couverture, s'arrêtèrent ici tout à fait.

Il faisait 27 degrés de froid le 28 février au matin, lorsque nous partîmes. Le vent soufflait dans la direction que nous suivions;

il ne nous incommodait guère, mais le temps était si sombre et le brouillard si épais qu'à peine parvenions-nous à distinguer la côte. Après avoir franchi 27 verstes, nous fîmes halte auprès d'un cap que nous n'avions cessé d'apercevoir, devant nous, pendant toute la journée, et dont le sommet élevé nous était apparu à travers la brume. Toute cette partie de la côte est abrupte. Nous nous dépêchâmes, à peine arrivés, de gravir le cap; exercice qui nous réchauffa un peu. Divers indices d'habitation, tels que des solives, des cornes de renne et du charbon, se trouvaient sur le sommet[1]. Nous établîmes ici un troisième dépôt de vivres. Pendant la nuit, les chiens se mirent à aboyer très-fort, et nos cochers, épouvantés, déclarèrent que des Tchouktchas étaient sans doute dans le voisinage; ce qui nous obligea à demeurer éveillés le restant de la nuit, de crainte de surprise.

Nous venions de partir, le 1er mars, lorsqu'une légère brise s'éleva et purifia l'atmo-

[1] Latitude, 69° 38′ 24″; longitude, 167° 43′ à l'est.

sphère. A midi, nous fîmes un temps de repos[1]. La côte, au delà, forme une berge élevée, près de laquelle je rencontrai une hutte de Tchouktchas; tout annonçait qu'elle avait été récemment abandonnée, car de nombreuses traces de traîneaux s'étendaient aux alentours, et l'on reconnaissait les endroits où des feux avaient été allumés. A 3 verstes et demie du lieu où nous étions arrêtés pour faire des observations, la côte formait un profond enfoncement que nous prîmes pour un golfe; ce ne fut que l'année suivante que je reconnus que ce prétendu golfe était le détroit Sabadey, qui sépare l'île de ce nom de la terre ferme. Nous rencontrâmes là plusieurs huttes de Tchouktchas, assez artistement construites en bois de mélèze flotté; quant aux habitants, ils avaient disparu et une neige récente ayant recouvert les traces de leurs traîneaux, nous ne pûmes savoir quelle route ils avaient prise. Le détroit Sabadey a 6 kilomètres de largeur vers le nord, mais il se resserre sen-

[1] Lat., 69° 42′ 48″; décl. de l'aimant, 18° $\frac{1}{2}$ à l'est.

siblement du côté opposé. La côte, qui est ici tout à fait plate, devient montagneuse vers l'est; les bords de l'île Sabadey sont au contraire hauts et escarpés.

Nous fûmes témoins, ce jour-là, d'un phénomène remarquable : un nuage isolé, de couleur grise, apparut au nord-ouest, à l'horizon, et lança d'immenses rayons d'une lumière blanchâtre qui, partageant le ciel, s'étendirent jusqu'au zénith : le centenier cosaque qui nous accompagnait, et qui avait déjà voyagé dans ces régions, nous dit que ce phénomène provient de l'épaisse vapeur qui s'élève de la mer toutes les fois qu'une nouvelle crevasse se forme dans la glace. Vers le soir, un spectacle non moins majestueux attira nos regards : c'était une magnifique aurore boréale qui embrassait toute la partie du ciel comprise entre le nord-est et le nord-ouest ; et qui paraissait et disparaissait alternativement. Nous campâmes près de l'île Sabadey, au pied d'une berge élevée ; tout annonçait que les Tchouktchas avaient visité cet endroit [1].

[1] **Latitude, 69° 48′ 46″; longitude, 168° 4′.**

Nous n'avions encore fait que peu de chemin le 2 mars, par un froid rigoureux de 27 degrés, et sous un ciel pur, lorsque M. Kozmine crut apercevoir une terre au nord. Nous nous arrêtâmes [1] et nous dépêchâmes de gravir la berge élevée; ce fut pour reconnaître notre erreur, car cette prétendue terre était tout simplement une énorme chaîne de montagnes de glace devant laquelle s'étendait un vaste espace ouvert dans la glace, ou *polina*. A 2 verstes au delà, la berge commençait à s'abaisser de plus en plus pour se transformer en une plage unie. C'est probablement à ce point que Lapteff donna le nom de cap Pestchani [2]. A partir de cet endroit nous continuâmes à cheminer tantôt sur le rivage, tantôt sur la mer. Passé le détroit Sabadey, le bois flotté devient de plus en plus rare. Aussi fûmes-nous très-satisfaits, en arrivant le soir dans l'endroit où nous nous proposions de passer la nuit, d'y rencontrer quelques bûches, que sans doute des

[1] Latitude, 69° 52′ 6″.

[2] Latitude, 69° 52′ $\frac{1}{2}$; longitude, 168° à l'est.

Tchouktchas avaient abandonnées là [1]. J'y établis un quatrième dépôt de vivres et renvoyai les traîneaux de transport restants. Tout notre équipage se trouvait réduit alors à trois traîneaux, conduits par des Cosaques.

Le soir, une belle aurore boréale illumina le ciel. Il était parfaitement pur ; les étoiles brillaient avec cet éclat qui leur est particulier dans ces régions, et une faible brise de nord-est agitait légèrement l'air, lorsqu'une immense colonne lumineuse s'éleva dans la partie nord nord-est du ciel, lançant de longs jets de flamme entremêlés, dans la direction du vent, de rayons qui, s'entre-croisant sans cesse, paraissaient quelquefois se rapprocher de nous. D'après la vitesse des rayons, qui ne mettaient que deux secondes pour atteindre au zénith, nous supposâmes que l'aurore boréale était plus rapprochée de la terre que ne l'étaient les nuages. L'aiguille de la boussole n'éprouva aucune variation pendant la durée du phé-

[1] Longitude, 69° 57′ 42″; latitude, 168° 41′.

nomène; ce qui ne peut être attribué qu'à l'imperfection de l'instrument.

Nos Cosaques, qui déjà nous avaient suppliés maintes fois d'accorder un peu de repos aux attelages, renouvelèrent leurs instances. Il fallut me résigner à consentir à leur demande, et nous demeurâmes en place le 3 mars. Ce repos fut un vrai bienfait pour nos malheureux chiens; mais pour nous, ce fut un supplice! Que l'on se figure des Européens, habitués à toutes les aisances de la vie, campés là dans une tente par *trente degrés* de froid joints à un vent perçant, et sans bois pour allumer du feu! Quelques bûches, ramassées chemin faisant, suffisaient à peine pour cuire nos aliments, et nous dûmes passer *plus de vingt-quatre heures* sur place *sans feu!* Aux souffrances physiques se joignit l'inquiétude d'ignorer où se trouvait ce cap Chélagsk, dont la position n'avait point encore été bien déterminée, et que nous désirions tant pouvoir atteindre. Suivre la côte eût été la route la plus sûre, quoique la plus longue; la rareté des vivres ne nous permettait point de la

prendre. Devant nous s'élevaient des montagnes de glace qui empêchaient de rien apercevoir. Une perplexité cruelle nous tourmentait, lorsque vers le coucher du soleil, deux hauteurs se dessinèrent sur l'horizon à l'est : nos gens, joyeux à l'idée de rebrousser chemin et de s'éloigner des Tchouktchas, nous assurèrent que nous touchions au but de notre voyage. Nous attendîmes donc le jour avec une mortelle impatience pour savoir à quoi nous en tenir !

On se mit en route le 4 mars, de très-bonne heure, et par un temps sombre. Le thermomètre marquait 13 degrés et demi, ce qui nous parut une température très-douce après les froids rigoureux que nous venions d'endurer. Nos cochers nous dirent que le froid était généralement moindre dans cette partie des côtes de la mer Glaciale; et, chose plaisante! ils ajoutèrent qu'ils enviaient l'heureux sort des Tchouktchas, qui, suivant eux, habitaient un *climat chaud!* Pressés d'atteindre au but, nous nous élançâmes en traîneau sur la mer Glaciale, en nous dirigeant vers l'est, à travers un laby-

rinthe d'énormes masses de glace, séparées par des espaces couverts d'une neige dure et unie. Mais le point vers lequel nous nous dirigions était plus éloigné que nous ne l'avions supposé. A la tombée de la nuit, après avoir fait plus de 60 verstes, nous prîmes le parti de nous arrêter; car les chiens étaient exténués. Notre tente fut dressée dans un petit vallon entouré de grandes masses de glace. Je reconnus ici que l'éminence, que j'avais d'abord prise pour une île, était un cap surmonté de trois dômes, en forme de coupoles, dont la plus orientale paraissait être la plus élevée. Une rangée de collines rocheuses s'en détachait du côté du sud. Les formes bizarres et découpées de ces rochers agirent sur l'imagination maladive de nos guides, qui y découvrirent aussitôt un vaste camp de Tchouktchas, disposés à nous attaquer!!!

Nous gravîmes celui des rochers de glace qui nous parut être le plus élevé, pour examiner l'état de la mer. Parvenus au sommet, j'y assistai à un spectacle de toute beauté, produit par la réfraction. D'abord apparut dans

le lointain une mer libre, dans laquelle se réfléchissaient les rochers de la côte. En un clin d'œil, une plaine de neige couvrit l'espace qu'occupait l'eau! Cette plaine se métamorphosa à son tour : d'abord unie, elle devint ensuite raboteuse; puis, se brisant en mille éclats, nous n'aperçûmes plus qu'un océan couvert de glaçons flottants aux formes bizarres et variées! Mais le soleil, qui, durant ce temps, s'était élevé, dissipa ces illusions, et étala à nos yeux une chaîne d'énormes montagnes de glace, s'étendant d'une extrémité à l'autre de l'horizon. Ces sortes de phénomènes, très-fréquents dans les régions polaires, ont été l'origine de bien des erreurs; car ils ont pu faire supposer souvent que des îles et même des continents existaient çà et là dans la mer Glaciale. Notre dernière bûche ayant été brûlée, il fallut se résigner à sacrifier quelques perches, servant de support à la tente, ainsi que l'un de nos traîneaux, pour allumer un peu de feu et faire cuire nos aliments. Par bonheur, le froid était modéré!

Le 5 mars, au matin, nous nous remîmes

en route, fîmes 20 verstes, et, après avoir franchi, non sans peine, une véritable muraille de glace, nous arrivâmes enfin au cap Chélagsk. Ce nom lui fut donné à cause des Chélagues, qui habitèrent autrefois la toundra, voisine de la mer, à l'est de la Kolima. Les Tchouktchas, qui les chassèrent de la contrée, et furent cause de l'extinction de cette peuplade, lui donnent le nom de Tcha-Ouadjane ou de Tchaouatcha, et celui de Tchaounsk ou Tchavansk à la baie et à la rivière voisines du cap.

Il s'agissait actuellement de reconnaître le cap Chélagsk, d'étudier sa forme; et c'est où nous rencontrâmes des difficultés immenses à surmonter, souvent de grands dangers à courir. Maintes fois, après avoir gravi jusqu'au sommet d'une montagne de glace de près de 100 pieds d'élévation, il fallait descendre par une pente d'une rapidité extrême, au risque de tuer nos chiens, de briser nos traîneaux et même de rouler avec eux dans un précipice de glace. Ici s'étendait un vaste espace, couvert d'une neige profonde et molle, dans la-

quelle on enfonçait jusqu'à la ceinture; là, au contraire, la glace était à nu, mais imprégnée de sel qui l'empêchait d'être glissante et retenait les traîneaux : il fallait, en pareil cas, joindre nos efforts à ceux des chiens! Atteindre au cap n'était pas chose aisée non plus; car de hautes montagnes de glace nous en séparaient en le cachant. Dans les endroits où il fut possible de s'en approcher, nous le trouvâmes formé d'une pierre noire, brillante et dure, dont j'ignore l'espèce. Cette pierre s'élève en piliers inclinés régulièrement, et qui ont jusqu'à 250 pieds d'élévation; entre eux s'étendent par places des bandes de granit blanc à grain serré. L'aspect général du cap Chélagsk et de la mer qui l'entoure est le plus horrible qu'il soit possible d'imaginer! Ces sombres et noirs rochers, au pied desquels est une mer enchaînée par une glace immobile et séculaire, ces chaînes de montagnes de glace qui courent à sa surface, éclairées par les pâles rayons d'un soleil qui s'élève à peine au-dessus de l'horizon, l'absence de tout ce qui a vie, enfin, le silence de mort qui règne en ces

lieux, inspirent l'épouvante : tout dit au voyageur qu'il a franchi la limite du monde habitable!

Nous continuâmes à avancer pendant cinq heures, pas à pas, obligés de surmonter à tout moment des difficultés inouïes; enfin la fatigue générale nous força à nous arrêter sur les bords d'une petite baie dont le rivage, d'abord bas et sablonneux, s'élève bientôt de plus en plus et aboutit à une suite de collines qui à leur tour se réunissent aux montagnes du cap, dont le sommet est à trois mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Divers indices prouvaient que les Tchouktchas avaient séjourné en ce lieu. Nous découvrîmes du bois flotté, ce qui nous fit beaucoup de plaisir, et l'on en profita pour allumer aussitôt un grand feu, auprès duquel nous nous réchauffâmes suffisamment pour être en état de passer une bonne nuit, malgré un froid de 19 degrés.

Cependant nos provisions tiraient à leur fin, et il ne nous en restait plus que pour trois jours. Dans cet état de choses, quel parti devais-je prendre? avancer encore où

bien m'en retourner? le dernier parti semblait être le plus sage, car il s'en faut de beaucoup que l'on soit certain de retrouver intacts les vivres laissés en dépôt sur la route! D'un autre côté, ne devait-on pas regretter, après une course, aussi longue que pénible, de rebrousser chemin sans s'être assuré de la direction de cette côte qui, suivant Burns, devait former un isthme réunissant l'Asie à l'Amérique? Ce motif me décida à poursuivre. Un des traîneaux fut laissé sur place avec tout le bagage, sous la garde de l'un de nos guides, qui parlait la langue des Tchouktchas, tandis que M. Kozmine et moi partîmes dans deux *nartas* à vide.

Une bande de glace étroite, mais très-unie, qui s'étendait le long du rivage, facilita notre reconnaissance. La côte, en cet endroit, est formée d'une suite de rochers saillants qui plongent dans la mer : ils sont interrompus quelquefois par des espaces bas et sablonneux. J'y retrouvai la pierre noire dont j'ignore la nature, et du schiste de la même couleur. Nous prîmes hauteur à midi, après

avoir fait 17 verstes [1]. Les rochers s'éloignent de la côte et disparaissent complétement à 12 verstes au delà, et le rivage devient sablonneux.

Nous grimpâmes sur un des rochers de la côte, et aperçûmes du sommet, vers le sud-est, un long cap : je lui donnai le nom de mon zélé collaborateur, et le nommai cap Kozmine. Nous nous remîmes en route vers ce cap, sur une côte unie qui forme un léger enfoncement ; auprès est une petite rivière, à laquelle je donnai le nom de *Povorotni-Routchey*. Une grande fosse, pleine d'os de baleine et de charbon, annonçait que les Tchouktchas avaient séjourné en ce lieu. Les énormes rochers de glace qui s'élèvent près de la côte, prouvent que la mer est ici très-profonde ; et comme d'ailleurs il n'existe aucune baie dans cette partie du rivage de la mer Glaciale, la navigation doit y être fort dangereuse ; car les navires pris entre les glaces n'ont pas où se réfugier.

Ce fut ici que nous nous arrêtâmes ; le

[1] Latitude, 70° 3′ 24″.

manque absolu de vivres ne nous permit pas de nous avancer au delà. Nous eûmes soin d'élever sur le sommet d'une colline très-apparente, et à peu de distance de l'embouchure du *Povorotni-Routchey,* une pyramide en grosses pierres, pour indiquer la limite de nos explorations; et, satisfaits d'avoir constaté cette fois que la côte, à partir du cap Chélagsk, sur une étendue de 42 kilomètres, se dirige au sud-est, nous nous décidâmes à rebrousser chemin [1].

Le retour au cap Chélagsk offrit moins de difficultés, et nous l'atteignîmes le soir: le Cosaque, gardien de nos effets, s'occupait alors à façonner une grande croix de bois qu'il se proposait de planter en ce lieu, comme monument de notre passage; nous l'aidâmes à accomplir son œuvre, et gravâmes sur le bois, au moyen du feu, la date du jour de notre arrivée; après quoi la croix fut inaugurée sur le sommet du roc le plus élevé.

Le lendemain, 7 mars, nous nous remîmes

[1] Longitude, 170° 47′; distance de Soukharnoyé, 443 kilomètres.

tous en route vers Nijné-Kolimsk. Le vent était perçant et le thermomètre marquait 28 degrés. Afin d'éviter le passage des montagnes de glace, qui avaient failli nous être si funestes, nous suivîmes la côte, et ne tardâmes pas à déboucher sur une glace unie. Stadoukhine[1] suivit sans doute ce chemin, lorsqu'en 1700, désespérant de parvenir à doubler le cap Chélagsk par mer, ce navigateur se décida à le franchir à pied. Nos traîneaux glissaient le long des rochers escarpés qui se transforment peu à peu en collines arrondies. Derrière ces rochers s'élèvent de hautes montagnes à sommets aigus. Vers le soir, nous dressâmes notre tente sur la rive sablonneuse d'un golfe, couverte de bois de mélèze flotté. Le bois que nous avions rencontré précédemment était du pin. Un léger vent d'ouest agitait doucement l'air, et le thermomètre marquait 30 degrés de froid.

Le lendemain matin, après une course de 10 verstes, nous nous trouvâmes en face d'un cap peu apparent, près duquel est un

[1] Voyez le Précis en tête du volume.

petit golfe; je lui donnai le nom de l'un des officiers de l'expédition, et le nommai cap *Matiouchkine*[1]. Le mont Raoutane, qui en forme le sommet, est remarquable par son aspect comme par la chaîne de montagnes qui s'y appuie. L'île Araoutane, à 3 verstes du cap, est basse et séparée de la terre ferme par un étroit canal. Nous dépassâmes l'île, en nous dirigeant à l'ouest, à travers le golfe de Tchaounsk, et, après avoir fait 25 verstes, arrivâmes à l'île Sabadey. Il fallut faire encore 7 verstes sur sa côte pour trouver un peu de bois flotté. Enfin, la tente fut dressée pour la nuit, qui fut excessivement froide.

Je me dépêchai de repartir le lendemain matin, 9 mars, pour aller visiter notre quatrième *sayba :* tout y fut retrouvé intact; il n'en fut pas de même de nos trois autres dépôts, dont les *isatis* et les *goulus* avaient dévoré le contenu. Nos vivres ne pouvant suffire à deux journées de route, nos gens témoignaient beaucoup d'inquiétude; je tâ-

[1] Latitude, 69° 43′ 50″; longitude, 170° 47′; déclinaison de l'aimant, 18° à l'est.

chai d'apaiser leurs craintes en les assurant que vivres et attelages nous attendaient à Soukharnoyë; et en effet j'avais pris des dispositions avant de partir pour qu'il en fût ainsi; mais cet espoir fut vain : les huttes de Soukharnoyë étaient désertes, et il fallut bon gré mal gré continuer à avancer mourant de faim et avec des attelages exténués.

Nos fatigues et nos privations cessèrent le 4 mars, jour où nous arrivâmes à Nijné-Kolimsk, après une absence de 23 jours et avoir fait 1122 verstes (près de 120 myriamètres)! Nous pûmes y apprécier en plein les avantages d'un appartement chaud et d'une bonne nourriture. M. Kiber nous y attendait, de retour d'Irkoutsk; mais sa santé délabrée l'obligea à renoncer à nous accompagner dans le difficile voyage que nous nous proposions d'entreprendre. M. Matiouchkine arriva bientôt aussi de la foire d'Ostrovnoyë. Nous nous mîmes aussitôt à faire les préparatifs de notre second voyage dans la mer Glaciale. Avant d'en rendre compte, visitons d'abord la foire d'Ostrovnoyë avec M. Matiouchkine. Le rapport qu'il me remit

à son arrivée à Nijné-Kolimsk est d'autant plus curieux qu'il contient de nombreux détails sur la peuplade des Tchouktchas, la moins connue des nombreuses peuplades de la Sibérie; ce rapport est l'objet du chapitre suivant.

CHAPITRE SIXIÈME.

LES TCHOUKTCHAS A LA FOIRE D'OSTROVNOYÉ;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE SIXIÈME.

Départ de Nijné-Kolimsk. — La route couverte de monde. — Le Mali-Aniouy. — Village et *ostrog* d'Ostrovnoyë. — Tableau animé. — Les Tchouktchas : bruits divers; le son du tambour des sorciers; chants plaintifs; hurlements des chiens. — Le commissaire. — Longues pérégrinations des Tchouktchas; navigation aventureuse à travers le détroit de Béring. — Les Tchouktchas servent d'intermédiaires dans les relations commerciales entre les Russes et les Américains du nord; détails sur ce commerce. — Gens de diverses peuplades à Ostrovnoyë. — Tout se dispose pour la foire. — Tarif établi par les Tchouktchas assemblés. — Coup de cloche : empressement de la foule; scènes burlesques. — *Balances*, instrument inutile aux Tchouktchas. — Importance de la foire d'Ostrovnoyë. — J'entre en rapport avec les Tchouktchas; leurs chefs rassemblés chez moi; mon discours, leur réponse; promesses solennelles; sabre donné par l'impératrice Catherine II. — M. Cochrane moins heureux dans ses négociations. — Tchouktchas peu connus : comment ils conservèrent leur indépendance après la conquête de la Sibérie. — Tchouktchas convertis au christianisme. — Pluralité des femmes. — Caractère sanguinaire; usages affreux! Anecdotes à ce sujet. — Chamanisme; en quoi consiste ce culte;

comment se forment ses ministres les *chamans;* profonde impression produite, même sur les Européens, par leurs hideux exercices. — Le camp des Tchouktchas; leurs tentes. — *Pologue,* tente intérieure : je visite une de ces habitations; costume *fort singulier* des dames de la famille; atmosphère méphitique; aliments dégoûtants. —Fête populaire; course de rennes et course à pied. — Danseuses. — Fin de la foire : ce que devient Ostrovnoyë quelques jours après. — Départ et retour à Nijné-Kolimsk.

CHAPITRE SIXIÈME.

LES TCHOUKTCHAS A LA FOIRE D'OSTROVNOYÈ;

PAR M. MATIOUCHKINE.

ANNÉE 1821.

Je quittai Nijné-Kolimsk, le 4 mars, avec M. Cochrane, voyageur anglais, un Cosaque et un Yakoute qui entendait la langue des Tchouktchas; d'énormes amas de neige, amoncelés par un vent impétueux, rendirent le chemin si pénible qu'il nous fut impossible d'atteindre ce jour-là une *hutte de refuge* située à 40 verstes de Nijné-Kolimsk; et nous dûmes camper en plein air, sur la berge élevée de la rivière, et à couvert derrière un petit bois. La température était douce, eu égard à la contrée; c'est-à-dire qu'il ne faisait que 8 degrés de froid.

La route que nous suivîmes le lendemain était couverte de gens appartenant à diverses peuplades; c'étaient surtout des Youkaguires qui se dépêchaient d'aller porter leurs pelleteries et leur poisson à la foire d'Ostrovnoyë.

Arrivés au bord du Mali-Aniouy, nous nous dirigeâmes vers l'est, du côté de son embouchure, en tâchant autant que possible de suivre une ligne directe et d'éviter les nombreuses sinuosités de la rivière, sur les bords de laquelle s'élèvent des villages youkaguires, qui alors étaient vides.

Le 8, j'arrivai dans le village d'Ostrovnoyë[1], bâti dans une des îles formées par l'Aniouy, à 250 verstes de Nijné-Kolimsk. Ce village, près duquel s'élève une forteresse ou *ostrog*, se compose de trente chaumières et d'une chapelle délabrée. L'ostrog est formé d'une enceinte palissadée en bois sur laquelle domine une tour placée sur la porte d'entrée : l'intérieur renferme les bâtiments de l'administration. Les trente cabanes d'Ostrovnoyë sont loin de suffire à loger la foule qui fréquente annuellement la foire; aussi beaucoup de marchands campent à la belle étoile auprès de leurs traîneaux chargés de marchandises, tandis que les Tchouktchas dressent leurs tentes à l'écart dans une petite île.

[1] Latitude, 68°; longitude, 196° 10'.

Cependant la foule affluait de toutes parts, et le tableau s'animait de plus en plus; il était empreint d'un cachet d'originalité tout particulier. C'était surtout le soir, lorsque la nuit voilait les misérables huttes du village, naguère encore ensevelies sous la neige, que l'œil aimait à contempler cette foule réunie temporairement au milieu d'une contrée inhospitalière : ici des colonnes d'une fumée rougeâtre s'élèvent du camp des Tchouktchas vers un ciel bleu foncé parsemé d'étoiles scintillantes; plus loin, de vastes bûchers éclairent les nombreux traîneaux des marchands qui se chauffent à l'entour; et à l'horizon, montent et se dessinent sur le firmament les rayons pourpre et vert clair d'une aurore boréale. Mais quels sont ces sons étranges qui résonnent au loin? c'est le bruit du tambour des *chamans*, fameux par leurs sortiléges; un chant plaintif et monotone effleure quelquefois l'oreille assourdie par ces sons rauques; c'est un *Sibérien* qui récite une complainte[1]. Enfin les hurlements retentis-

[1] Les chants du peuple russe sont la plupart dans le

sants de plusieurs centaines de chiens se font entendre de temps à autre, et dominent tout autre bruit. Le froid à cette époque était de 30 degrés.

C'est dans l'*ostrog* que s'établit le commissaire, fonctionnaire chargé de maintenir l'ordre et de protéger les marchands de Yakoutsk contre les Tchouktchas; il est accompagné d'un Ecclésiastique muni des objets du culte nécessaires à la célébration des offices, de deux écrivains et de quelques Cosaques armés. Aucun conflit ne s'élève par bonheur entre la population marchande et les belliqueux Tchouktchas, car autrement ceux-ci auraient bon marché du commissaire et de ses soldats mal équipés!

Les marchands russes, et leurs 125 chevaux chargés de marchandises, arrivèrent en

mode mineur, et par conséquent plus ou moins mélancoliques; mais ceux de l'habitant de la Sibérie sont en outre assujettis à un rhythme d'une extrême lenteur, ce qui leur imprime un cachet de profonde tristesse; sentiment bien naturel pour qui habite sous un ciel de fer, et n'a constamment sous les yeux que des landes glacées et désertes! (T.)

même temps que nous à Ostrovnoyë; ils y trouvèrent les Tchouktchas qui les attendaient, partagés en neuf camps séparés, et commandés par autant de chefs.

Les longs voyages qu'exécutent annuellement ces nomades, avant d'arriver à cette foire, sont faits pour surprendre! Partant du cap Tchoukotchi, ils traversent le détroit de Béring et se rendent en Amérique, pour s'y procurer des pelleteries et des dents de morses; puis, repassant le détroit, ils s'acheminent avec leurs femmes et leurs enfants, leurs nombreux troupeaux de rennes, leurs armes et même leurs demeures portatives vers Ostrovnoyë : c'est une véritable émigration. Comme ils ne peuvent traverser que des endroits abondant en mousse, à cause de leurs rennes dont c'est la nourriture, ils n'ont garde de suivre une ligne directe; ce qui fait qu'ils demeurent plus de cinq mois en route. Lorsqu'une steppe se rencontre, ils ne s'y hasardent qu'après avoir chargé leurs traîneaux d'une quantité de mousse suffisante pour nourrir leurs rennes et pouvoir la franchir. Arrivés à la baie de Tchaounsk,

nos émigrants laissent leurs attelages fatigués aux peuplades qui l'habitent et qui leur en fournissent d'autres pour achever le voyage. Chemin faisant ils visitent les foires d'Anadirsk et de Kamennoyë sur les rives de l'Ijiga, et arrivent à Ostrovnoyë à la fin de janvier au nombre de 300 hommes, dont cent à cent cinquante sont armés : après y avoir séjourné une dizaine de jours, ils s'en retournent dans leur pays par la même route. L'année suivante ce sont d'autres hommes qui se rendent à Ostrovnoyë. Telle est la vie remuante et active que mènent les Tchouktchas ; et à l'époque même où, campés avec leurs rennes dans la vaste toundra, ils semblent stationnaires, la chasse les maintient en haleine et ne leur laisse pas de loisirs.

Intrépide marin, le Tchouktcha entreprend la traversée du détroit de Béring dans sa mauvaise baydare qui fait eau de toutes parts ; il aborde aux Iles-aux-Épices et se rend de là en Amérique. On conçoit difficilement comment ils peuvent, n'ayant aucune idée de l'art de la navigation, exécuter

d'aussi longues traversées, dans d'aussi frêles embarcations et sur une mer aussi agitée que brumeuse !

Nous voyons d'après ce qui précède que les Tchouktchas sont les intermédiaires du commerce entre les peuplades qui habitent l'extrémité septentrionale de l'Amérique et les Russes ; et ceci est d'autant plus vrai que ce qu'ils apportent à Ostrovnoyë en marchandises de leur pays a peu d'importance : les tribus américaines, lorsqu'elles livrent aux Tchouktchas des pelleteries et des dents de morses, reçoivent en échange des marchandises russes ; comme tabac, fer, grains de verre, etc. : Russes et Tchouktchas réalisent ainsi des bénéfices considérables. Les provenances d'Amérique, apportées à Ostrovnoyë en 1821, consistaient en peaux de renards noirs et bruns ; d'isatis, de martres, de loutres, de castors, d'ours, et en dents et courroies de peau de morse. En fait d'objets de leur pays, les Tchouktchas y apportent des côtes de baleine [1], des sacs en

[1] On s'en sert pour garnir les patins des traîneaux,

peau de morse et une grande quantité de vêtements tout faits en peau de renne. Les marchands de Yakoutsk amènent, de leur côté, du tabac, de la quincaillerie, des ustensiles en cuivre, en fer, et même en bois; plus une énorme quantité de rassades (grains de verre) destinées aux femmes, qui en font un très-grand cas ! La vente de l'eau-de-vie est prohibée. Ces marchands ont en outre un approvisionnement de thé, de sucre, de mouchoirs et de tissus de diverses espèces, destinés uniquement aux Russes.

Quoique les Tchouktchas soient, de tous les Asiatiques de la Sibérie, ceux qui fréquentent Ostrovnoyë en plus grand nombre, on y voit arriver aussi, et souvent de plus de 400 verstes, des Youkaguires, des Lamoutes, des Toungouses, des Tchouvanetz, et des Koryaks. On conçoit à quel point ces diverses physionomies, ces langues diffé-

toutes les fois qu'il s'agit de traverser des endroits dans la mer Glaciale où la glace est imprégnée de sel : la côte de baleine, étant infiniment plus dure que le bois, résiste mieux au frottement, ce qui diminue le tirage.

rentes, ces costumes aussi bizarres que variés doivent donner de piquant à l'aspect du marché d'Ostrovnoyë.

La foire fut solennellement ouverte le 10 février; les chefs des diverses tribus de Tchouktchas et d'autres peuplades se réunirent dans l'ostrog, sous la présidence du commissaire, pour entendre la lecture du règlement, et fixer, d'un commun accord, les prix des marchandises. On convint, après bien des débats, de livrer seize peaux de renards et vingt peaux de martres pour 2 livres de tabac [1]; et c'est d'après cette base que les marchandises furent tarifées. Le lendemain 11, après l'acquittement d'un droit de patente très-modique, une messe fut célébrée, et aussitôt après le pavillon fut hissé au haut de la forteresse; à ce signal, chaque marchand dut se rendre à son poste. Alors les Tchouktchas, dont un grand nombre étaient armés de piques, d'arcs et de flèches, s'avancèrent en bon ordre dans leurs traîneaux vers le fort : parvenus à un

[1] La livre de tabac remplace l'unité monétaire.

endroit où le terrain s'incline, ils s'y arrêtèrent et rangèrent leurs traîneaux, chargés de marchandises, en un vaste demi-cercle. Durant ce temps, la foule impatiente des acheteurs se tenait au loin, attendant que le son de la cloche se fût fait entendre pour annoncer que les échanges pouvaient commencer. La cloche sonne enfin, et cette foule confuse, où tous les âges se trouvent réunis, se précipite comme un torrent débordé vers le demi-cercle, où les Tchouktchas attendent les acheteurs auprès de leurs traîneaux. Chacun se hâte; car il craindrait d'être devancé et de manquer une bonne affaire. Rien de plus curieux que la pétulance des marchands russes, portant suspendus à leur ceinture des haches, des couteaux, des pipes, des rassades, etc., soutenant d'une main un lourd paquet de tabac et de l'autre un assortiment de chaudrons en fer! Ainsi affublés, on les voit se démener, courir d'un traîneau à un autre, et faire force salutations à droite et à gauche pour attirer l'attention et capter la bienveillance des acheteurs, en ayant soin de vanter

leurs marchandises, qu'ils dépeignent comme les plus belles du monde! Le bruit, les cris et l'agitation de cette foule pressée, enchevêtrée, passent toute idée! c'est une véritable fourmilière! Parfois il vous arrive d'apercevoir un homme qui, à force de se démener pour percer la cohue, glisse sur la neige et tombe, sans que l'élan de ceux qui le suivent s'en trouve ralenti : on lui a passé sur le corps, il a perdu ses gants et son bonnet, n'importe, notre malencontreux vendeur se relève en un clin d'œil, et, tête et mains nues, par 30 degrés de froid, il se précipite de nouveau à l'assaut, en redoublant de vitesse, pour compenser le temps perdu! Cette excessive agitation, qui distingue les Russes réunis à la foire, forme un bizarre contraste avec l'impassibilité phlegmatique des Tchouktchas, qui, le corps appuyé sur leurs lances, auprès de leurs traîneaux, ne disent mot à tant de discours, et se contentent de faire un simple signe pour annoncer que le marché qu'on leur a proposé est accepté. On conçoit que le sang-froid, dans de pareilles transactions, leur donne de grands avan-

tages sur les Russes. Les Tchouktchas ont une facilité merveilleuse à reconnaître le poids d'un objet, sans se servir de balances; j'en ai vu quelques-uns deviner que, sur une pesée de 100 livres, il en manquait une.

La foire dure trois jours : aussitôt que les marchandises ont été échangées, chacun s'empresse de partir. Ostrovnoyë redevient désert, et pour peu que le chasse-neige s'élève quelques jours après, il ensevelit forteresse et habitations sous un tapis ondulé d'une éclatante blancheur, à travers lequel perce seulement le bâton noirci qui sert à hisser le pavillon! Cette foire n'est pas sans importance pour le nord de la Sibérie; la valeur des marchandises qui y sont apportées tous les ans s'élève à plus de 200 000 roubles. D'ailleurs, c'est elle qui a créé des besoins aux Tchouktchas, qui, maintenant, ne peuvent plus se passer d'une foule d'objets devenus pour eux d'un usage journalier, et dont, auparavant, ils n'avaient pas la moindre idée!

Aussitôt arrivé, je tâchai de me mettre en rapport avec les chefs tchouktchas, pour

les sonder sur leurs dispositions à notre égard, et les prévenir que nous avions le projet d'aller les visiter chez eux. Pour donner plus de poids à ma démarche, je crus devoir m'adresser à eux simultanément, et les engageai à se réunir à jour fixe dans la forteresse. Là, après les avoir régalés et leur avoir distribué du tabac, je les rassemblai autour de moi et leur expliquai que le but de notre prochain voyage dans leur pays était le développement des relations commerciales, relations, ajoutai-je, qui ne pouvaient manquer de leur être profitables. Je finis en sollicitant d'eux un accueil bienveillant, et en leur promettant que les services qu'ils rendraient à l'expédition seraient généreusement récompensés. Lorsque j'eus achevé, je vis l'humiliation se peindre sur ces physionomies fortement caractérisées, et l'un des chefs, saisissant la poignée en argent d'une épée que l'impératrice Catherine II avait donnée à son père, prit la parole et dit : « Tous les Tchouktchas se con- « sidèrent comme fils du Soleil [1] ! Si l'un de

[1] C'est ainsi qu'ils nomment l'empereur de Russie.

« vos Tsars nous a fait don de cette arme, ce « n'a point été sans doute pour la tourner « contre ses sujets, qui, d'ailleurs, sont nos « amis. » Après ces paroles, tous les chefs nous promirent solennellement, non-seulement de bien recevoir l'expédition, mais encore de l'assister de tout leur pouvoir; ce serment fut ratifié de leur part par de copieuses libations d'eau-de-vie.

M. Cochrane fut moins heureux dans ses négociations pour se faire conduire au détroit de Béring, d'où, comme on l'a dit, son projet était de passer en Amérique. Les conditions trop onéreuses proposées par quelques Tchouktchas, et le désintéressement *très-équivoque* d'un certain nombre d'entre eux, enfin le caractère dissimulé de cette peuplade qu'il apprit à connaître pendant son séjour à Ostrovnoyë, firent qu'il se décida à renoncer à ce singulier projet et à s'en retourner tout simplement à Nijné-Kolimsk.

C'est à peine si l'on possède quelques données sur les mœurs, les coutumes, le caractère et la religion des Tchouktchas, qui, sans

contredit, forment une peuplade qu'il serait intéressant d'étudier en détail; si le temps m'a manqué pour faire un travail complet à cet égard, du moins me suis-je efforcé de mettre mon séjour à Ostrovnoyë à profit, pour rassembler sur cet objet autant de notions qu'il m'a été possible : voici le résultat de ce travail.

La peuplade des Tchouktchas est la seule des nombreuses peuplades établies dans le nord de l'Asie qui ait encore conservé son indépendance : c'est en partie à cause de leur faiblesse, qu'ils sentent, que les Tchouktchas vivent en nomades, errant à travers de vastes *toundras*, sur de hauts rochers et des montagnes escarpées, dans une contrée dont les limites ont été considérablement restreintes à la suite des sanglants combats qu'ils eurent à soutenir contre les Cosaques, conquérants de la Sibérie.

Les Tchouktchas s'estiment infiniment audessus de toutes les autres peuplades voisines, qu'ils considèrent d'un œil de pitié. Vivant sous la tente, dans leurs steppes, du produit de leurs troupeaux de rennes, qui leur

fournissent de quoi se vêtir, se loger et se nourrir, ils paraissent satisfaits de leur sort. Avant la conquête de la Sibérie, les Tchouktchas se livraient au brigandage, et étaient toujours en guerre avec leurs voisins; l'apparition des Russes apaisa ces haines héréditaires, et les diverses peuplades s'unirent contre l'ennemi commun. Mais ce fut surtout en 1750, lors de l'expédition des voïvodes de Yakoutsk, Pavloutsky et Chestakoff, qu'elles se réunirent toutes à la peuplade guerrière des Tchouktchas. La lutte se termina au désavantage des confédérés, et les fiers Tchouktchas, qui jusque-là avaient tout fait plier sous leurs lois, furent mis en fuite, et durent chercher un refuge dans les montagnes les plus inaccessibles de leur contrée, où les vainqueurs ne songèrent pas à les poursuivre. Établis sur le territoire conquis, les Russes s'occupèrent d'abord à soumettre les peuplades voisines; et, pendant fort longtemps, on n'entendit point parler des Tchouktchas. Ce fut le commerce qui plus tard amena un rapprochement : ces rapports commencèrent par des courses que les

Tchouktchas firent sur la limite du territoire qui leur avait été laissé; ils se présentaient là en nombre et armés. Par la suite, s'étant convaincus que les Russes n'avaient aucun projet d'agression, la confiance leur revint peu à peu, et ils se hasardèrent à franchir la frontière. On a vu, d'après ce qui précède, que leur confiance est telle, maintenant, qu'ils se rendent chaque année à Ostrovnoyë avec leurs familles et tout leur avoir.

Un assez grand nombre de Tchouktchas ont reçu le baptême, mais ne sont chrétiens que de nom. La plupart des convertis n'ont renoncé aux pratiques du chamanisme que par des motifs d'intérêt: quelques livres de tabac ou d'autres objets de cette importance suffisent pour les décider à se faire baptiser. Je fus témoin, pendant mon séjour à Ostrovnoyë, d'une conversion de ce genre. Le néophyte était un jeune Tchouktcha qui, moyennant de petits cadeaux, se décida à recevoir le baptême; mais comme il n'avait aucune idée de cette cérémonie, son maintien, dans la chapelle, ne fut convenable que

jusqu'à l'instant où l'Officiant lui fit signe de se plonger dans l'eau à trois reprises [1]. On eut beaucoup de peine à le décider à s'y plonger une fois; mais ce fut la seule; car trouvant sans doute que l'eau était trop froide pour recommencer, il en sortit précipitamment, et se mit à courir comme un fou devant la foule scandalisée, en criant à tue-tête : « Que l'on me donne le tabac qui m'a été promis! » Il fut impossible de le ramener à la raison, et le prêtre dut enfin se retirer sans achever la cérémonie du baptême. On voit, d'après cet échantillon, ce qu'il faut penser du christianisme des Tchouktchas ! Leur existence nomade et isolée s'oppose, en partie, à ce que le christianisme prenne racine parmi eux, et leur langue est trop pauvre pour qu'il soit possible de mettre entre leurs mains une traduction satisfaisante de la Bible. Les essais tentés à cet égard, par la Société biblique, n'ont point réussi, car les lettres russes

[1] L'Église grecque, fidèle aux coutumes de la primitive Église, a conservé le baptême par immersion. (T.)

employées faute d'alphabet propre à leur idiome, n'en rendent que très-imparfaitement les diverses inflexions ; d'ailleurs, cet idiome est tout à fait impropre à exprimer des pensées abstraites.

Les Tchouktchas baptisés n'ont point renoncé à la polygamie, et tous ont plusieurs femmes, qu'ils épousent pour un temps plus ou moins long. Néanmoins, il arrive assez souvent dans ces ménages, que l'une des femmes prenne assez d'ascendant sur son mari pour le fixer, et convertir une liaison qui ne devait être qu'éphémère, en mariage indissoluble : dès lors, c'est elle qui gouverne en chef dans la maison ! En thèse générale, les femmes des Tchouktchas, quoique esclaves, sont infiniment plus heureuses que celles des autres peuplades de la Sibérie.

Le caractère des Tchouktchas est empreint d'un cachet de cruauté révoltant : ainsi, par exemple, la mort attend l'enfant qui a le malheur de naître avec quelque difformité; il en est de même des vieillards que les infirmités de l'âge ont affaiblis, ou qui ne sont plus en état de supporter les fatigues de la

vie nomade; on les égorge sans pitié! Et ces coutumes révoltantes font tellement partie des mœurs de la peuplade, que ce sont souvent les vieillards eux-mêmes qui, avec un stoïcisme surprenant, demandent à leurs enfants de mettre un terme à une existence qui est devenue un fardeau pour eux. Pareille chose arriva pendant que je me trouvais à Ostrovnoyë : l'un des chefs tchouktchas, vieillard vénéré, réunit ses fils pour leur déclarer qu'il était las de vivre, et finit par les supplier de le délivrer de l'existence. Ces paroles du vieillard firent beaucoup de peine à ses enfants; mais, convaincus qu'en acquiesçant au désir de leur père, ils accompliraient un *saint devoir,* ils eurent l'affreux courage de l'égorger! Quelles mœurs! Tous les moyens de persuasion ont été vainement employés jusqu'à présent, auprès des Tchouktchas baptisés, pour les décider à renoncer à ces coutumes sanguinaires; les chamans ont réussi à les maintenir. Ces espèces de sorciers, dont un certain nombre accompagne les Tchouktchas dans toutes leurs expéditions, sont cause qu'une autre coutume non

moins horrible n'a point encore été abolie; celle des sacrifices humains. L'anecdote suivante montre jusqu'où s'étend l'influence des chamans. Les Tchouktchas, en arrivant à la foire d'Ostrovnoyë, en 1814, y apportèrent les germes d'une maladie contagieuse, qui bientôt exerça ses ravages non-seulement parmi les hommes, mais même parmi les troupeaux de rennes, dont un très-grand nombre succomba. Les secours de l'art, fournis par l'autorité locale, n'eurent point de succès, et le fléau sévissait en redoublant chaque jour de furie! Dans d'aussi tristes circonstances, les Tchouktchas se décidèrent à avoir recours à la science occulte des devins. Ceux-ci se réunirent solennellement, et firent diverses conjurations pour évoquer les esprits, et savoir ce qu'il fallait faire pour les apaiser. La cérémonie achevée, les chamans déclarent que les Esprits, irrités, ne feront cesser le fléau que lorsque le vertueux Kotchène, l'un des chefs les plus vénérés, leur aura été offert en sacrifice! Kotchène était l'idole du peuple, et peu s'en fallut que les devins ne payassent

de leur vie ce conseil barbare; cependant la maladie continuait à sévir, tandis que les chamans, aussi cruels que leurs divinités, demeuraient inébranlables ; refusaient les présents qui leur étaient offerts pour fléchir la colère des Esprits ; méprisaient les menaces qui leur étaient faites, et bravaient les mauvais traitements [1]. Alors, ceux-là même qui estimaient le plus la victime, sentirent leur dévouement chanceler, et crurent qu'il était de leur devoir de consentir à ce que le crime fût commis. Kotchène, de son côté, se prépara à la mort, rassembla ce peuple habitué à lui obéir, à le vénérer, et déclara qu'il voyait lui-même, par les ravages toujours croissants de l'épidémie, que les Esprits s'irritaient de tant de délais; il ajouta que, voulant avant tout sauver son peuple, il se dévouait et était prêt à mourir. En prononçant ces mots, le vieillard présen-

[1] Les Tchouktchas, lorsqu'ils sont mécontents de l'oracle rendu par les chamans, les maltraitent cruellement pour les contraindre à en modifier le sens; mais ceux-ci demeurent ordinairement inflexibles, ce qui ajoute au prestige qui les entoure.

tait sa poitrine aux coups des bourreaux; mais nul ne fut assez hardi pour porter sur lui une main sacrilége; il fallut (et cela est horrible à dire), que les exécrables chamans forçassent le fils de Kotchène à devenir parricide, à égorger son père!!!

Ce qui distingue le chamanisme de tous les cultes connus, est un manque complet de dogmes. Cette espèce de magie n'est basée que sur quelques traditions toujours confuses et souvent contradictoires. Il en résulte que les *chamans*, ministres du culte, n'émettent point de préceptes, ne font jamais d'instructions. Le chamanisme n'est l'œuvre d'aucun homme, mais est un produit de la nature déserte et sauvage de la contrée où il a pris naissance. On conçoit, en effet, que l'imagination s'exalte, et que la raison même s'égare là où l'œil n'a à contempler qu'un sol mort et glacé, sur lequel une nuit de plusieurs mois étend ses voiles.

Les chamans sont généralement considérés parmi nous comme des jongleurs grossiers; cette opinion s'applique avec raison à une classe d'hommes qui, sous le titre de cha-

mans, parcourent les villages du nord de la Sibérie pour y exécuter des tours de force ou d'adresse; ainsi on en voit quelques-uns faire semblant d'avaler un fer rouge, ou de se percer la main avec une longue aiguille. Mais les vrais chamans, c'est-à-dire ceux qui, comme nous l'avons dit, suivent les tribus de Tchouktchas dans leurs pérégrinations, et exercent une si grande influence sur cette peuplade, appartiennent à une autre classe. N'est point chaman qui veut; il faut, suivant l'expression des Tchouktchas, avoir reçu l'inspiration pour devenir ministre de ce singulier culte. Les chamans véritables n'appartiennent pas à une caste particulière et ne forment point un corps constitué dans un but déterminé : chacun d'eux s'instruit et se perfectionne lui-même dans l'art des devins.

De très-jeunes gens, à imagination vive et facilement inflammable, entendent raconter aux vieillards de merveilleuses histoires sur la puissance des Esprits et le pouvoir dont ils ont investi leurs délégués, les chamans; ces histoires, ils les écoutent avec avidité, et les

retiennent avec soin. Ainsi préparé, et l'imagination déjà disposée aux hallucinations, le jeune homme visite les chamans, assiste avec le frémissement d'une secrète horreur aux mouvements convulsifs qui les agitent lorsqu'ils reçoivent l'inspiration, et contemple avec un respect craintif ces hommes que le mystère entoure et que la crainte accompagne. Il éprouve un vif désir d'entrer à son tour en rapport avec les puissances invisibles et surnaturelles; se voue au célibat, recherche la solitude, et se nourrit d'aliments irritants, qui portent la flamme dans son sang déjà échauffé. Ces visions tant souhaitées, ces Esprits infernaux, revêtus de formes bizarres, ne sont bientôt plus, pour le néophyte, des êtres imaginaires; non, il les voit devant lui et reçoit leurs oracles. C'est ainsi que se forment les chamans, sans qu'il y ait de leur part la moindre hypocrisie. Reste alors à consacrer le nouveau chaman, à l'initier à la danse mystérieuse ainsi qu'à l'art de tirer du *boubna* [1] des sons particuliers; c'est toujours

[1] Le tambour des Chamans.

pendant la nuit que se fait la consécration!

Un chaman parvenu au plus haut degré de l'exaltation, est sans contredit un phénomène psychologique très-remarquable. Je n'ai jamais assisté à leurs invocations et à leurs danses, sans me sentir vivement impressionné : que l'on s'imagine un sauvage au regard farouche, aux yeux imprégnés de sang, à la voix rauque et saccadée s'échappant d'une poitrine où la respiration semble prête à s'éteindre; que l'on se figure, dis-je, cet énergumène agité des mouvements convulsifs les plus désordonnés et les plus hideux, tandis que ses cheveux se hérissent et que le tambour résonne; et l'on aura une faible idée de ce pénible spectacle! De telles scènes se passant au milieu de déserts glacés, émeuvent le spectateur le moins impressionnable. Faut-il donc être surpris que des hommes grossiers y croient voir l'influence directe du démon!

Mais transportons-nous au camp des Tchouktchas avant l'ouverture de la foire. L'ensemble des tentes, groupées séparément

par tribus, offrait un coup d'œil pittoresque. Il y avait de dix à vingt tentes dans chaque groupe, et au centre de chacun d'eux, et adossé à un grand arbre, s'élevait un spacieux pavillon, demeure du chef de la tribu. Tout autour étaient les traîneaux de voyage ainsi que les rennes *privés*, animaux domestiques des habitants; quant à leurs nombreux troupeaux de rennes ou *tabounes*, on les laisse paître au loin dans la toundra, où ils sont obligés de gratter la neige avec leurs pieds pour se procurer une herbe chétive et flétrie. Des arcs, des carquois et des dépouilles d'animaux à fourrures sont suspendus à l'arbre auquel le pavillon du chef est adossé. La cuisine se fait, en plein air, sur des feux allumés sur la neige et dans des chaudières où l'on met cuire de la viande de renne; quelquefois cependant, c'est sous la tente que la cuisine est établie. Enfin, pour compléter le tableau, des Tchouktchas, enveloppés dans leurs pelisses, sur lesquelles le givre étend une croûte de glace, circulent de côté et d'autre; ou bien, assis près de leurs tentes, sommeillent nonchalamment par

trente degrés de froid! Il semble, à les voir si paisiblement reposer, qu'ils y sont tout à fait insensibles!

Les tentes des Tchouktchas sont faites en peaux de rennes souples; leur forme est conique. Une première tente en renferme une autre plus petite, de forme quadrangulaire, couverte d'une peau de renne double disposée de manière à ne laisser pénétrer ni jour ni air: c'est le *pologue*. Son peu d'élévation oblige ceux qui l'habitent à demeurer assis par terre. C'est en rampant que l'on se transporte d'une place à une autre; et c'est aussi de cette manière que l'on y entre : en pareil cas, on a soin d'abaisser promptement la partie de la couverture soulevée par le corps, et de la remployer sous les fourrures qui garnissent le sol, afin d'empêcher l'air de pénétrer. Au centre du *pologue,* qui est assez vaste pour contenir toute une famille, est une lampe en terre où brûle jour et nuit une mèche de mousse dans de la graisse de baleine. Cette flamme échauffe extrêmement l'air du *pologue*. Il arrive quelquefois qu'une tente renferme plusieurs *pologues,* habités,

soit par plusieurs familles, soit encore par les femmes du propriétaire, qui y vivent séparément avec leurs enfants.

Je désirais fort visiter l'intérieur d'une de ces curieuses demeures, quand un chef tchouktcha, homme riche et considéré, m'engagea à aller le voir dans son *pologue*, au milieu de sa famille : j'acceptai la proposition avec joie; mais lorsque mon hôte, dont je m'étudiais à imiter les mouvements, m'eut introduit en rampant dans la tente intérieure, je maudis ma curiosité! L'atmosphère de ce réduit était imprégné des miasmes les plus nauséabonds qu'il soit possible d'imaginer, provenant de la fumée épaisse et puante qui s'échappait de la lampe, jointe aux *émanations* des personnes de la famille, qui, réunies au nombre de six, étaient dans un état de nudité complète. La femme de mon hôte et sa jeune fille, qui pouvait avoir de quinze à dix-sept ans, me reçurent dans ce magnifique costume, et en éclatant de rire : cet accès d'hilarité avait été excité par la manière gauche dont j'avais fait mon entrée. Lorsque la joie si expansive

de ces dames se fut un peu calmée, elles me firent signe de m'asseoir; puis, sans plus s'occuper du visiteur, se mirent à tresser leurs cheveux, mêlés et ruisselants de graisse, avec des rassades. On m'apprit plus tard que ces soins de toilette avaient eu pour but de me faire honneur. La coiffure achevée, la dame du logis se leva, alla chercher une écuelle en bois, dégoûtante de malpropreté, dans laquelle était de la viande de renne bouillie sans sel[1]; elle y joignit un morceau de graisse de baleine rance, et, après avoir placé ces mets très-peu appétissants devant moi, m'engagea gracieusement à m'en régaler. Je frissonnai à l'idée qu'il fallait nécessairement que je répondisse à cette invitation pour ne point offenser mes hôtes, et, m'armant d'un triple courage, j'avalai en hâte un morceau de viande de renne. Mon hôte, placé à mes côtés, était loin d'imiter ma sobriété; et je le voyais, avec une extrême surprise, prendre à pleines mains viande et

[1] Les nomades de la Sibérie ont la plus grande répugnance pour le sel, et n'en font jamais usage.

graisse, et en dévorer des quantités incroyables, avec une vitesse surprenante. Il ne cessait, tout en mangeant, de me vanter le talent remarquable de sa femme, qui savait donner à la graisse le degré d'âcreté que les gastronomes du détroit de Béring estiment tant. Enfin, dégoûté de tant de malpropreté, et à demi suffoqué, je pris congé de la famille, et me hâtai de sortir pour respirer au grand air. Je n'en fus point quitte pour si peu, car mes habits avaient été tellement imprégnés d'exhalaisons méphitiques, qu'il fallut les suspendre à l'air, et les battre pendant plusieurs jours, avant de pouvoir m'en servir. Comment expliquer que des hommes qui naissent et grandissent dans des cloaques pareils, y jouissent d'une bonne santé? et pourtant non-seulement les Tchouktchas se portent bien, mais qui plus est leur constitution est essentiellement forte : tous sont grands et ont les membres robustes et bien proportionnés. Les traits du visage rappellent ceux des montagnards des environs de Yakoutsk. Leur langue est un amalgame de sons gutturaux et nasillards, tellement étran-

ges, que je ne puis les comparer qu'au cri de l'oie, au râlement du renne et à l'aboiement du chien.

Je dus à un autre chef le plaisir d'assister aux divertissements du peuple. Un vaste emplacement avait été soigneusement balayé sur la glace qui couvrait alors le Mali-Aniouy. Il s'agissait d'une course de rennes. La foule se pressait dans ce lieu lorsque nous y arrivâmes, et elle continuait encore à s'accroître. Les prix consistaient en deux belles pelisses en peau de loutre et d'isatis, et deux dents de morse de premier choix. A un signal donné, les légers traîneaux partirent avec une rapidité inimaginable; et l'on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer de l'extrême rapidité avec laquelle couraient les rennes, ou de l'adresse des hommes qui les dirigeaient. La course terminée, les prix furent distribués aux vainqueurs, que l'on accabla d'éloges; il me parut que c'était précisément ce que les concurrents ambitionnaient le plus.

A la course aux rennes succéda la course à pied : moins curieuse que la première, elle

présentait pourtant autant d'intérêt. Ces coureurs-là sont vraiment infatigables; je les vis franchir 15 verstes (plus de 15 kilomètres), avec la vitesse de la flèche, à travers une neige profonde, et sans avoir rien changé à leur costume, qui est si lourd et si incommode qu'un Européen, vêtu de la sorte, ne pourrait faire deux pas! Les prix de cette course étaient d'une valeur moindre; mais d'ailleurs les éloges ne manquèrent pas non plus aux vainqueurs. Un repas somptueux, composé de viande de renne bouillie et coupée par petits morceaux, termina la fête, qui se passa dans un ordre parfait : il n'y eut point de cohue ni la moindre apparence de querelle, et, pendant les jeux même, chacun demeura paisible et se conduisit avec mesure.

Le lendemain de la fête, je reçus la visite d'une société de Tchouktchas, composée d'hommes et de femmes. Je leur offris du thé avec du sucre candi, suivant l'usage du nord de la Sibérie : ils mangèrent le sucre, mais ne trouvèrent point mon thé à leur goût. Ne sachant comment m'y prendre pour

parvenir à leur plaire et les mettre de bonne humeur, je distribuai aux femmes quelques fils de grains de rassades : ce cadeau fit merveille, et, au même instant, ces dames, pour me témoigner leur gratitude, s'offrirent à exécuter devant moi diverses danses du pays. Le ballet commença, et j'avoue qu'il me parut très-peu gracieux! Quinze femmes enveloppées de pelisses, mal taillées, se réunirent au milieu de la chambre : ce groupe avançait de côté et d'autre d'un mouvement très-lent; et les danseuses accompagnaient leurs pas de gestes disgracieux et outrés. On m'expliqua, mais sans me convaincre, que le mérite de cette danse consiste précisément dans ces gestes bizarres. Les assistants, faute d'orchestre, chantaient en chœur une mélodie rude et stridente. Ce beau ballet se termina par un *pas de trois* qu'exécutèrent, à ce que l'on m'apprit, trois danseuses du premier ordre : il enleva tous les suffrages! Quant à moi, ignorant Européen, qui n'étais pas initié aux délicatesses de l'art, je ne vis dans ces artistes si vantées que trois figures grotesques, immobiles, et

s'efforçant de faire les grimaces les plus hideuses! La fatigue venait de mettre fin au bal lorsque, par le conseil de mon interprète, je fis offrir à ces trois danseuses du *tabac* et de l'*eau-de-vie :* on vanta fort ma libéralité. Ceci fait, nos Tchouktchas se retirèrent, en me suppliant d'aller visiter leur pays.

J'étais à Ostrovnoyë depuis six jours lorsque la foire se termina; les Tchouktchas, avant de se remettre en route, m'envoyèrent une députation pour me renouveler leurs adieux. Chacun se dépêchait alors de partir. Je quittai Ostrovnoyë en même temps que les marchands russes, et me dirigeai avec eux vers Nijné-Kolimsk. Le lieu de la foire redevint désert, et, quelques heures après notre départ, les hommes furent remplacés à Ostrovnoyë par de nombreuses troupes de renards et d'isatis, qui s'y précipitèrent pour dévorer les os et les débris de toute espèce qui s'élevaient par grands tas auprès des habitations.

Ce fut le 16 mars que je quittai ce lieu. La route, par bonheur, était excellente; et

nos chiens, bien nourris et reposés, nous firent voyager si rapidement que nous arrivâmes à Nijné-Kolimsk le 19 du même mois.

CHAPITRE SEPTIÈME.

SECOND VOYAGE DE M. DE WRANGELL A LA MER GLACIALE.

ANNÉE 1821.



SOMMAIRE DU CHAPITRE SEPTIÈME.

Préparatifs et approvisionnements. — Côtes de baleine pour patins de traîneaux. — Le marchand Bérejnoy s'adjoint à l'expédition. — Départ. — La mer Glaciale. — Énormes *toroses* à traverser. — Plaine de neige. — Nous sommes attaqués par un ours blanc ; courage et sang-froid d'un Cosaque ; l'animal est tué. — Traîneaux endommagés. — Les chiens placés en sentinelles. — Tir à la cible. — Nous continuons à avancer vers le nord. — Ophthalmie ; le crêpe, excellent préservatif ; le tabac, remède violent. — Arrivée à l'île Tchétiré-Stolbovoy. *Razsol* glace imprégnée de sel. — Excursion dans l'île. — Phénomène céleste. — Continuation du voyage. — Indices d'une mer libre. — Position critique ; tempête ; la glace oscille sous nos traîneaux. — Craquements affreux ! — Je m'avance seul vers le nord pour m'assurer de l'état de la mer ; glace sans consistance et sillonnée de crevasses ; danger imminent ! — Nous rebroussons chemin. — Nouvelles montagnes de glace. — *Glace d'Adam.* — Vivres déposés dans la glace. — Formes bizarres des rochers de glace. — Vent violent ; la glace se brise autour de nous ; nous échappons par miracle. — Pâques. — Manière dont les ours font la chasse aux phoques. — *Polinas.* — Deux grands

ours noirs; on les poursuit; ils sont blessés. — Retour dans l'île Tchétiré-Stolbovoy. — Les Iles-aux-Ours. — Nous reprenons le chemin de Nijné-Kolimsk. — La Tchoukotcha et ses environs. — Pokhotsk village; hospitalité des habitants. — Arrivée à Nijné-Kolimsk.

CHAPITRE SEPTIÈME.

SECOND VOYAGE DE M. DE WRANGELL A LA MER GLACIALE.

ANNÉE 1821.

Les préparatifs de notre second voyage dans la mer Glaciale furent à peu près les mêmes que ceux du premier, mais calculés sur une plus vaste échelle. Je mis mon expérience à profit pour surmonter, autant qu'il dépendait de moi, les difficultés extrêmes qu'offrent de pareils voyages. C'est ainsi que nous nous munîmes de pics en fer pour nous frayer un passage à travers les montagnes de glace, dont la hauteur augmente à mesure que l'on s'éloigne des côtes; une légère nacelle en peau fut destinée au passage des *polinas* [1]. Nous eûmes soin de

[1] Ce sont de vastes espaces ouverts dans la glace, qui se trouvent en grand nombre dans la mer Glaciale, et forment des espèces de lacs. Voir la gravure en tête du volume.

nous pourvoir de côtes de baleine pour garnir les patins des traîneaux là où la glace est raboteuse, comme aussi dans les endroits où la neige est imbibée de sel. Enfin, nous ajoutâmes aux instruments emportés par nous, dans notre première excursion, une aiguille d'inclinaison et une sonde.

M. Matiouchkine partit le 22 mars pour Soukharnoyë, emmenant quatorze traîneaux chargés de vivres; six nartas de grande dimension, destinées aux voyageurs, y avaient été expédiées d'avance pour que leurs attelages s'y préparassent, par le repos et une nourriture abondante, aux fatigues du long voyage que nous allions entreprendre. Le 25, j'arrivai à Soukharnoyë, où je trouvai toutes choses en ordre et préparées pour le départ. M. Kozmine était resté à Nijné-Kolimsk, pour y achever la construction d'un grand bateau, dans lequel je me proposais de m'embarquer au printemps, pour aller reconnaître l'embouchure de la Kolima.

Je quittai Soukharnoyë le 26 mars, accompagné de M. Matiouchkine, du sous-offi-

cier Réchetnikoff et d'un matelot, auxquels se joignit M. Bérejnoy, marchand de Nijné-Kolimsk, qui voyageait à ses frais; il faisait fréquemment de ces excursions pour chercher de l'ivoire fossile. Nos six traîneaux étaient conduits par trois Cosaques, un paysan russe et deux Youkaguires. Nous arrivâmes le soir au Mali-Baranoff-Kamene; il faisait 5 degrés de froid, et le temps était beau. La cabane qui nous avait abrités l'année précédente fut le lieu où nous passâmes la nuit [1]. Il y avait là beaucoup de bois flotté, et nous en fîmes provision pour vingt-cinq jours. Mes instructions me prescrivaient de me diriger vers le cap Chélagsk, et de m'élever ensuite au nord; mais diverses causes, dont la principale était l'éloignement de ce cap, me décidèrent à prendre le cap Baranoff pour point de départ de notre voyage dans la mer Glaciale.

On se remit en route le 27 mars, à onze heures du matin, par un froid de 10 degrés; nos vingt-deux traîneaux s'étendaient sur

[1] Déclinaison de l'aimant, 77° 37′ ½.

une longue file que l'on distinguait confusément à travers un brouillard intense qui ne se dissipait que lentement. Bientôt nous aperçûmes au nord une chaîne de grandes montagnes de glace, qui occupait près de 7 verstes. La route, à mesure que nous approchions de ces masses, devenait de plus en plus difficile : nos chiens, encore novices dans ce genre de voyage, se lassaient de courir sur une neige molle, et de hisser les nartas aux sommets des rochers de glace. Cependant, nous étions parvenus à pénétrer dans le centre de la chaîne, et nous continuions à avancer avec peine, quand tout à coup une large crevasse, dont les bords étaient inondés, nous barra le passage. Il fallut faire un long détour pour dépasser la limite de la fente, afin de poursuivre notre route. Ce ne fut qu'après avoir circulé pendant trois heures entre d'énormes toroses, qu'à force d'efforts nous parvînmes à sortir de cet inextricable labyrinthe.

Une vaste plaine, d'une blancheur éblouissante, s'offrit alors à nos regards; elle était surmontée çà et là de grands rochers de

glace, isolés, pareils à des îles. L'idée de nous trouver débarrassés des chaînes de montagnes nous fit un vif plaisir, et nous saluâmes cette plaine glacée comme le marin qui, naguère entouré de récifs, se trouve tout à coup dans une mer libre; mais la joie fut de courte durée, et l'extrême monotonie de cette surface, si parfaitement uniforme, excita en nous un sentiment de tristesse et d'accablement on ne peut plus pénible! Nos yeux commencèrent à souffrir de l'éclatant reflet de la neige.

Onze verstes furent franchies d'un trait; nos chiens, aussi satisfaits que nous de se trouver en plaine, les parcoururent rapidement. Là, on s'arrêta, tant pour les laisser reposer que pour donner aux traîneaux, chargés de vivres, le temps de rejoindre. A peine nous étions-nous installés sur la neige, non loin d'un rocher de glace, qu'un énorme ours blanc, qui se tenait derrière, en embuscade, s'élança sur nous. A son aspect, les chiens font entendre un hurlement terrible, qui retentit au loin dans les chaînes de toroses. Ce vacarme effraya l'ours qui prit la

fuite. En un clin d'œil chacun fut sur pied, et, armés de fusils, de piques, d'arcs et de flèches, nous nous précipitâmes sur les pas du fuyard. La chasse dura trois heures, pendant lesquelles l'ours fut atteint de trois flèches et de deux balles. Mais, quoiqu'il continuât à fuir, il n'était pas encore vaincu et sa fureur paraissait même s'accroître avec ses souffrances. Enfin, épuisé par la quantité de sang qu'il avait perdu, et désespérant désormais d'échapper à nos coups, l'ours s'arrêta, fit volte-face, et, rassemblant ses forces, fondit en rugissant sur le premier chasseur qu'il rencontra. C'en était fait de lui s'il avait hésité un seul instant; mais Kotchelnikoff (c'est le nom du Cosaque), habitué à braver le danger, ne fut point intimidé; il laissa l'ours approcher à cinq pas, l'ajusta, lui mit une balle droit dans la poitrine, et puis, sans perdre une seconde, fondit sur son ennemi chancelant, le perça de part en part avec sa pique, et le renversa mort sur la glace! Pour enlever le corps de cet ours, qui était énormément gros et de la plus grande taille (il avait

près de 3 mètres du museau à la queue), il fallut y atteler douze de nos meilleurs chiens, et c'est ainsi que nous le charriâmes jusqu'à l'endroit où se trouvaient nos traîneaux. J'appris, à mon retour, que les nartas de transport étaient demeurées dans les montagnes de glace par suite d'accidents : trois nartas vides y furent expédiées immédiatement, et deux heures après nos gens nous rejoignirent, le corps enveloppé dans une croûte de glace cristallisée, mais d'ailleurs en assez bon état.

Ces divers incidents nous avaient occupés si longtemps, qu'il eût été de toute impossibilité de songer à se remettre en route ce jour-là; nous prîmes donc le parti de passer la nuit sur place. Voici la disposition de notre campement. La tente de voyage (ourose) en occupait le centre, figurant le quartier général; autour s'élevaient quatre petites tentes quadrangulaires; sortes de *pologues :* les unes appartenaient à M. Béréjnoy, et les autres à nos cochers; enfin, les traîneaux furent disposés tout à l'entour, de manière à former une enceinte, en dehors

de laquelle on attacha les chiens, afin qu'ils fissent sentinelle. Les chiens de Sibérie ont l'odorat tellement fin, que, lorsqu'ils dorment tapis dans la neige, de manière à ne laisser à l'air que le bout du museau, sur lequel ils ont soin d'étendre leur épaisse queue, ils ne manquent jamais de deviner lorsqu'un ours approche, se réveillent et se mettent à hurler, pour prévenir leur maître du danger qu'il court.

Comme il n'était point tard, et que le temps était beau, nous profitâmes d'un reste de jour pour nous exercer au tir : un petit rocher de glace, auquel nous mîmes des marques pour indiquer la place des yeux, du museau et du cœur, figura un ours. Je réglai que ceux des tireurs dont les coups atteindraient une de ces parties auraient seuls le droit de prendre part à la prochaine chasse : presque tous les tireurs l'acquirent. Pendant qu'une partie des voyageurs s'exerçait ainsi, l'autre réparait les traîneaux endommagés dans les montagnes de glace, préparait la soupe et dépeçait l'ours [1]. Je

[1] Il est à remarquer que les chiens de Sibérie man-

chargeai l'un de nos Cosaques de veiller, pendant le voyage, à la distribution du bois de chauffage, et de rassembler chaque matin tous les éclats de bois avant de se remettre en route, ce soin, dans le désert que nous parcourions, était très-important pour nous. Il en était de même des vivres : après avoir passé la nuit en un endroit, et avant de le quitter, ce qui était resté des vivres distribués la veille était soigneusement recueilli par un homme chargé de cette partie. En général, l'ordre le plus parfait régnait dans notre ménage ambulant.

Le thermomètre marquait 12 degrés le 28 mars au matin. Nos chiens consommaient une si grande quantité de poisson, que nous pûmes dès lors renvoyer à Nijné-Kolimsk un de nos traîneaux de transport. On partit à neuf heures, en se dirigeant vers de grandes masses de glace qui s'apercevaient au loin. Favorisés par un vent de sud-est et une glace unie, nous avançâmes

gent avec voracité la chair d'ours gelée; mais, chaude, ils refusent d'y toucher.

sans difficulté et fîmes halte à midi [1]. Nous étant remis en route, 48 verstes furent encore parcourues ce jour-là, grâce à de nombreuses traces de renards polaires, qui, trompant les chiens toujours prêts à se mettre à la piste de ces animaux, s'excitaient mutuellement à courir; et nous nous arrêtâmes pour passer la nuit en un endroit où la glace était couverte d'un peu de neige [2].

J'ai dit que, dès le commencement du voyage, nos yeux furent affectés par l'éclat de la neige; le mal avait augmenté, et, dès le lendemain 29, les yeux de tous les voyageurs se trouvèrent plus ou moins enflammés, non sans leur occasionner de vives souffrances; mais dans la prévision de ce

[1] Latitude, 69° 58′; le Bochoy-Baranoff-Kamene s'apercevait de ce point au S.-E., 73° $\frac{1}{2}$.

[2] Latitude, 70° 12′ $\frac{1}{2}$; déclin. de l'aimant, 78° 15′; le Bolchoy-Baranoff-Kamene s'apercevait de ce point au S.-E., 56°. C'est au moyen de l'horizon artificiel que nous prenions hauteur, attendu que l'horizon vrai dans la mer Glaciale est borné par les crêtes des chaînes de *toroses*; ce qui forme une ligne dentelée toujours confuse.

mal j'avais eu soin de me munir de ce qui pouvait nous en préserver; c'était du crêpe noir : les uns en garnirent les verres de leurs lunettes, les autres adaptèrent des voiles à leurs bonnets. Quelques-uns essayèrent de se guérir en se bassinant les yeux avec de l'eau-de-vie, remède *trop doux*, suivant l'opinion de nos guides, qui, pour se guérir du mal d'yeux, les saupoudraient de tabac en se couchant, souffraient mort et passion pendant toute la nuit, et se prétendaient soulagés lorsqu'ils se levaient le lendemain matin!

Ce fut par un joli froid de 8 degrés que nous partîmes le 29 mars, en continuant à avancer dans la direction suivie la veille. A midi, nous nous arrêtâmes suivant l'usage [1]. Après avoir fait 2 verstes au delà de ce point, je crus apercevoir une terre vers le nord-ouest, qui perçait confusément à travers le brouillard. Nous nous sentîmes transportés de joie à son aspect : n'était-ce point là, en effet, une des terres que l'on soupçon-

[1] Latitude, 70° 19′ 25″.

nait exister dans cette partie de la mer Glaciale? On ne pouvait guère supposer qu'elle appartînt au groupe des Iles-aux-Ours, car sa latitude ne s'accordait point avec celle que Léontieff [1] assigne à la plus orientale de ces îles. Cependant, à mesure que nous approchions de cette terre inconnue, sa situation, sa grandeur et sa forme subissaient mille métamorphoses : tantôt nous apercevions des berges élevées, puis elles s'abaissaient, et les rives continuant à s'aplatir de plus en plus, tout finissait par disparaître. Ces singulières illusions d'optique sont fréquentes dans la mer Glaciale. Lorsque nous ne fûmes plus qu'à environ 16 verstes de cet objet, ses contours devinrent plus distincts, se dessinèrent, et nous reconnûmes enfin que nous approchions d'une île de moyenne grandeur, mais assez haute, sur laquelle surgissent trois rocs en forme de piliers, dont le plus élevé, par un singulier caprice de la nature, ressemble à un géant sans bras ni jambes, la tête coiffée d'un énorme bonnet! Une bar-

[1] Voyez le Précis en tête de l'ouvrage.

rière de montagnes de glace s'étendait à 2 verstes de l'île et en défendait l'approche; nous ne parvînmes qu'avec peine à gagner le rivage, qui par bonheur était couvert de bois flotté. Il était tard, nos attelages avaient besoin de repos; ce qui fit que je me décidai à coucher en cet endroit.

Tandis que nos gens s'occupaient à préparer le souper et à dresser les tentes, nous nous dépêchâmes de profiter des dernières lueurs du jour pour grimper sur une colline qui domine l'île, et sur laquelle se trouvent les trois piliers. Le chemin que nous suivîmes était jonché de fragments de granit et de porphyre, plus ou moins gros, mais dont le volume augmentait à mesure que nous approchions des pics, auprès desquels gisaient de grands blocs de ces mêmes pierres. J'examinai ces rochers bizarres; ils sont formés de porphyre et de granit disposés par couches horizontales de 5 pouces d'épaisseur : quelques-uns sont fendus du sommet à la base, et tout prouve que ces trois rocs ne formaient autrefois qu'un seul rocher, qu'une cause physique inconnue a

crevassé et fait ébouler en partie. Le plus grand a 48 pieds de hauteur et sa base a 91 pieds de tour. On apercevait de l'endroit où nous nous trouvions un quatrième pilier, mais plus petit, vers l'extrémité orientale de l'île; c'est pour cette raison que je donnai à l'île le nom de Tchétiré-Stolbovoy (des quatre piliers). Une nouvelle illusion d'optique s'offrit à nos regards de ce point élevé : le soleil se couchait, quand l'horizon se couvrit à l'occident d'épaisses vapeurs, tandis qu'il nous semblait qu'au-dessous de nous se déroulait une mer libre sur laquelle flottaient des milliers de glaçons! Ces sortes de vapeurs proviennent de l'évaporation des neiges imprégnées de sel, et quant aux glaçons flottants, c'était un effet de la réfraction.

Nous quittâmes le sommet de la colline pour regagner notre campement, en côtoyant une baie qui se trouve à l'ouest de l'île; et, après une course de 5 verstes, et être descendus sur la plage, nous gagnâmes la mer Glaciale. Les parties basses de l'île sont marécageuses; il y croît une herbe clair-semée et de

mauvaise qualité. Les ravins étaient remplis d'une neige aussi compacte que profonde. Nous rencontrâmes chemin faisant beaucoup de tanières d'ours, et de nombreuses traces d'isatis et de souris. Non loin du campement étaient deux vieilles tentes (*pologues*) et quelques bois de renne; ce qui prouve que l'île est fréquentée en hiver comme en été.

De bons feux brillaient dans notre campement : nous fûmes très-heureux de les partager avec nos guides; d'autant plus qu'il s'en fallait de beaucoup que nous fussions certains de pouvoir nous chauffer aussi bien tous les jours.

La nécessité de nous approvisionner de bois flotté, de le fendre et de le charger, nous obligea à demeurer en place le 30 mars. Il fit ce jour-là 14 degrés de froid le matin, et vers midi le soleil nous apparut entouré d'un brillant anneau, teint des couleurs de l'arc-en-ciel. M. Matiouchkine partit pour faire le tour de l'île tandis que je m'occupais à faire des observations[1]; il fut de retour

[1] Latitude, 70° 37′ 6″; longitude orientale de Souk-

vers le soir, et me rapporta que l'île était généralement composée de rochers de granit et de porphyre, qui plongent à pic dans la mer; entre les angles formés par ces roches saillantes, se trouvent de petites criques dont les rives sont plates, argileuses et parsemées de fragments de pierres. Un roc, composé de couches de schiste noir et de quartz blanchâtre mélangés de pyrite, s'élève isolé à l'extrémité occidentale de l'île : ce rocher, entouré d'une infinité de nids d'oiseaux, n'est uni à l'île que par un isthme étroit, qui doit être souvent inondé. Le côté oriental de l'île est plus élevé que le côté opposé; sur la rive occidentale se trouvait beaucoup de bois flotté, et l'on apercevait au delà, à l'ouest, deux petites îles. Cette dernière circonstance, jointe à quelques indices fournis par le lieu même où nous nous trouvions, nous ouvrirent les yeux, et nous reconnûmes que l'île Schétiré-Stolbovoy était tout simplement une des Iles-aux-Ours. La différence

harnoyë, 41'; déclinaison de l'aimant, 14° 6' à l'est; inclinaison, 79° 3'.

que l'on remarque entre la latitude déterminée par nous et celle indiquée par Léontieff s'explique aisément par le grand nombre d'erreurs semblables dans les relèvements des côtes de la mer Glaciale exécutés autrefois.

Nous quittâmes l'île le 31 mars, par un froid de 11 degrés, et nous dirigeâmes au nord-est. Un groupe de rochers de glace nous contraria d'abord; mais, après être parvenus à le franchir, nous rencontrâmes une bonne route, que nous suivîmes jusqu'à un endroit où la glace était couverte de gros cristaux de sel. Nos chiens éprouvèrent là une difficulté telle à avancer, qu'il nous fallut mettre pied à terre et continuer la route à pied! Cependant, loin que le chemin s'améliorât, la neige, à mesure que nous avancions, devenait de plus en plus sablonneuse et humide, la couche saline plus épaisse! A ce désagrément se joignit bientôt un brouillard tellement humide que nos pelisses paraissaient avoir été aspergées d'eau : nous en inférâmes que la mer était libre à peu de distance; notre position devenait critique,

d'autant plus que l'épaisseur du brouillard nous exposait à donner tête baissée dans quelque *polina*, et que camper sur place ne se pouvait pas non plus, à cause du sel qui imprégnait la neige, seule ressource du voyageur pour se procurer de l'eau potable et étancher sa soif! Le brouillard s'éclaircit enfin, et une chaîne de montagnes de glace, que nous aperçûmes à une verste de ce point, nous procura un abri contre le vent : ce fut là que nous passâmes la nuit. Une couche saline, très-épaisse, s'étendait au pied des rochers de glace; ce qui annonçait une glace récemment formée, et qui courait le risque de se briser en cas de tempête. Pour éclaircir mes doutes, je fis pratiquer dans la glace une ouverture d'une archine (71 centimètres) de profondeur, et l'eau n'y pénétra pas; ceci était rassurant. La neige, dont les toroses étaient couverts, nous fournit de l'eau potable. Mais la nuit vint, et le vent, qui avait été fort pendant toute la matinée, devint alors si violent qu'il renversa la tente pendant notre sommeil; sans les cordes qui l'amarraient à des blocs de

glace, elle aurait été immanquablement emportée[1] !

Le thermomètre ne marquait que 4 degrés de froid le 1er avril au matin, et la tempête s'étant apaisée, à onze heures nous nous remîmes en route vers le nord-est, et fîmes halte à midi pour observer[2]. Nous rencontrâmes des traces de renards polaires[3]. A 24 verstes, de ce point, vers le nord-ouest apparaissaient des vapeurs blanchâtres, sorties des espaces ouverts dans la glace. Nous voyagions dans une plaine sur laquelle s'élevaient çà et là de hauts rochers de glace, souvent couverts de vase mêlée de sable. Nous ne parvînmes à faire ce jour-là que 33 verstes; et encore nous fallut-il marcher bien souvent

[1] Latitude, 70° 53′ ½; longitude orientale de Soukharnoyē, 1° 2′.

[2] Latitude, 70° 54′; longitude orientale de Soukharnoyē, 1° 8′.

[3] Il ne faut point confondre le renard polaire ou isatis avec le renard ordinaire. Ce dernier ne se hasarde guère passé les côtes de la mer Glaciale, tandis que le renard polaire se plaît dans les plus hautes latitudes. Quant à la forme du corps, l'isatis tient le milieu entre le renard et le chien. (T.)

à pied; principalement dans les endroits où la glace était couverte d'une neige imbibée de sel. La nuit que nous passâmes à la suite d'une aussi pénible journée fut meilleure que la précédente : nous remarquâmes ici[1] que le soleil se leva peu d'instants après son coucher.

La neige tombait lorsque nous nous mîmes en route le lendemain, en nous dirigeant au nord-ouest. Bientôt nous dûmes traverser une chaîne de hautes montagnes de glace; il fallut ensuite franchir des espaces couverts de gros cristaux de sel, et, pour y parvenir, transporter les traîneaux à bras. Tandis que nous nous occupions de ce travail, notre attention fut attirée tout à coup par la rencontre de trois veaux marins : ils étaient sortis de la mer pour se chauffer au soleil et dormaient étendus au bord d'une large crevasse. A leur aspect, nos chiens s'élancent en hurlant sur la proie; mais vainement! leurs clameurs avaient réveillé les amphibies,

[1] Latitude, 71° 11′ $\frac{1}{2}$; longitude orientale de Soukharnoyë, 1° 3′ $\frac{1}{2}$.

qui se hâtèrent de regagner un élément où nos chiens ne pouvaient pénétrer. La sonde fut descendue dans la crevasse par laquelle les fuyards avaient disparu; elle rapporta 72 pieds anglais, fond de vase verte; la glace avait là une archine et demie (1 mètre 6 cent.) d'épaisseur. A 4 verstes au delà de cet endroit nous rencontrâmes des chaînes de montagnes de glace, coupées par des vallées de plusieurs verstes de largeur, remplies d'une neige épaisse d'une blancheur éclatante. Notre campement fut établi le soir au pied d'un grand rocher de glace[1]. A partir de cet endroit, je pris le parti de voyager pendant les nuits, qui étaient très-claires; ce qui soulagea nos yeux.

Trois traîneaux de transport vides furent expédiés, le 3 avril au matin, pour Nijné-Kolimsk; je remis aux conducteurs une boussole pour plus de sûreté. Quant à nous, nous ne quittâmes le campement qu'après le coucher du soleil, et fîmes route au nord-ouest.

[1] Latitude, 71° 31′; longitude orientale de Soukharnoyé, 7° 37′ $\frac{1}{4}$.

Chemin faisant, de nombreuses traces de renards polaires attirèrent nos regards. La glace, dans la partie de la mer Glaciale que nous traversions, quoique recouverte d'une neige imbibée de sel, était unie; aussi, nos chiens couraient-ils assez bien; mais cela dura peu, car à 15 verstes plus loin, nous tombâmes dans une sorte de marais salin à travers lequel il était de toute impossibilité d'avancer. Je m'empressai de m'assurer de l'épaisseur de la couche de glace placée sous cette neige imprégnée de sel, et trouvai qu'elle n'avait que 5 pouces d'épaisseur, et qui plus est, qu'elle était tellement ramollie que l'on pouvait la couper au couteau. Le danger était imminent, il fallait changer de direction! Nous nous dirigeâmes aussitôt au sud-est, et après avoir fait 4 verstes, arrivâmes dans un lieu où la neige était unie et ferme [1]. A deux verstes au delà, la glace avait une demi-archine d'épaisseur; la sonde rapporta

[1] Lorsqu'après un dégel momentané il s'élève un vent froid, la neige devient unie et ferme, ce qui forme une excellente route : on lui donne en Sibérie le nom d'*ouboy*.

12 sagènes, fond d'argile verte et de vase. Enfin, après avoir fait une demi-verste, nous rencontrâmes quelques rochers de glace auprès desquels on fit halte [1]. Nous nous mîmes immédiatement à l'ouvrage pour pratiquer une ouverture dans la glace et jeter la sonde; mais, à peine la glace eut-elle été percée, que l'eau en sortit brusquement, se répandit de tous côtés, et bientôt inonda tous les alentours!

Nous entendions siffler le vent du nord, qui sans doute agitait violemment les parties où la mer était libre, car l'eau ne cessait de monter par l'ouverture que nous venions de pratiquer. Bientôt même, la glace sur laquelle nous nous trouvions ressentit un mouvement d'oscillation pareil à celui que l'on éprouve quand on vogue sur une mer houleuse; le bruit du craquement des glaces, dans le lointain, s'y joignit en outre, pour nous avertir de nous tenir sur nos gardes! Nos guides éprouvaient de mortelles angoisses, nous-mêmes n'étions pas rassurés;

[1] Latitude, 71° 37′ $\frac{1}{2}$; longitude, 1° 45′.

les chiens seuls, dans leur heureuse ignorance, dormaient paisiblement !

Tout annonçait qu'il nous serait impossible d'avancer davantage vers le nord avec nos traîneaux lourdement chargés de vivres; et cependant, il m'en coûtait de renoncer au fruit que nous pouvions recueillir de notre voyage. Dans un tel état de choses, je me décidai à aller examiner quel était l'état de la mer, tandis que M. Matiouchkine demeurerait en place avec tout notre monde; il reçut pour instruction de rebrousser chemin à la moindre apparence de danger. Je partis avec deux traîneaux, des vivres pour vingt-quatre heures, une petite nacelle, des planches et quelques outils. Il me fallut d'abord faire 7 verstes à travers une couche saline; plus loin apparut une surface sillonnée de larges crevasses, que nous ne parvînmes à franchir qu'à l'aide de nos planches. Je remarquai, en cet endroit, de petites buttes d'une glace tellement déliquescente, que le moindre contact suffisait pour la briser, et transformer la butte en une ouverture circulaire. La glace sur laquelle nous voyagions était sans

consistance, n'avait qu'un pied d'épaisseur, et qui plus est, était criblée de trous. La sonde indiqua une profondeur de 12 sagènes (25 mètres et demi). Je ne puis comparer l'aspect de la mer, en cet instant, qu'à un immense marais; et, en effet, l'eau fangeuse qui s'élevait de ces milliers de crevasses s'entrecoupant dans tous les sens, la neige déliquescente mêlée de terre et de sable; ces buttes d'où s'échappaient de nombreux ruisseaux; tout concourait à rendre l'illusion complète. Je persistai, néanmoins, à avancer coûte que coûte, et parvins à faire 2 verstes, traversant des crevasses béantes sur quelques planches, ou faisant de grands circuits pour contourner de vastes *polinas*. Mais bientôt, ces espaces ouverts se multiplièrent à un tel point, et leur étendue s'accrut tellement, qu'il eût été difficile de dire si l'on se trouvait sur une glace immobile ou au milieu de glaçons flottants! Un coup de vent pouvait briser ce frêle plancher et nous emporter : d'ailleurs, tout annonçait que le vent du nord, qui n'avait cessé de souffler pendant la nuit, avait brisé la glace

à peu de distance de cet endroit. Il fallut prendre le parti de s'en retourner [1]. A mon retour au campement, je trouvai M. Matiouchkine occupé à faire des observations sur l'aiguille aimantée [2]. Nous ne perdîmes point de temps et quittâmes immédiatement ce lieu, en nous dirigeant vers le sud-est.

Disons un mot de la merveilleuse adresse des cochers du pays : elle est inouïe! et quelque inextricables que soient des chaînes de montagnes de glace, ils circulent à l'aise dans ce labyrinthe, et ne s'égarent jamais! Tatarinoff, centenier cosaque qui était chargé de conduire mon traîneau, se distinguait principalement par son habileté, sorte d'instinct qui le ramenait toujours dans la véritable direction; et la boussole, que je ne cessais de consulter, lorsque nous nous trouvions en de pareils endroits, ne le trouva jamais en défaut [3]. Les gens du pays se servent de la

[1] Latitude, 71° 43'; distance de la côte, 228 kilomètres.

[2] Déclinaison, 79° 51'.

[3] Nous évaluions les distances d'un endroit à un

zastrouga pour se diriger dans les endroits ouverts [1], et exécutent ainsi des voyages de plusieurs centaines de verstes; l'expérience leur a appris sous quel angle ils doivent couper les diverses couches de neige pour atteindre au but de leur voyage. Si un changement de vent subit étend sur la *zastrouga* une nouvelle couche de neige, dirigée dans un autre sens que les précédentes, le voyageur sibérien ne s'y trompe pas; il enlève une portion de la couche nouvelle et reconnaît, d'après l'angle que forme cette couche avec celle sur laquelle elle s'appuie, quelle est la direction qu'il doit suivre. Nous nous servîmes souvent de ce moyen, attendu que l'emploi fréquent de la boussole est très-incommode.

autre en lignes droites, et les vérifiions au moyen des latitudes observées. Un glaçon, placé dans l'éloignement et d'une forme apparente, servait de point de mire. Enfin, lorsque la plaine était tout à fait unie, nous recourions aux azimuts des étoiles. Dans tous les cas, la boussole était consultée d'heure en heure.

[1] On nomme ainsi des couches de neige que le vent forme lorsqu'il souffle longtemps dans la même direction.

Le nombre et les dimensions des montagnes de glace augmentaient à mesure que nous nous éloignions de notre campement. D'abord, la surface de la glace devint raboteuse, et les éminences dont elle était parsemée, croissant de plus en plus, finirent par se transformer en chaînes de montagnes, s'élevant parfois à plus de 80 pieds. Ces masses gigantesques avaient une teinte bleuâtre, et la glace dont elles se composaient une saveur fortement salée. Le passage, en pareil cas, offrait d'autant plus de difficultés, que la neige profonde, amoncelée dans les intervalles, était parsemée de fragments de glace anguleux. Parmi les chaînes de toroses, nous en remarquâmes plusieurs d'une formation moins récente : c'est ce que l'on nomme en Sibérie, des *toroses d'hiver*[1]. Quoique ces masses-ci eussent des formes aussi bizarres que variées, ce n'était rien auprès de celles que nous rencontrâmes un peu plus loin : que l'on se figure de longues files de blocs de glace de forme conique, sur-

[1] Voir la Notice.

montées de coupoles diversement taillées, entre lesquelles s'étendent des ravins circulaires ou allongés. L'ensemble de cette chaîne était tellement insolite, que nous la prîmes un instant pour une île montueuse, et la teinte grise de la glace ajoutait encore à l'illusion. Ce fut dans une des petites vallées de cette chaîne que nous nous arrêtâmes pour passer la nuit. Là, notre premier soin fut de grimper sur un rocher de glace de soixante et dix pieds d'élévation; parvenus au sommet, un vaste horizon se développa sous nos yeux, et nous aperçûmes deux chaînes de montagnes de glace qui s'étendaient au loin; l'une du côté du sud, et l'autre du côté de l'est. Je remarquai avec surprise que la glace, dans l'endroit où nous étions campés, n'était pas salée. Cette chaîne de toroses, au milieu de laquelle nous nous étions établis, différait complétement des montagnes de glace que nous avions rencontrées précédemment, par la forme conique et les sommets effilés de ses mamelons. Un de nos guides, devant lesquels nous nous livrions à ce sujet à diverses conjectures,

nous dit que, suivant une opinion généralement accréditée en Sibérie, l'existence des masses de glace de cette espèce, remonte à la création du monde : créées en même temps que la terre, ces glaces si volumineuses se seraient enfoncées par leur propre poids, et auraient atteint le fond de la mer; condamnées à l'immobilité, les siècles en auraient usé les parties saillantes ; « aussi, ajouta le guide, donne-t-on à cette espèce de glace, le nom de *glace d'Adam*, et sa solidité est telle, que le feu même est incapable de l'attaquer. » Sans réfuter cette singulière théorie, nous nous bornâmes à lui prouver, par expérience, que la *glace d'Adam* pouvait fort bien servir à faire la soupe, en nous hâtant d'en remplir notre chaudière, qui bientôt fut pleine d'eau bouillante [1].

Le thermomètre marquait 11 degrés de froid, le 5 avril au coucher du soleil; ce fut à cette heure que nous nous remîmes en route, en nous dirigeant à l'est. Nous ren-

[1] Latitude, 70° 30'; long. de Soukharnoyé, 1° 55'.

contrâmes bientôt une chaîne de hauts toroses qui nous barra le passage, à l'instant où nous apercevions dans le lointain un objet de couleur sombre, ressemblant à un rocher élevé; l'espoir d'arriver à une île inconnue nous fit redoubler d'efforts pour nous rapprocher de cet objet; nous y parvînmes, mais après avoir voyagé trois heures. Ce n'était qu'une haute montagne de glace! Nous nous empressâmes de la gravir : du sommet, qui dominait tous les alentours, nous aperçûmes d'innombrables chaînes de toroses au nord et à l'est, qui se ramifiaient dans tous les sens, et étaient séparés par de larges crevasses et de vastes polinas. Au sud-est, s'étendait, au contraire, une glace unie.

Sur douze nartas chargées de vivres, qui nous suivaient, j'en renvoyai six à Nijné-Kolimsk, sous la surveillance du sous-officier Béchetnikoff : les vivres dont elles étaient chargées furent enfouis dans la glace pour nous servir à notre retour. A cet effet, nous creusâmes d'abord une fosse dans la glace; les vivres y furent déposés; puis on en

ferma l'ouverture avec le bois qui nous restait; enfin, une épaisse couche de neige fut étendue sur le tout; précautions nécessaires pour garantir les vivres contre la voracité des ours blancs. Les six traîneaux une fois partis avec leurs guides, le nombre des voyageurs restants se trouva réduit à dix; nos six nartas de transport portaient pour quatorze jours de vivres.

Le thermomètre marquait 6 degrés le 6 avril au matin; le soir, il y en eut 15. Nous ne cessâmes d'entendre, pendant toute la nuit, le bruit formidable des glaces qui se brisaient. C'était une sorte de grondement pareil à celui du tonnerre! Une chaîne de hautes montagnes de glace, courant au sud-est, servait de limite à des polinas récemment ouvertes dans la glace : une mer, complétement libre, occupait toute la portion de l'horizon comprise entre le nord et l'est. Des groupes de toros partaient de cette chaîne et se dirigeaient au sud; mais on n'apercevait là ni crevasses ni polinas. Après avoir examiné les environs, nous nous décidâmes à suivre une bande de glace qui ser-

pentait près le versant sud de cette chaîne, dans l'espoir de parvenir à pénétrer plus avant dans le nord. Nous eûmes sur notre gauche, pendant le trajet, une suite non interrompue de montagnes de glace de plus de 100 pieds d'élévation, tandis qu'une vaste plaine s'étendait sur notre droite. Les énormes glaçons amoncelés les uns sur les autres, affectaient les formes les plus capricieuses et les plus bizarres: entre autres singularités, on apercevait, sur le sommet d'une de ces montagnes, un énorme bloc de glace, ayant au moins 1000 pieds cubes, reposant sur une base qui n'avait pas plus de 8 pieds de tour. Il paraissait suspendu là, et l'on ne s'expliquait pas comment il pouvait s'y maintenir [1].

Nous jetâmes la sonde à 13 verstes de notre dépôt de vivres : elle indiqua 12 sagènes de profondeur, fond de vase. A partir de ce point, nous fîmes route au sud-est, le long de la chaîne, et après avoir fait près de 30 verstes sans découvrir de passage, nous prîmes le parti de nous arrêter à plus de

[1] Voyez le dessin en tête du volume.

600 mètres d'un endroit où la glace venait de se briser. Là, tandis que le vent d'est soufflait avec furie, la glace, sous nos pieds, éprouvait un balancement continuel. On entendait retentir, vers le nord-est, le bruit sinistre de gigantesques glaçons flottants qui s'entre-choquaient [1] !

Le 7 avril, le thermomètre varia entre 12 et 17 degrés de froid. Nous continuâmes à cheminer le long des glaces récemment brisées. La chaîne s'abaissait à mesure que nous avancions, tandis que les masses de glace se revêtaient de formes de plus en plus irrégulières. Les polinas et les crevasses se multipliaient. Nous nous arrêtâmes après avoir fait 49 verstes [2].

Le 8, nous pûmes faire encore 10 verstes dans la même direction, jusqu'à une très-longue crevasse, qui avait 8 pieds de largeur et paraissait devoir opposer un obstacle insurmontable à nos efforts : des blocs de

[1] Latitude, 71° 15′ 19″; longitude orientale de Soukharnoyë, 2° 20′.

[2] Latitude, 70° 55′ 12″; longitude, 3° 5′.

glace de diverses dimensions gisaient sur ses bords; nous imaginâmes de nous en servir pour construire un pont. On mit immédiatement la main à l'œuvre : les blocs roulèrent dans la crevasse, plusieurs s'enfoncèrent, mais d'autres demeurèrent suspendus. Il n'en fallut pas davantage pour assurer la réussite de l'entreprise : de nouveaux blocs, roulant sur les premiers, consolidèrent l'ouvrage, et bientôt nos traîneaux chargés purent traverser ce pont d'une espèce toute nouvelle. Tandis que je m'occupais à corriger quelques erreurs d'observation, nos gens aperçurent des traces d'ours récentes, qui se dirigeaient vers l'ouest. Des chasseurs ne laissent pas échapper volontiers une occasion de s'exercer : nous nous empressâmes de profiter de celle qui s'offrait. Deux nartas furent immédiatement déchargées, et M. Matiouchkine et moi nous mîmes à la poursuite de l'ours; il faillit nous en coûter cher ! 10 verstes venaient d'être franchies, quand retentit tout à coup un craquement prolongé, qui, d'abord éloigné, parut ensuite se rapprocher de nous. Bientôt

ce furent des détonations pareilles aux éclats de la foudre; en même temps, la glace sur laquelle nous nous trouvions, s'ébranla et se sillonna de crevasses, par lesquelles s'échappèrent des torrents d'eau qui se répandirent dans tous les sens. Il fallut renoncer à poursuivre l'ours, et même nous hâter de rejoindre notre monde! Nous étions au moment d'arriver, précédés par le meilleur de nos chiens, qui s'était élancé en avant, quand nos Cosaques, apercevant de loin un chien qui courait, le prirent pour l'ours, et lui lâchèrent quelques coups de fusil : par bonheur, ils ne l'atteignirent pas! La glace, dans l'endroit où se trouvaient nos traîneaux, étant encore intacte, nous prîmes le parti de passer la nuit sur place [1].

Cinq verstes venaient d'être franchies, le 9 avril, lorsque nous aperçûmes à l'horizon une longue ligne bleuâtre; nous la prîmes d'abord pour une côte montueuse, mais nous reconnûmes plus tard notre erreur : cette prétendue côte, résultat d'une illusion d'op-

[1] Latitude, 70° 46′ $\frac{1}{2}$; longitude, 3° 22′ $\frac{1}{2}$.

tique, finit par disparaître complétement! Cependant, cette journée paraissait devoir être plus pénible qu'aucune des précédentes, car, plus nous cheminions, plus les montagnes de glace se multipliaient et augmentaient de volume, tandis que le nombre des crevasses et les polinas devenaient de plus en plus fréquentes! Nous finîmes, enfin, par atteindre un endroit où les rochers de glace étaient d'une dimension si colossale, qu'il était de toute impossibilité de les franchir! On rebroussa chemin, et nos chiens, exténués, nous amenèrent, non sans peine, dans un lieu peu éloigné de notre dernier campement : nous nous y arrêtâmes. Le lendemain était un jour de fête solennelle ; Pâques. M. Bérejnoy, à défaut de prêtre, nous lut les prières d'usage, sur un glaçon taillé en forme d'autel; puis vint le repas, qui ne se distinguait de notre ordinaire que par l'adjonction de quelques langues de rennes. Cette journée, si pompeusement fêtée en Russie, fut célébrée par nous, dans ce désert, avec une gaîté franche qu'augmentait un excellent feu, autour duquel les voya-

geurs demeurèrent groupés jusqu'au soir, occupés à deviser entre eux et à se raconter les aventures qui avaient signalé leurs nombreux voyages. Cependant, le bruit menaçant des glaces qui se brisaient au loin, continuait à retentir! et nonobstant, mon guide étant indisposé, nous dûmes demeurer en place un second jour.

Ce fut le 12 avril que nous nous remîmes en route, en nous dirigeant vers le lieu où nos vivres avaient été déposés; nos traîneaux à demi brisés nous forcèrent à prendre ce parti. Nous atteignîmes bientôt une plaine unie, sur laquelle nous fîmes 64 verstes. On s'arrêta près d'un rocher de glace isolé. L'île Tchétiré-Stolbovoy apparaissait au sud-ouest, à l'horizon [1].

La température varia, le 13 avril, de 13 à 15 degrés. Nous nous dirigeâmes ce jour-là vers le nord, franchîmes une haute chaîne de montagnes de glace, et nous arrêtâmes après avoir fait 55 verstes [2].

[1] Latitude, 70° 38′ 45″; longitude, 1° 45′.
[2] Latitude, 71° 3′ 45″; longitude, 8°.

De nombreuses traces d'ours blancs et de renards polaires que nous aperçûmes en route, le 14, empreintes sur la neige, et qui se dirigeaient vers notre dépôt de vivres, nous firent craindre que ces animaux ne l'eussent découvert. Afin de mettre un terme à mes perplexités, à cet égard, je me décidai à prendre les devants. Je rencontrai, chemin faisant, un grand nombre de tanières d'ours creusées dans la neige. Ces sortes de cavernes, longues de deux mètres, ont deux ouvertures : deux ours y trouvent une place à peine suffisante pour s'y blottir. Près des crevasses par où les veaux marins sortent de l'eau pour se chauffer au soleil, nous remarquâmes d'assez grands tas de neige au bas desquels était une ouverture suffisante pour qu'un ours put y passer sa patte. C'est là que l'ours guette sa proie, et, au moment où un veau marin paraît, le formidable chasseur lui lance un coup de griffe qui l'étend à demi mort sur la glace; alors, il se précipite sur lui et le dévore. Il est remarquable que les renards polaires, sans craindre de s'attaquer à un animal aussi formidable, et

se confiant dans leur agilité et leur souplesse, parviennent toujours à arracher en pareil cas une partie du butin d'entre les pattes de l'ours. Les renards polaires sont, dans toute l'étendue du terme, les parasites de l'ours : c'est ce qui fait que les traces de ces animaux se rencontrent toujours réunies.

Il fallut renoncer à suivre les traces d'animaux qui nous avaient guidés jusque-là, car elles se perdaient dans les anfractuosités de rochers de glace inabordables : je repris donc la route que nous avions déjà suivie. Toute cette partie de la mer Glaciale avait subi une transformation complète depuis notre passage; aussi mille difficultés s'opposèrent-elles à mon voyage. Peu s'en fallut que je ne me noyasse dans un endroit où les chiens, trop fortement lancés, furent précipités dans une vaste polina! je fus redevable de mon salut à la longueur du traîneau. J'arrivai enfin au dépôt de vivres, qui, par bonheur, fut trouvé intact. Les autres voyageurs, auxquels j'avais fait dire de se hâter d'arriver, ne tardèrent point à me re-

joindre, et nous nous mîmes aussitôt à retirer nos vivres de dessous la neige.

Nous demeurâmes en place le 15 avril, temps qui fut consacré à faire des réparations aux traîneaux et à garnir leurs patins de côtes de baleine. Le froid s'adoucit, et, vers le soir, le thermomètre n'indiqua plus que 6 degrés[1].

Nous repartîmes le 16. Ce jour fut signalé par une chasse à l'ours, qui pensa être fatale à deux de nos gens. C'étaient nos chiens qui, par leurs aboiements, nous avaient prévenus du voisinage de ces animaux : aussitôt chacun s'arma, et nous nous dépêchâmes de marcher à l'ennemi. Bientôt deux grands ours s'offrirent à nos regards; ils paraissaient incertains sur le parti qu'ils avaient à prendre, d'attaquer ou de battre en retraite. Pour nous, nous ne mîmes que trop de résolution dans l'attaque, car, à force de pétulance, les coups furent mal dirigés, ne portèrent point, et donnèrent le temps aux ours, qui voyaient qu'ils avaient affaire à des chas-

[1] Latitude, 71° 27′ 35″.

seurs décidés, de se retirer; alors ceux-ci se précipitèrent à leur poursuite, précédés par un Cosaque et un Youkaguire, tandis que je m'efforçais, mais en vain, de rallier mon monde : je finis par les perdre de vue! Demeuré seul, mon premier soin fut de monter sur un rocher de glace pour m'assurer de la direction que les chasseurs avaient prise. De ce poste élevé j'aperçus M. Bérejnoy et le sous-officier Tatarinoff qui, tout essoufflés, venaient de s'asseoir; sur ces entrefaites, un troisième ours, qui s'était tenu caché derrière le bloc de glace sur lequel je me trouvais, sort de son embuscade et s'avance vers moi : je le couche en joue et attends, pour lâcher le coup, qu'il se soit approché davantage; mais l'animal, qui aperçoit mes deux compagnons, change d'idée, et, faisant volte-face, se dirige vers eux! C'en était fait de ces messieurs si leurs coups n'eussent point porté, mais par bonheur une balle atteignit l'ours, qui, se sentant blessé, s'arrêta en rugissant et se mit à fuir en teignant la neige de son sang! Il disparut bientôt à travers des rochers de glace où il eût été impossible de le pour-

suivre. Après le dénoûment de cette scène, je m'en retournai au campement, où les autres voyageurs se rallièrent bientôt, à l'exception du Cosaque et du Youkaguire qui s'étaient si imprudemment élancés à la poursuite des deux ours. Je commençais à être très-inquiet sur leur sort, quand ils revinrent, à l'aube du jour, mais dans un état d'épuisement tel, que, si les ours les eussent rencontrés, ils eussent été mis en pièces! Cette chasse infructueuse avait tellement fatigué hommes et chiens qu'il fallut renoncer à se remettre en route ce jour-là.

Le 17 au matin, le soleil à son lever apparut encadré dans trois anneaux lumineux. La température était douce: 5 degrés le matin et 7 degrés le soir. Les apprêts du départ terminés, nous quittâmes le campement, et nous dirigeâmes vers l'occident. Après avoir traversé une chaîne de montagnes de glace, nous entrâmes dans une plaine de neige, et fîmes halte 41 verstes au delà [1].

[1] Latitude, 71° 25′ 53″; longitude orientale de Soukharnoyë, 43′.

Le lendemain, le froid augmenta; il y eut 16 degrés le matin. Comme d'après notre estimation nous devions nous trouver alors dans le méridien de l'une des Iles-aux-Ours, et que cette portion de la mer Glaciale avait déjà été examinée précédemment par M. Gédenchtrom, je pris le parti de me diriger vers le sud pour reconnaître les deux îles que nous avions aperçues de l'île Tchétiré-Stolbovoy. Le temps était affreux et le vent d'une violence telle qu'il culbuta nos chiens à plusieurs reprises. Un chasse-neige épais obscurcissait l'air; on ne distinguait rien à deux pas! Pour éviter de nous séparer les uns des autres, j'imaginai de réunir attelages et traîneaux au moyen de courroies; en sorte que les nartas s'étendirent en une ligne non interrompue. C'est ainsi qu'il nous fallut voyager ce jour-là, dans un tourbillon de neige épais, et n'ayant que la boussole pour guide! Combien fut affreuse la nuit qui succéda à ce jour!!! Faute de rochers de glace pour s'abriter, on fit halte dans une plaine ouverte, glacée, et labourée par le vent, qui, à tout moment, redoublait de force. Par un temps

pareil il était impossible de songer à dresser la tente; à allumer du feu! Nous demeurâmes ainsi pendant six mortelles heures, tapis dans nos étroites nartas et recevant en plein les rafales que la tempête lançait avec furie sur cette plaine désolée, où nul objet ne lui opposait de la résistance! Il fallut nous contenter pour toute nourriture de poisson et de biscuit, durcis par la gelée; et étancher notre soif avec de la neige cristallisée! Quand arriva l'heure si ardemment souhaitée du départ, nous dûmes nous mettre au travail pour déblayer la neige sous laquelle traîneaux et chiens étaient ensevelis. Le chasse-neige durait encore, et je songeais avec anxiété au risque que nous courions de ne point apercevoir l'île Tchétiré-Stolbovoy et de la dépasser; par bonheur notre estime était d'une exactitude telle que nous ne tardâmes pas à arriver à l'île par une anse au milieu de laquelle nous entrâmes : nous venions de faire 52 verstes.

Après une course semblable, la situation où nous nous trouvâmes nous parut heureuse. On s'occupa sans retard de dresser la tente à

l'abri d'une berge élevée qui la protégeait contre le vent; et le bois flotté dont le rivage était couvert fournit un aliment à deux vastes brasiers, auprès desquels nous établîmes notre quartier général; la chaleur et une bonne soupe ramenèrent la gaîté parmi les voyageurs.

Le lendemain matin nous nous mîmes en route vers l'île que nous avions précédemment observée : ce fut là que j'entendis pour la première fois de l'année le gazouillement de l'oiseau avant-coureur du printemps. Je ne puis exprimer l'agréable impression que cette voix produisit sur nos oreilles, identifiées pour ainsi dire avec le silence de mort des déserts de neige!

De ce point, M. Matiouchkine se dirigea vers le sud, tandis que je m'avançai vers le nord. Cette journée fut consacrée à des travaux de relèvement. Le lendemain, 22 avril, la tempête s'étant de nouveau renforcée, nous fûmes contraints de demeurer en place, et ne reprîmes nos occupations que le 23.

La carte qui accompagne l'ouvrage, offrant le résultat topographique de nos tra-

vaux dans ces îles, je pense qu'il serait superflu d'entrer à ce sujet dans de longs détails. Bornons-nous donc à consigner ici quelques observations générales.

Le groupe des Iles-aux-Ours se compose de six îles. Je conservai à la plus méridionale le nom d'île Krestovi, qui lui fut donné par les habitants du pays à cause du cap de ce nom, vis-à-vis duquel elle est située. Un de nos guides soutenait cependant que je commettais une erreur, et que l'île de ce nom était plus rapprochée de la côte, et au sud-ouest de celle où nous nous trouvions : les propos de cet homme nous obligèrent à faire de longues courses qui n'amenèrent aucun résultat. Afin de dissiper à cet égard tous les doutes, je chargeai M. Kozmine, après mon retour à Nijné-Kolimsk, de se rendre sur les lieux pour renouveler la vérification : il acquit la certitude que l'île prétendue n'existe pas. Les autres îles du groupe, du sud au nord, furent nommées d'après leurs numéros d'ordre, Seconde, Troisième, Quatrième, Cinquième, et Sixième île, ou île Tchétiré-Stolbovoy. Disons quelques mots des cinq

premières; la Sixième ayant déjà été décrite, nous la passerons sous silence.

Ile Krestovi. — Cette île est la plus étendue comme aussi la plus élevée du groupe. Des deux montagnes qui la surmontent, celle qui se trouve au centre est très-haute et son sommet est arrondi. Les bords de l'île sont escarpés du côté du nord et du côté de l'est; sa surface est couverte de rochers. Vers le sud, sur un terrain uni et légèrement incliné, coule une petite rivière qui se jette dans la mer, et dont la rive occidentale est unie et formée d'un sable à gros grains. Nous ne rencontrâmes du bois flotté (mélèze, peuplier et pin), que dans une petite anse à l'extrémité nord-ouest de l'île. Elle est habitée par une immense quantité de souris; des ours, des loups et des renards la visitent fréquemment. Nous y vîmes beaucoup de tanières, demeures de ces animaux. Enfin j'aperçus quelques rennes dans la partie méridionale[1].

Seconde Ile-aux-Ours. — Celle-ci a la

[1] Latitude, 70° 52′ 14″; longitude, 1° 2″.

forme d'un *tumulus*, et n'est composée tout entière que de blocs de granit amoncelés les uns sur les autres. Elle a 426 mètres de longueur sur 230 mètres de largeur. J'y trouvai quelques troncs de mélèzes, à moitié pourris. Cette île n'est point indiquée sur la carte de Léontieff[1], qui, sans doute, ne l'aperçut pas à cause des montagnes de glace qui l'entourent encore, et qui peut-être la cachaient alors complétement.

Troisième Ile-aux-Ours. — Cette île ne renferme point de montagnes, quoique le sol en soit élevé. On rencontre quelques petits rochers vers le sud. Ils s'élèvent de plus en plus vers l'occident, et forment saillie dans la mer. Ses bords sont généralement plats. J'y découvris quelques vestiges d'habitations, tels qu'une espèce de caveau revêtu de poutres façonnés à la hache, et un aviron semblable à ceux dont les Youkaguires font usage. Des bois de rennes gisaient disséminés çà et là avec des débris de squelettes humains; ce qui nous surprit, c'est que parmi ces ossements on ne voyait pas un seul crâne!

[1] Voyez le Précis en tête du volume.

Quatrième Ile-aux-Ours. — Deux montagnes de forme allongée en occupent la partie nord-est : leurs rameaux, après s'être dirigés vers le nord-ouest, finissent par se réunir en formant une sorte de jetée, dont nous profitâmes pour nous rendre très-commodément de sa partie orientale dans la baie qui se trouve à l'extrémité nord-ouest de l'île. Les diverses espèces de pierres dont sont formés les piliers de la sixième île, se trouvent en abondance dans celle-ci. Le sol rocheux est couvert, par places, de sable et d'une légère couche de terre; et vers le nord, le rivage se compose de rochers élevés qui plongent à pic dans la mer; le sol au contraire est marneux vers le sud, et renferme une grande quantité d'ossements de mammouth. Nous rencontrâmes beaucoup de bois flotté dans tous les enfoncements de la côte [1].

Cinquième Ile-aux-Ours. — Elle est assez élevée; des rochers pareils à ceux de l'île Tchétiré-Stolbovoy, l'entourent de toutes

[1] Latitude, 71° 46′ 35″; déclinaison de l'aimant, 14° à l'est.

parts. J'y rencontrai quelques traces de pyrite (schwafelkiess).

Une fois la reconnaissance de ces îles terminée, je songeai à me mettre en route pour aller vérifier ce qui m'avait été dit de l'existence d'une septième île plus rapprochée de la côte. Ce fut le 24 avril que je partis, en me dirigeant au sud, vers le cap Krestovi. Après avoir fait 44 verstes, poussés par le vent du nord, et malgré un violent chasse-neige, nous reconnûmes, à notre grande surprise, que nous avions quitté la glace et que nous voyagions sur terre! Quelques-uns des voyageurs se figurèrent aussitôt qu'ils se trouvaient dans l'île prétendue, et se félicitèrent de la découverte : leur illusion se dissipa bientôt, lorsqu'un de nos guides rencontra un piége qu'il avait dressé [1], et nous apprit que nous nous trouvions sur la côte de Sibérie : quelle surprise! cet homme qui connaissait parfaitement le pays, me dit que

[1] Chaque chasseur a soin de faire une marque à chacun de ses piéges, pour les distinguer de ceux de ses compagnons : cette précaution est indispensable, car on en dresse par centaines.

près de cet endroit, coulait la petite rivière d'Agafanovka. En effet, il ne tarda pas à nous mener dans une hutte bâtie sur ses bords. Nous fûmes tout heureux de nous retrouver entre quatre murs, après avoir passé tant de jours et de nuits exposés à toutes les intempéries de l'air!

Je ne pouvais songer à recommencer immédiatement nos explorations dans la mer Glaciale; l'approche du printemps et le manque absolu de vivres s'y opposaient. Nous prîmes donc le parti de retourner à Nijné-Kolimsk. Mon désir eût été de relever, chemin faisant, une partie des côtes; mais la violence du vent et l'épaisseur du chasse-neige, rendirent toutes nos tentatives infructueuses. Nous parcourûmes, ce jour-là, 43 verstes, et arrivâmes à une hutte voisine de la Bolchaya-Tchoukotcha.

Le lendemain, 26 avril, après avoir traversé le mont Tchoukotsk, nous nous dirigeâmes vers la rivière Yakoutsk, et fîmes 24 verstes. Un accident assez grave faillit nous arriver à quelques verstes de ce lieu; voici ce qui se passa : un de nos guides

avait une grande quantité de poisson enfouie, à 6 verstes de là, dans la glace qui recouvrait le lac Yakoutsk : il s'offrit à nous en régaler. La proposition ayant été acceptée, on se dirigea vers l'endroit indiqué, où nous ne tardâmes pas à arriver. Là, les traîneaux furent dételés et les chiens mis en liberté, suivant l'usage, pour qu'ils pussent se reposer. Durant ce temps, l'amphitryon et ses camarades travaillaient à déblayer la neige qui couvrait le magasin, quand apparut tout à coup un nombreux troupeau de rennes, s'avançant en masse à peu de distance de notre halte. A cet aspect, nos chiens s'émeuvent, font retentir l'air de leurs aboiements, et s'élancent à leur poursuite! Nous vîmes le moment où ils disparaîtraient, ce qui nous aurait mis dans la nécessité d'achever le voyage à pied! Néanmoins, on parvint à les ramener, mais non sans peine! Enfin, lorsque tous les chiens furent réunis, et que l'ordre eut été rétabli dans les attelages, nous nous remîmes en route, et fîmes d'abord 15 verstes à travers la toundra, jusqu'à une cabane bâtie sur les bords de la

Konkovaya, et puis 15 autres verstes jusqu'aux rives de l'Oubiennaya, où nous passâmes la nuit dans l'une des trois huttes qui s'y trouvent.

Le temps changea le 27 avril; la neige cessa de tomber, mais le froid s'éleva à 15 degrés. Passé l'Oubiennaya, nous trouvâmes une route bonne et fréquentée qui, passant à travers le lac Tchoukotsk, aboutit à un village, alors désert, et qui n'est habité que pendant l'été, à l'époque de la pêche. Après avoir fait 72 verstes, nous arrivâmes le soir à Pokhotsk : quelque misérable que fût ce petit village, son aspect produisit sur moi une impression délicieuse! On apercevait déjà, aux alentours, des espaces dégarnis de neige que les tièdes rayons du soleil du printemps avaient fait fondre; une verdure décolorée, restes de la végétation de l'année précédente, les tapissait par place. De noirs tourbillons de fumée s'échappaient des cheminées des cabanes, et des clartés ternes perçaient à peine à travers les glaçons incrustés dans les croisées. Nous nous retrouvions enfin parmi des hommes!!!

Bientôt, les aboiements de nos chiens annoncèrent notre approche, et quelques instants après, les bons habitants, groupés sur le seuil de leurs portes, nous félicitèrent sur notre arrivée! Nous trouvâmes dans la maison que l'on nous offrit une chambre convenablement chauffée, où nous pûmes nous débarrasser du lourd équipement que le givre recouvrait, et auquel il semblait que la glace s'était incrustée. L'hospitalité la plus cordiale vint consoler les voyageurs des peines qu'ils avaient souffertes : ce que nos hôtes possédaient de meilleur nous fut offert, et entre autres, quelques perdrix qui venaient d'être tuées. Assis à l'entour d'un bon feu, nous éprouvions un sentiment de bien-être difficile à décrire; et la soirée se passa à raconter à nos hôtes les particularités de ce pénible voyage.

Dès le lendemain on se remit en route, et nous arrivâmes à Nijné-Kolimsk le 28 avril, après une absence de trente-six jours, pendant lesquels nous avions parcouru 1210 verstes (près de 1300 kilomètres)!

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ÉTÉ CONSACRÉ A DES EXPÉDITIONS PARTIELLES.

ANNÉE 1821.

SOMMAIRE DU CHAPITRE HUITIÈME.

Approche du printemps. — Incurie des habitants. — Disette. — Mesures prises pour s'approvisionner.— Travaux à exécuter. — M. Kozmine construit une embarcation. — Aspect du printemps. — Nuées de mousquites. — Moments de loisirs consacrés à la chasse. — On lance l'embarcation ; MM. de Wrangell, Matiouchkine, Kozmine et Kiber s'y embarquent. — Accident fâcheux; plan du voyage modifié.—Embouchure de la Malaya-Tchoukotcha; pêche abondante. — Merveilleuse activité des habitants du pays. — Détails sur la chasse au renne. — Rencontre d'un troupeau de rennes. — Chevaux de selle. — Départ de M. Kozmine. — Batelets emportés par les voyageurs à cheval. — Contrariétés; effets incendiés. — Je m'en retourne à Nijné-Kolimsk. — Départ pour Sredné-Kolimsk.— —Je quitte mon bateau et m'enfonce dans les terres. — Pays bien peuplé; gras pâturages; troupeaux nombreux; belle végétation. — *Olboutes*, lacs intermittents; ils sont habités pendant plusieurs mois; habitants, mœurs patriarcales, description d'une demeure : j'en fais mon séjour. — Détails statistiques sur les Yakoutes et les Youkaguires établis dans la contrée. — Hiver précoce; départ pour Nijné-Kolimsk. — Lettres reçues de Saint-Pétersbourg. — Retour de M. Matiouchkine et de M. Kiber des rives de l'Aniouy, et de M. Kozmine des côtes de la mer Glaciale.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ÉTÉ CONSACRÉ A DES EXPÉDITIONS PARTIELLES.

ANNÉE 1821.

Le printemps, si radieux dans les climats tempérés, est la pire des saisons pour les habitants de la Kolima : dans leur incroyable incurie, ces malheureux négligent de s'approvisionner à temps d'une quantité de poisson et de viande de renne suffisante pour les nourrir pendant douze mois; d'un été à l'été suivant. Aussi, le printemps amène-t-il chaque fois la disette : elle engendre des épidémies, qui de temps en temps déciment la population. La famine se fit sentir pendant notre séjour en ces lieux, et nous fûmes témoins de bien des souffrances ! Aussitôt que la Kolima se fut débarrassée de ses glaces, les habitants se hâtèrent de quitter leurs demeures, et de se répandre sur les rives du fleuve pour la pêche, en ayant soin de ne stationner que dans les endroits où l'on

sait que le poisson est très-abondant, et qui sont fréquentés par les oiseaux de passage [1].

Je savais, par expérience, que les habitants des environs de la Kolima ne sont point en état de fournir ce qui est nécessaire à l'approvisionnement d'une expédition. Il fallait donc aviser à d'autres moyens, et se hâter de mettre l'été à profit pour rassembler les approvisionnements nécessaires au voyage que nous comptions faire en hiver dans la mer Glaciale. A cet effet, je profitai les dernières neiges pour expédier des gens, munis de filets, vers un grand nombre de rivières poissonneuses, et leur indiquai la Malaya-Tchoukotcha comme point de ralliement.

D'autres soins m'occupaient : il s'agissait de travaux de géographie qui devaient être exécutés pendant la belle saison. Voici en quoi consistait, à cet égard, notre plan de campagne : MM. Matiouchkine et Kozmine

[1] Les cygnes, les canards et les oies, qui, à l'époque de la mue, se rendent par troupes innombrables sur les bords de la mer Glaciale. (T.)

devaient se rendre sur les bords de la mer Glaciale pour relever la partie des côtes comprise entre l'embouchure de la Malaya-Tchoukotcha et celle de l'Indiguirka; cette course devait nécessairement être exécutée à cheval, et non par mer, attendu le danger et même l'impossibilité de côtoyer en bateau un rivage bordé de bas-fonds; d'ailleurs, l'état d'épuisement où sont les rennes en cette saison, ne permet pas de s'en servir comme bêtes de charge. Quant à moi, j'avais l'intention de me rendre par eau à l'embouchure de la Kolima, qu'il était important de reconnaître et de relever. Afin de faciliter cette entreprise, j'avais chargé M. Kozmine, l'hiver précédent, de construire un grand bateau : la chose n'était pas aisée dans un pays où l'on manque de tout, et il fallut toute la sagacité de l'habile constructeur pour surmonter de pareilles difficultés. A cette époque, l'embarcation était prête, et, à voir sa coupe élégante et le fini du travail, on n'eût pu supposer qu'elle sortît des mains d'ouvriers inexpérimentés. Le sous-officier Réchetnikoff et deux charpentiers furent

adjoints à M. Bérejnoy qui était sur le point de se mettre en route pour les *toundras* situées à l'est de la Kolima : leur but était la recherche des dents de mammouth [1]. J'avais chargé ce sous-officier de bâtir une cabane formant magasin à l'embouchure de la Bolchaya-Baranikhina; elle devait nous servir de station pendant l'expédition d'hiver. Enfin, M. le docteur Kiber, dont la santé était rétablie, se disposa à aller visiter les rives du grand et du petit Aniouy.

[1] On rencontre une grande quantité de dents et de défenses de mammouth dans toute l'étendue de la Sibérie, mais plus particulièrement vers le nord et le nord-ouest. Ces restes antédiluviens se trouvent le plus communément dans les collines dont le sol est argileux, dans les *toundras* sous la mousse, et sur le bord des rivières. C'est le commencement de l'été qui est la saison la plus convenable pour aller à leur recherche, parce qu'alors le sol des collines situées dans le voisinage des rivières vient d'être humecté et délayé par l'inondation périodique du printemps. D'ordinaire, les chercheurs de dents de mammouth reviennent chargés d'une riche cargaison ; et le marchand Bérejnoy surtout, faisait, à l'époque de notre séjour en Sibérie, le commerce de l'ivoire sur une très-vaste échelle.

La glace qui avait enchaîné les eaux de la Kolima pendant l'hiver, se brisa enfin le 20 mai; il tomba de la pluie, et quelques symptômes de végétation se manifestèrent. On vit le penchant des coteaux et les bords de la rivière se revêtir d'herbe. Les buissons se couvrirent de bourgeons et de feuilles. La chaleur de l'air s'accrut d'une manière sensible; le thermomètre marquait de 10 à 16 degrés : les plantes se développaient et poussaient à vue d'œil. On essayerait vainement de rendre la vive impression qu'un changement aussi complet produisit sur nous! Tout s'anima dans le hameau; chacun avait hâte de mettre à profit une température vivifiante, achetée au prix de l'hiver le plus affreux! Hélas! ce bien-être ne dura pas longtemps. Dès le 4 juin, apparurent des nuées de mousquites, tellement épaisses, qu'il fallut nous dépêcher de rentrer dans nos cabanes, devant les croisées et les portes desquelles on alluma des *dimokours,* dont la fumée empestée remplit nos chambres : mais tout était préférable aux piqûres insupportables de ces insectes! Quelquefois, quand

le vent du nord s'élevait en glaçant l'atmosphère (le thermomètre marquait 1 degré $\frac{1}{2}$ de chaleur le 9 juin), ces insectes se dispersaient, et nous nous empressions d'aller humer l'air. La chasse occupait tous nos loisirs; et bravant, en pareil cas, les essaims de mousquites, nous quittions nos demeures le fusil sur l'épaule, battions la *toundra* dans tous les sens, et ne rentrions au logis que le soir fort tard, chargés d'une ample provision d'oies et de canards sauvages. Ce fut le 29 avril qu'apparurent les premiers oiseaux de passage; et, depuis lors, ils ne cessèrent d'arriver par immenses volées, qui se dirigeaient du midi au nord. Les chasseurs du pays ont soin de s'embusquer sur les bords des rivières où ces oiseaux se posent par milliers.

Le fleuve, qui avait débordé comme de coutume au printemps, étant rentré dans son lit, nous lançâmes, le 11 juin, l'embarcation construite par M. Kozmine, et lui donnâmes le nom de *Kolima;* elle avait 14 pieds de quille, et la forme d'un bateau de transport; on y avait adapté des voiles provenant de l'expédition du capitaine Bil-

lings : elles avaient été découvertes dans un magasin. C'est nous-mêmes qui avions forgé l'ancre. L'embarcation était munie d'une *vetka* [1], pareille à celles des Youkaguires, mais de plus forte dimension et pouvant porter trois hommes : ce genre de nacelle est indispensable pour pouvoir naviguer dans les endroits où il y a peu d'eau.

Nos préparatifs étaient achevés; des chevaux avaient été commandés pour MM. Matiouchkine et Kozmine, et devaient les attendre au bord de la Malaya-Tchoukotcha. L'embarcation étant prête à mettre à la voile, nous nous y embarquâmes tous, le 17 juin au soir. M. Kiber, qui avait témoigné le désir de nous conduire jusqu'au premier village, était au nombre des voyageurs. Après avoir levé l'ancre, le bateau s'avança en descendant la majestueuse Kolima qui, en face

[1] La *vetka* est une nacelle dont les peuplades du nord de la Sibérie font usage, et qui est si petite et si légère que les voyageurs à cheval en emportent souvent une, attachée à leur selle, pour pouvoir traverser les nombreux cours d'eau que l'on rencontre en ces contrées. (T.)

de l'*ostrog*, a trois verstes de largeur (plus de 3 kilomètres). Le vent soufflant du nord nord-est et augmentant de plus en plus, nous fûmes contraints de louvoyer; encore n'avancions-nous que peu et difficilement; enfin, il fallut se décider à ranger la côte à l'est, et à jeter l'ancre près de l'embouchure de la Tatarinovka.

Cet atterrage nous fut fatal! au moment où nous approchions du rivage, notre chien s'élança pour sauter à terre; mais le pauvre animal s'embarrassa dans les cordages, sa tête s'y trouva prise, et il demeura suspendu à demi étranglé! M. Matiouchkine qui s'aperçut le premier du danger que courait notre fidèle compagnon de route, courut à lui armé d'une hache qui se trouvait sous sa main, et en asséna un coup violent sur la corde tendue, qu'il trancha; mais par malheur, l'acier atteignit son autre main et y fit une entaille! La blessure était profonde, et le docteur Kiber la jugea assez grave pour exiger que M. Matiouchkine retournât immédiatement à Nijné-Kolimsk. Le contretemps était fâcheux! Nous fîmes aussitôt

les dispositions nécessaires, et le blessé, accompagné du docteur, rebroussa chemin. Il en résulta que M. Kozmine se trouva chargé d'exécuter, seul, le relèvement de la partie des côtes de la mer Glaciale qu'il devait accomplir avec M. Matiouchkine. Les Yakoutes qui nous accompagnaient virent un mauvais présage dans ce qui n'était qu'un accident fâcheux!

Le malade parti, nous nous remîmes en route, et arrivâmes le 25 juin à l'embouchure de la Malaya-Tchoukotcha. Deux villages se trouvent à côté; Tchernooussoff et Pokhotsk : nous y reçûmes l'agréable nouvelle que la pêche était abondante; et en effet nous apercevions de toutes parts de longues perches plantées dans le sol et pliant sous le poids du poisson que l'on y avait suspendu pour le faire sécher. La pêche étant avec la chasse les uniques ressources des habitants du pays, ils se hâtent de s'approvisionner de poisson pendant l'été. Quand arrive l'époque de la pêche, leur premier soin est de se rendre au bord des rivières pour y disposer toute chose, et descendre les

filets dans l'eau. Une fois les préparatifs achevés, ce sont les femmes et les enfants qui demeurent seuls chargés de la surveillance, tandis que les hommes partent pour la chasse. Les uns se rendent par eau dans les endroits que les oiseaux fréquentent le plus, et d'où ils rapportent ordinairement beaucoup d'oies et de canards sauvages, qu'ils tuent à coups de bâton. Ceux qui vont chasser le renne, dans la toundra, partent par petits détachements composés de deux hommes à cheval, munis chacun d'une petite nacelle. L'art consiste à entourer un troupeau de rennes, et à les obliger à se jeter à l'eau dans quelque lac, ou dans une des rivières dont la contrée est couverte : ce résultat une fois obtenu, les chasseurs lancent en un clin d'œil leurs petites nacelles dans l'eau, s'y jettent, tombent sur l'animal, qui ne peut nager que lentement, et lui plongent leur *pokoliouga* dans le flanc ! Il est rare que les chasseurs enlèvent immédiatement le produit de leur chasse, car tout transport pendant l'été est difficile ; ils enfouissent ordinairement les bêtes tuées, à la profon-

deur où la terre reste constamment gelée. Ce n'est qu'au commencement de l'hiver que les chasseurs reviennent en traîneaux de leurs villages, pour les enlever; mais souvent, alors, ils ne trouvent plus que quelques débris de la carcasse de leurs rennes, dont la chair a été dévorée par les loups!

En approchant du village de Tchoukotcha j'aperçus un nombreux troupeau de rennes qui s'étaient établis dans le fleuve, et demeuraient plongés dans l'eau jusqu'au cou, pour se garantir de la piqûre des mousquites; leurs cornes palmées qui s'entre-croisaient dans tous les sens, ressemblaient, de loin, aux rameaux effilés d'une clairière que l'hiver a dépouillée de son feuillage. Nos Yakoutes n'auraient eu garde de manquer cette occasion de faire preuve d'adresse; ils se jetèrent dans un canot, se précipitèrent au milieu du troupeau, et eurent bientôt égorgé deux faons; pendant ce temps, nous tirions de notre bord sur les rennes qui s'étaient mis à fuir : nous en tuâmes un très-grand. Le restant du troupeau gagna le rivage et disparut dans la toundra.

Les chevaux destinés à M. Kozmine qui devaient nous attendre à Malaya-Tchoukotcha, ne s'y trouvèrent point à notre arrivée; mais, en revanche, les pêcheurs que nous y avions établis nous apprirent une excellente nouvelle : la pêche réussissait on ne peut pas mieux! Le 1er juillet, les chevaux si impatiemment attendus arrivèrent enfin : un Yakoute en amena cinq, dont trois étaient dans le plus piteux état; ces pauvres animaux se tenaient à peine sur leurs jambes. Telles sont les difficultés sans cesse renaissantes que le voyageur rencontre à chaque pas dans de pareils voyages! Comme nous n'avions aucun moyen de nous procurer d'autres chevaux, il fallut que M. Kozmine se contentât de ceux-ci, et entreprît, mal équipé, sa longue excursion. Sans la parfaite confiance que m'inspiraient le zèle et l'intelligence de cet officier, je n'eusse pu me décider à le laisser partir de la sorte. On trouvera l'historique de son voyage au chapitre dixième.

M. Kozmine se mit en route le 2 juillet, et je demeurai seul; bientôt arrivèrent les chasseurs que j'avais expédiés par eau vers

l'embouchure de la Tchoukotcha, pour la chasse aux oiseaux. Ces gens m'apprirent qu'au delà de ce point, vers la mer Glaciale, toutes les rivières étaient encore gelées, et que, par le vent du nord qui soufflait alors, il y avait cent à parier contre un que la navigation ne serait pas libre de sitôt. Le vent rendait l'air tellement froid, qu'il tomba de la neige à la mi-juillet, et la terre en demeura couverte pendant plusieurs jours.

Il y avait donc impossibilité de poursuivre ma route vers l'embouchure de la Kolima. Je changeai le plan de mon voyage et pris le parti de remonter le fleuve afin d'en relever les rives. Après avoir viré de bord, nous mîmes à la voile, et le 18 juillet nous jetâmes l'ancre près de l'embouchure de la Krouta, vis-à-vis du mont Soukharnoy dont je désirais déterminer la situation. Je fis dresser la tente au milieu de frais buissons de saule, et pour me garantir contre les mousquites, un vaste brasier fut allumé sous le vent.

Ce voyage paraissait destiné à m'éprouver par une suite de tribulations; l'accident arrivé à M. Kozmine m'avait privé de son as-

sistance et de celle de M. Kiber; j'avais dû renoncer ensuite à visiter l'embouchure de la Kolima ; enfin, il s'en fallut peu que l'incendie ne me fît perdre ici le fruit de mes travaux d'une année entière. Je venais de quitter le rivage en petit bateau avec les deux hommes qui m'accompagnaient, pour aller puiser de l'eau au milieu de la rivière, où elle est plus pure : déjà nous nous trouvions assez éloignés du rivage, lorsque, portant mes regards sur la côte, j'aperçus la flamme du brasier que l'on avait négligé d'éteindre, chassée par le vent du côté de notre tente; ce fut l'affaire d'une seconde, et avant d'avoir eu le temps de nous rapprocher du bord, la tente se trouva entourée de flammes! Tout fut perdu, à l'exception d'une malle que je parvins à retirer du milieu de l'incendie, et qui contenait tous nos journaux, nos cartes et nos instruments. La perte de ces objets eût été irréparable!

Dans le dénûment auquel cet accident m'avait réduit, il ne me restait d'autre parti à prendre que de retourner en hâte à Nijné-Kolimsk; j'y arrivai le 20 juillet. M. Ma-

tiouchkine, complétement rétabli, et le docteur Kiber, étaient en train de faire leurs préparatifs de départ pour aller visiter les rives des deux Aniouy. Quant à moi, le docteur me conseilla de me rendre à Sredné-Kolimsk, où le climat est un peu moins rigoureux, et d'y passer le restant de l'été. Je souffrais d'une forte affection rhumatismale, résultat de notre dernier voyage dans la mer Glaciale. Je m'embarquai de nouveau le 26 juillet pour remonter la Kolima.

A mesure que l'on s'éloigne de Nijné-Kolimsk, vers le sud, la contrée devient moins plate et le paysage s'anime : c'est dans cette direction qu'habitent les laborieux Yakoutes de Sredné-Kolimsk. Nous ne tardâmes pas à arriver à Nizovi-Olboute, à 150 verstes de l'ostrog. En cet endroit, je quittai le bateau et me dirigeai à cheval dans l'intérieur du pays. Je crus voir un paradis en apercevant une contrée fertile en pâturages où paissaient d'innombrables troupeaux, et qu'ombrageaient de verts bosquets de saules et de mélèzes : « Enfin, me dis-je, voici des lieux où respire la vie! » La végé-

tation était principalement belle dans les *olboutes;* ce sont des lacs desséchés qui chaque année se remplissent d'eau à une certaine époque, mais pour peu de temps; voici d'où provient l'intermittence : Le débordement annuel des rivières, au printemps, remplit d'eau toutes les cavités du terrain, et il en résulte, lorsque les rivières sont rentrées dans leurs lits, une infinité de lacs très-poissonneux. Quand arrive l'hiver, l'extrême rigueur du froid sillonne le terrain de crevasses très-longues qui souvent s'étendent d'un lac à l'autre et des lacs aux rivières voisines; c'est par ces canaux naturels que l'eau, contenue dans les olboutes, s'écoule. Le courant y est d'une rapidité telle que les plus fortes gelées ne parviennent pas à l'arrêter. Au retour du printemps, l'espace qu'occupait l'eau demeure couvert d'une épaisse couche de limon qui se tapisse bientôt d'une herbe d'un vert éclatant[1]. C'est là que les Yakoutes

[1] Les lacs aux environs du village d'Alazeysk sont encore plus remarquables par un phénomène analogue. Il arrive fréquemment que pendant l'hiver l'eau s'en échappe tout à coup avec bruit par de larges

s'établissent avec leurs troupeaux dans des villages temporaires qui, à cause de leur situation, portent le nom d'*olboutes;* l'aspect de ces hameaux a beaucoup de charme; c'est un fidèle tableau de la vie pastorale. Je citerai entre autres demeures celle de Sigli-Etark, riche Yakoute qui habitait ce lieu, entouré d'un nombreux domestique; elle attira principalement mon attention : l'ourose [1] de Sigli-Etark s'élevait au centre d'un cercle de tentes moins vastes, occupées par les membres de la famille dont il était le chef; et le tout était entouré d'une enceinte palissadée, qui servait en même temps à renfermer les troupeaux pendant la nuit. On jugeait à la physionomie calme et douce des habitants, que l'union la plus parfaite régnait parmi eux; toute chose en ce village

fissures qui se forment au fond du lac; en sorte qu'on la voit disparaître sans comprendre par où elle s'échappe. Ce phénomène est le résultat de l'humidité qui pénètre le sol, éternellement glacé, à la suite des inondations périodiques; un froid subit et rigoureux suffit en pareil cas pour le sillonner de crevasses.

[1] Grande tente d'un chef de tribu.

portait le cachet du bien-être. L'accueil bienveillant que j'y reçus dès l'abord, l'air pur que l'on respire dans ces vallées qu'une rangée de collines abrite contre la funeste influence des vents, une nourriture saine, et l'absence de toute espèce de soucis, me décidèrent à me fixer en cet endroit pour y rétablir ma santé avant de la soumettre de nouveau aux rudes épreuves d'un voyage dans la mer Glaciale.

Ce pays m'intéressait, et je résolus de mettre le temps à profit pour réunir le plus de notions possible sur la contrée et ses habitants. Un vieillard yakoute, marié à une femme russe, et qui par conséquent parlait couramment notre langue, me fut, sous ce rapport, d'un grand secours. Les Yakoutes, suivant lui, habitaient autrefois une contrée très-éloignée vers le sud, parmi des hordes tartares dont ils faisaient partie. Après s'en être séparés, ils retournèrent peu à peu vers l'état sauvage, toute trace d'instruction s'effaça, et ils finirent même par perdre l'usage de l'écriture.

Quatre peuplades vivaient autrefois dans

les environs de la Kolima; c'étaient les Omoks, les Chélagues, les Toungouses et les Youkaguires. Les deux premières s'éteignirent lors de la conquête de la Sibérie. Les Youkaguires, qui possédaient autrefois de nombreux troupeaux de rennes, vivaient en nomades. Le petit nombre d'entre eux qui en possèdent encore, errent actuellement dans les *toundras* qui bordent la mer Glaciale, tandis que la majeure partie de cette peuplade, qui est considérablement réduite, habite dans des demeures fixes, au bord des rivières qui lui fournissent de quoi subsister. Les Yakoutes sont les seuls dont le nombre se soit accru depuis cette époque reculée : ils en sont redevables à leur industrieuse activité; c'est par elle qu'ils parviennent à élever de nombreux troupeaux de chevaux (tabounes), dans un climat pour lequel le cheval n'a pas été créé. Tous ces Yakoutes sont actuellement chrétiens, et le chamanisme n'existe plus parmi eux [1].

[1] La coutume barbare, qui existe encore en partie, d'exposer les nouveaux-nés en les suspendant le long

Les Yakoutes parmi lesquels j'habitais sont de la même tribu que ceux des environs de Yakoutsk : ils ont la même langue, la même construction des maisons et les mêmes usages. Chez eux, l'élève du bétail est l'objet de tous leurs soins; la pêche et la chasse ne sont pour eux que des occupations d'un intérêt secondaire. Ils commencent la série de leurs travaux au printemps, par la fenaison. La pêche est ce qui les occupe en automne; elle dure jusqu'au commencement de l'hiver. Alors, chasseurs infatigables, nos Yakoutes montent à cheval et s'enfoncent dans de profondes forêts pour y poursuivre la zibeline et le renard; et, s'armant de leur palma [1], ils égorgent le renne et vont faire la guerre à l'ours.

L'herbe, à l'entour des habitations yakoutes, n'est jamais fauchée; on a bien soin de la conserver épaisse pour l'hiver; car c'est

des chemins, aux branches des arbres, remonte à l'époque du chamanisme. La perte d'un enfant ainsi exposé est immanquable, à moins qu'un passant charitable ne l'enlève et ne se charge de l'élever.

[1] Couteau de chasse à lame très-large.

là que les chevaux trouvent alors de quoi se nourrir. Mais le printemps vient, et aussitôt toute la population se transporte dans de vastes plaines, couvertes de bons pâturages, où les bêtes à cornes broutent une herbe touffue. Quant aux chevaux, après avoir jeûné pendant tout l'hiver, on les laisse paître pendant l'été quelques jours, après lesquels les pauvres animaux doivent se mettre en route!

Le koumise (sorte de boisson faite de lait aigri), est sans contredit très-nutritif, car les Yakoutes jouissent d'une excellente santé. L'existence de la peuplade dépendant entièrement des troupeaux qu'elle entretient, il en résulte que la fenaison est pour elle le plus important des travaux; aussi l'activité qu'ils déploient à l'époque où elle se fait dépasse toute idée!

Rien de plus funeste qu'un hiver anticipé; je fus à même d'en juger. Le 22 août, un vent violent de nord-ouest amena tout à coup de la neige qui recouvrit toutes les meules de foin, et en un clin d'œil nous nous trouvâmes transportés de l'été dans l'hiver. La perte presque complète des foins

en fut le premier résultat. D'un autre côté, les lacs poissonneux se couvraient d'une glace épaisse, et il devenait impossible d'y pêcher. Les forêts, enfin, vomirent des légions de loups qui portèrent le ravage parmi les troupeaux de bêtes à cornes. Au froid précoce succéda une température douce, mais accompagnée de torrents de pluie qui firent déborder la Kolima; l'inondation dispersa le poisson, ce qui empêcha la pêche d'être abondante. Les habitants prévoyaient avec tristesse qu'il leur faudrait diminuer leurs troupeaux faute d'avoir de quoi les nourrir!

Cependant cette neige, avant-coureur d'un hiver prochain, me disait qu'il était temps de retourner à Nijné-Kolimsk pour y compléter les préparatifs de notre prochain voyage dans la mer Glaciale. Je m'embarquai le 31 août, et allai coucher à Timkina, village russe, éloigné de 40 verstes de Nijné-Kolimsk. Le lendemain matin, 1er septembre, toute la rivière se couvrit de glaçons, et nous eûmes de la peine à faire pénétrer notre bateau dans les eaux de la Kolima : le fleuve, à cause de sa largeur, était encore

libre de glaces. J'arrivai le même jour à Nijné-Kolimsk.

Réchetnikoff m'y attendait, de retour de la mission qui lui avait été confiée à l'embouchure de la Baranikhina : il me raconta que lui et ses ouvriers avaient été attaqués, à plusieurs reprises, par des ours blancs. Pendant ses travaux, un nombre immense d'oies et de cygnes muaient à peu de distance de la cabane qu'il faisait construire, et la mer près de la côte était peuplée d'aphyses marines [1].

De bonnes nouvelles ne tardèrent pas à m'arriver des rives de la Malaya-Tchoukotcha : le ruisseau de ce nom était gelé depuis le 21 août, et l'on pouvait le traverser sur la glace. Beaucoup d'oies et de canards sauvages avaient été tués, et les résultats de la pêche étaient on ne peut meilleurs.

L'hiver continuait à avancer à grands pas, et le 6 septembre, les eaux du fleuve charriaient de gros glaçons. La neige ne cessait de tomber et de couvrir d'un épais tapis les

[1] C'est un poisson du genre du gobie.

habitations encore désertes du hameau. La population, occupée à terminer les travaux de la pêche, n'était point encore rentrée, et Nijné-Kolimsk n'avait alors pour uniques habitants qu'un soldat invalide, surveillant de l'ostrog, et une vieille femme infirme : ce couple octogénaire était parvenu, à force de persévérance, à tailler un sentier dans une neige d'une épaisseur considérable, pour aller puiser de l'eau dans le fleuve.

Les habitants arrivaient successivement, et il était curieux de les voir s'occuper à déterrer leurs maisons ensevelies sous des monceaux de neige; ce premier travail achevé, il fallait déblayer l'intérieur qui en était également plein : malheureuses populations! Ces infortunés, obligés de disputer leurs misérables demeures à un climat ennemi de l'homme, avaient alors la certitude d'être visités au printemps par la famine; car c'est à peine si le produit de la pêche de cette année suffisait à les nourrir pendant la durée de l'hiver.

Sur ces entrefaites, un exprès arrive à bride abattue : qu'apporte-t-il? c'est le

courrier de la poste aux lettres de Yakoutsk. Voici des lettres de Russie, de mes amis, de mes parents; quelle joie! Joie bien vive sans doute, mais voilée cependant par une teinte de tristesse : c'est que *six mois* de route, un espace immense, nous séparaient des objets chers à nos cœurs!

MM. Matiouchkine et Kiber arrivèrent, le 20 septembre, des rives de l'Aniouy; M. Kozmine, venant des bords de la mer Glaciale, nous rejoignit huit jours après : réunis de nouveau, nous nous occupâmes à mettre en ordre nos journaux, à dresser nos cartes, et à coordonner les notes prises chemin faisant. MM. Matiouchkine et Kozmine me rendirent compte de leurs travaux : je transcris leurs récits, qui forment le sujet des deux chapitres suivants.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

PAGE 1 A 36.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHAPITRE TROISIÈME.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PAGE 169 A 196.

CHAPITRE CINQUIÈME.

CHAPITRE SIXIÈME.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CHAPITRE HUITIÈME.

PAGE 341 A 369.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.



éters-
l. Ki-
e des

A la même Librairie.

Ivan Nikitenko, le Conteur russe, fables, historiettes et légendes, par le prince Emmanuel GALITZIN; 1 vol. format anglais.... 4 fr.

Sept années en Chine, nouvelles Observations sur cet empire, l'Archipel indo-chinois, les Philippines et les îles Sandwich, par Pierre DOBEL, conseiller de collége au service de Russie et ancien consul de cette puissance aux îles Philippines, traduit du russe par le prince Emmanuel GALITZIN; 1 vol. in-8, orné de planches. [illegible] 50

Napoléon et Marie-Louise. Souvenirs historiques de M. le baron M[illegible], ancien secrétaire du portefeuille de Napoléon, premier commis et [illegible] secrétaire des commandements de l'Impératrice [illegible]; 2 vol. in-8. [illegible] fr.

Histoire des États européens depuis le Congrès de Vienne, par M. le vicomte de BEAUMONT VASSY; 10 vol. in-8. Chaque volume se vend séparément. 7 fr. 50
En vente, tome 1er, *Belgique-Hollande*.

Du Système conservateur. Examen de la politique de M. G[illegible] et du ministère du [illegible] octobre [illegible], par un homme d'État; 1 vol. in-8. [illegible] fr. 50

L'Espagne et la France [illegible] d'Isabelle II, reine d'Espagne [illegible] in-8. [illegible]

Discours prononcés dans les Chambres législatives, par M. le baron [illegible] de France [illegible] vol. in-8. [illegible]

Époques de l'Histoire de France [illegible] *la Cour* [illegible] *la renaissance*, par M. Onésime LEROY; [illegible] vol. in-8. [illegible] fr.

Histoire militaire des Éléphants, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'introduction des armes à feu, avec des Observations critiques sur quelques-uns des plus célèbres faits d'armes de l'antiquité, par le chevalier P. ARMANDI, ancien colonel d'artillerie italienne; 1 fort vol. in-8, orné d'une planche de médailles grecques et romaines. 8 fr.

Tableau politique et statistique de l'Empire britannique dans l'Inde. Examen des probabilités de sa durée, et de ses moyens de défense en cas d'invasion, par le général comte de BIORNSTIERNA, ancien ministre de la guerre, envoyé extraordinaire de Suède à la cour de Londres, etc.; traduit librement de l'allemand, avec des Notes et un Supplément historique, par M. PETIT DE BARONCOURT; 1 vol. in-8, orné d'une carte .... 8 fr.

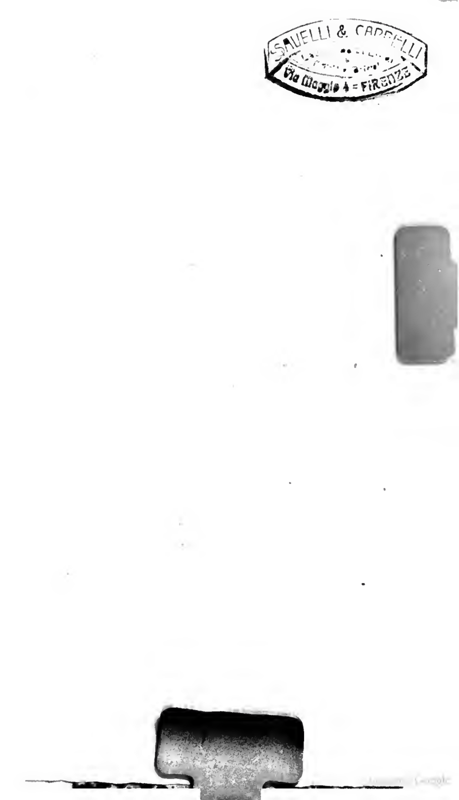
Précis politique et militaire de la Campagne de 1815, pour servir de supplément et de rectification à la Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même, par le général J***; 1 vol. in-8, orné de trois cartes. [illegible] fr. 50

Essai historique sur la Succession d'Espagne, par le docteur Henri ZOEPFL, professeur de droit à l'université de Heidelberg, traduit de l'allemand, accompagné de Notes et de Commentaires, par M. le baron de BILLING, ancien chargé d'affaires de France à Madrid et à Naples; 1 vol. in-8. [illegible] fr.
Le même ouvrage en espagnol; 1 vol. in-8. 5 fr.

Voyage en Arménie et en Perse, par M. P. Amédée JAUBERT, pair de France; 1 fort vol. in-8, orné de planches et d'une carte. 8 fr.

[illegible]




SAVELLI & CAPPELLI
Via Maggio 4 = FIRENZE

